

50

CENTIMES

BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS

ROMANS, CONTES, NOUVELLES ET VOYAGES

60

CENTIMES
pour la province

LES
TROIS FILLES D'HOLYPHERNE

PAR KAUFFMANN

DEUXIÈME PARTIE



LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES

5, RUE DU PONT-DE-LODI, 5

PARIS — 1860



87997



LES

TROIS FILLES D'HOLYPHERNE

PAR KAUFFMANN

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Au moment où les soldats victorieux entraînaient dans la chapelle, les femmes poussèrent des cris de terreur et se réfugièrent dans les pièces les plus reculées du château. Gertrude, Philberte, Loyse et Hugonette allèrent se blottir dans une étroite tribune recouverte de rideaux de soie, occupant le fond de la chapelle, en arrière et à droite de l'autel, plus élevée que celui-ci, et dans laquelle se trouvait une toute petite porte donnant sur un escalier en spirale qui allait de la chapelle aux appartements. Les pauvres femmes pensèrent qu'on ne les trouverait pas dans cet asile, où elles seraient à l'abri des violences des soldats.

Le majordome chercha vainement Gertrude et les jeunes filles ; il parcourut toutes les chambres, tous les réduits qu'il supposait pouvoir leur servir d'asile ; il ne pensa pas à la tribune, mais il jugea que s'il ne découvrait pas leur retraite, lui qui connaissait le château dans tous ses détails, des étrangers ne sauraient les y inquiéter.

La citadelle envahie, la garnison, impuissante contre des forces supérieures, fut désarmée et enfermée dans ses quar-

tiers. Le majordome, sur lequel pesait la responsabilité des événements provoqués par ses paroles insolitantes, avait échappé aux recherches, mais n'était pas disposé à accepter tranquillement la défaite. Ne pouvant rien espérer des soldats prisonniers, il compta trouver au dehors des secours, armer les vassaux et revenir surprendre les vainqueurs.

A la faveur du tumulte, de la confusion qui régnait partout, il sortit de la citadelle et courut chez les seigneurs les plus voisins, afin de réunir des forces suffisantes pour livrer un second combat. Il promettait d'introduire dans le château, par un moyen connu de lui, des soldats qui auraient facilement raison de la troupe de Liobard, dont le sommeil serait sans nul doute abourdi par l'orgie.

Benaud était enfin dans ce fatal château d'Holypherne, dont tous ses efforts n'avaient pu jusqu'à lui ouvrir la porte ! N'osant pas s'avouer tout haut ses espérances, jeté dans le doute par les bruits populaires et contradictoires répandus sur le sort de la malheureuse Clémence, il se fit suivre de quelques hommes d'armes, et, le cœur oppressé par l'étonnement, il se dirigea vers la chapelle qu'il savait être le lieu de sépulture de la famille de Loyseux.

L'attentat des événements de la nuit leur donnait une couleur quelque peu fantastique. Les périls qu'il avait bravés, non comme un capitaine, mais comme un fou, exaltaient son

imagination ; le succès qui avait si rapidement couronné une entreprise insensée lui semblait un mystérieux appel, et il était dans une étrange disposition d'esprit lorsqu'il arriva à la porte de la chapelle.

Cependant il fut assés maître de lui pour vouloir y pénétrer seul, jugeant que ses soldats ne devaient pas être témoins de ses émotions, de sa faiblesse peut-être. Il ordonna aux hommes d'armes de veiller à l'extérieur et entra.

La clarté d'une lampe d'argent, suspendue à la voûte, allumée chaque soir et brûlant toute la nuit, et les rayons de la lune pénétrant par la seule fenêtre de ce petit édifice, se mariaient en s'apaisant mutuellement et donnaient à la lumière projetée contre les parois des murailles un ton vague et d'une indéfinissable mollesse.

Il n'y avait dans cette enceinte rien de grandiose, rien de majestueux, capable de donner ou d'arrêter celui qui y pénétrait ; le sentiment qu'on y apportait ne pouvait être distrahit par aucun objet ; la pensée qui y conduisait était souveraine et devait remplir l'espace.

Liobard longea les murs de la chapelle, les interrogeant du regard. Les plaques de marbre de différentes couleurs, symétriquement rangées, verticalement posées, indiquaient des sépultures et tranchaient sur le ton grisâtre des murailles que les encadrements.

Les filles de Georges frémissaient dans leur tribune lorsqu'elles entendaient les pas d'un homme dans la chapelle. Hugrette écarta à peine la tenture de soie et reconnut Liobard. Les trois sœurs étaient muettes d'étonnement ou de crainte.

Renaud s'approcha successivement de plusieurs tombes, cherchant sur le marbre un nom qu'il désirait ne pas trouver.

Les rayons de la lune donnaient en plein, dans ce moment, sur une plaque de marbre blanc recouvrant une tombe creusée dans l'épaisseur de la muraille, et Liobard put lire :

ICI REPOSE CLÉMENTINE DE BELMONT,
DAME D'HOLYPHERNE.

Il s'agenouilla, en proie à une affreuse douleur, et se prit à pleurer en appuyant sa tête contre ce marbre froid.

— Morte ! morte ! murmura-t-il péniblement.

Un doute ou un désir traversa son esprit.

— Oh ! dit-il, je pourrais descendre cette pierre pour la voir encore une fois !

Et de la pointe de son poignard il se mit à creuser le ciment en avant de la saillie du marbre.

Tout à coup il entendit une voix frémissante qui criait :

— Sacrilege !

Renaud tressaillit, s'arrêta et regarda autour de lui. Il ne vit personne.

— Je ne sois pas sacrilège, mais insensé, murmura-t-il tristement ; mon poignard et mes mains se briseraient inutilement à ce travail.

Et redressant son poignard à sa ceinture, il posa ses lèvres sur le nom taillé dans le marbre.

— Adieu, dit-il, adieu, ma Clémentine ; adieu, tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aimerais jamais !

A ces mots solennels, qui redoublèrent un serment à une femme morte, un sanglot se fit entendre derrière l'autel.

Le sanglot ne portait pas du même endroit que la voix était partie.

Liobard se leva, stupéfait, troublé, le doute à l'esprit, amoué d'une espérance folle qu'il ne définissait pas, et s'élança vers l'autel.

Il vit s'enfuir une femme à la taille svelte, gracieuse, qui cachait son visage dans ses mains.

La lune, changeant lentement de place, ne jetait plus que de faibles rayons dans la chapelle ; la lampe ne donnait qu'une clarté incertaine.

— Clémentine ! Clémentine ! s'écria Liobard éperdu.

La femme qui fuyait s'arrêta, se tourna du côté de Renaud, et, de la main, lui désignant la tombe qu'il venait de quitter :

— Clémentine est là, lui dit-elle en pleurant.

— Il est donc vrai, bien vrai ? murmura Liobard d'une voix brève.

— Elle dort pour toujours sous ce marbre, et rien ne peut la ramener, reprit la femme dont l'accent trahissait une douleur profonde.

— Non !... dis-moi que non !... Dis-moi que je la reverrai ! s'écria le malheureux chevalier.

— Tu la reverras... dans l'éternité ! répondit la femme.

Elle fit quelques pas encore et disparut.

La dernière espérance de Liobard venait de lui échapper ! Il savait enfin le secret de ce tombeau. Il resta un moment absorbé dans sa douleur, puis essuya ses larmes, et, sans chercher à savoir qui lui avait parlé, il jeta un dernier regard et un instant à terre à la tombe de Clémentine, sortit de la chapelle et rejoignit ses soldats qui l'attendaient sur le seuil.

La femme qui avait parlé à Liobard était Hugurette, qui, après lui avoir jeté de la tribune le mot de : « Sacrilege ! » était descendue dans la chapelle et s'était blottie derrière l'autel.

On sait quel amour pur et naïf elle éprouvait pour Renaud. Après la mort de Clémentine, pour qui elle avait une amitié sincère, quand de ses deux sentiments qui partageaient sa vie elle n'en eut plus qu'un, Hugurette sentit grandir cet amour, tourna vers Renaud toutes ses espérances, reporta vers lui toute la puissance d'affection de son cœur.

Renaud, sans le savoir, entretenait son illusion ; elle pensait avoir fait sur lui l'impression qu'elle avait éprouvée dans le jure de Nantua : elle se croyait aimée. En le voyant revenir tous les soirs, à tous les orages, sur les richesses de la rive, elle agitait sa blanche écharpe, afin de lui faire savoir qu'elle l'avait aperçu, et entretenait ainsi dans l'esprit de Liobard le doute qui l'avait jeté dans d'étranges hallucinations.

Quand, une nuit, à son aise, jeté d'un rocher à l'autre elle avait répondu avec énergie : — Au revoir, échevalier de Liobard ! elle pensait que le esp l'homme revenait sa carrière militaire. Elle avait ignoré complètement le triste espoir de son séjour à la chapelle de Séguin ; aussi n'avait-elle pas compris les sarcasmes du marquis. Elle aimait, et attendait, bercée dans les plus douces espérances.

Le fait était que d'une pensée unique le rêve de sa vie, et la voix d'été ; avant l'été sur elle tout l'édifice de son bonheur, et voir cet édifice ébranlé, pour comprendre l'immense douleur qu'éprouvait Hugurette, quel affreux aguilon elle sentit pénétrer dans son cœur, quand Liobard, agenouillé devant la tombe de Clémentine, s'écria : — Morte !... morte !... Mais rien ne pouvait rendre ce qu'elle sentit de poignante, de terrible, quand il prononça ces tristes paroles : — Adieu tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aimerais jamais !

Le voile tombant, au moment où l'illusion était la plus grande, où les événements même l'augmentaient encore, et il tombait trop tard pour le bonheur de la jeune fille !

Pendant que les scènes douloureuses d'értes plus haut se passaient dans la chapelle, la troupe de Liobard, maîtresse du château, exultait par le combat et par le succès, voulait célébrer son triomphe et la gloire de son jeune chef, comme des soldats peuvent le faire dans une place enlevée d'assaut.

Les officiers eurent quelque peine à empêcher le pillage ; mais les vainqueurs étaient du pays, ils y avaient leur demeure, leur famille, et la crainte de représailles eut sur eux plus d'influence que la voix de leurs supérieurs. Ange ou démon, il importait assez peu qui inspirât la modération dans la victoire, pourvu que le but fût atteint.

Toutefois, si les vainqueurs ne jurent pas l'argent, les bijoux, les étoffes, on ne peut les empêcher de faire une rafle générale de toutes les provisions de bouche qu'ils trouveront.

Ils ne s'empêchèrent pas aux tableaux oténés, ils ne brisèrent pas les pots et les écuelles, comme faisaient souvent les barbares et bien d'autres ans, mais ils envahirent la grande salle du château, la pièce d'honneur, celle des portraits des ancêtres et des pampiers, et descendirent dans le pourtour d'immenses tables.

La bourgeoisie, les poulailleurs, les fruitiers furent visités, mais il régna un certain ordre dans l'envahissement. Bientôt des montons tout entiers nourrirent aux broches dans les grandes et hautes cheminées des vastes cuisines ; les jambons des sa glers tués dans les bois qui couraient à deux rivières de l'An furent dévorchés de l'âtre où ils se fumaient lentement ; les pains de côtes très saumonnées des grands porcs bressans, rôtis déjà comme aujourd'hui, furent tirés des selons, jetés dans les larges marmites de fonte pour être servis fumants sur les tables.

Quand tout fut prêt à point, la troupe se réunît à ce banquet que les vainqueurs se donnaient à eux-mêmes dans le manoir du seigneur d'Holypherne, et que les officiers présentaient pudiquement. Aux excédents des tables, sur des chevaux, étaient placés des bouquets, et le vic de Begy, aujourd'hui dégénéré dans beaucoup de enfants, mais alors dans toute sa gloire, exultant dans des brocs souvent vides, souvent remplis, ramenant la gaieté à elle s'élevait.

Les portraits de famille tapissèrent les murailles de la salle attenant par les costumes des époques précédentes les railleries de cette foule bruyante. Les femmes, par leur âge, leur

coiffe, leurs collectées, donnaient lieu à mille remarques bouffantes.

— Tiens, tiens, voilà un de ces beaux messieurs, qui nous fait la grimace; je croirais vraiment qu'il a tonné les yeux, car l'un des soldats en montrant un écheveau brisé de fer, tenant à la main une épée menaçante, et aux traits duquel la lumière venant d'en haut donnait en effet un air assez étrange.

— Parbleu ! fit un autre, il ne doit pas être bien satisfait de nous voir là, et il faut bien lui passer un peu de mauvaise humeur.

— Attends, attends, dit un troisième, je vais faire jouer à ce beau sur le rôle qui lui conviendrait quand nous y sommes.

Et prenant une torche allumée, il en perça la toile avec l'estocade inférieure et planta le flambeau, à la place de l'épée, dans la main du chevalier ainsi transformé en serviteur éclairant le repas de ses maîtres.

Cette action provoqua des éclats de rire et un fou roulant de quolibets plus ou moins spirituels; mais les convives n'étaient pas bien difficiles.

La luxuriance d'une aventure aussi insoupçonnée, la joie d'un triomphe au si rapide, la nuit mal éclairée par les torches crépitantes, la réunion de tous ces portraits des ancêtres du seigneur d'Hylypherne, qui semblaient ramassés sous les illustrations de la lumière pour assister au repas des maîtres de leur château, à l'humiliation de leur descendant, les fiançailles du vin donnaient à cette scène un aspect des plus étranges.

Plusieurs soldats remarquèrent l'absence de Renaud, qui n'avait pas encore paru à la salle du festin. A l'exception de Bastien et de quelques jeunes seigneurs amis intimes de Lothard, personne ne savait qu'il était en ce moment à la chapelle. Mais beaucoup des hommes de sa troupe connaissaient les amours de leur chef, son coup de main au gué du Serand, auquel plusieurs avaient pris part, ses courses nocturnes sur les rochers de la rive opposée; ils savaient ce que l'on racontait dans le pays des apparitions mystérieuses de Clémence de Belmont, et cette légende romanesque était souvent l'objet de leurs conversations.

Le merveilleux, quelque absurde qu'il soit, trouve toujours des esprits disposés à y ajouter foi. On croit encore aujourd'hui aux chasses du sire d'Hylypherne, aux promenades nocturnes de ses filles. Il n'est donc pas étonnant qu'après beaucoup de jeunes recrues apportaient foi aux paroles de la jeune dame allant consoler son aïeul; mais les vieux soldats de la Daire et de Fossau raient de ces contes.

L'un de ces derniers, à qui l'on faisait remarquer l'absence de Renaud, dit gaiement à ses camarades :

— M. le seigneur de Lothard ne soupe pas avec nous ce soir; il préfère l'amour au plaisir de la table, et il est allé voir sa blonde sur le rocher.

— Je voudrais bien savoir, répartit un voisin, quelle sera ce soir la tournure de l'entretien, après la prise du château; cela va singulièrement changer la situation.

— Ma foi, dit un autre, l'orgueil de la dame d'Hylypherne sera froissée de notre victoire, et, bien sûr, elle va nous laisser son amant.

— Boudier ! Allons donc ! Elle va, au contraire, redoubler de caresses, dans sa joie de voir humilié son tyran.

— Tu dis vrai, toi, s'écria un autre soldat en clignant de l'œil; je parierais qu'elle lui reprochera tendrement d'avoir trop tardé et de venir la délivrer qu'après sa mort, alors que c'est parfaitement inutile.

— Au fait, dit un des vieux, à quoi peut servir à cette pauvre dame la vaillance que nous avons faite ce soir ? Ce n'est pas la peine de prendre un tel tourment.

— Mais c'est juste, ce que tu dis là, dit un autre : monseigneur de Lothard n'avait pas besoin d'aider et de prendre la citadelle, puisqu'elle est sortie toutes les nuits pour l'aller trouver.

— Avec cela, reprit un autre, qu'à braver un danger terrible en courant le long de l'arbre, on n'a pas le plaisir dans le précepte.

— Cagney de femme ! répliqua le vieux.

— Comment ! exprime-t-il mieux ? que veux-tu dire ? demandèrent plusieurs des camarades.

— Tiens, vous n'avez donc pas vu madame Clémence ouvrir la fenêtre et faire signe à monseigneur Lothard de venir à elle ? Il paraît qu'elle n'était pas disposée à surer ce soir.

— Triste bonheur, dit un jeune soldat qui frissonnait, triste bonheur que l'amour d'une femme qui n'est plus qu'une ombre.

— Une ombre ! une ombre ! Il faudrait savoir si elle est bien morte, hasardé un des rivaux de l'Asa qui avait vu plusieurs fois, par les claires nuits, l'ingénue agiter son

désharpe sur la terrasse, et l'avait prise pour la dame de Luyrieux sortant de son caquet et demandant du secours.

— Grands nigauds, reprit un vieux soldat, morts ou vivants, ombre ou corps, madame Clémence n'est pas seule ici ; il y a d'autres charnats oseurs, et, sur mon âme, les trois filles d'Hylypherne ont bien la peine qui les assomme.

Les soldats se mirent à rire, le vin circulait dans les verres et ils trinquèrent aux amours de leurs officiers.

Le Grand Bressan avait assisté au banquet. Quand il jugea que les beves avaient été assez souvent remplies et vidées, et qu'il était prudent de donner un autre cours aux idées, qui ne tarderaient pas à se broutiller, il dit quelques mots à l'oreille du jeune Montrevil. Celui-ci frappa sur la table et se levant :

— C'est assez bon, s'écria-t-il, il faut chanter !

Des bravos partirent de toutes parts. Amédée reprit :

— Le Grand Bressan, le poète capitaine, va nous dire une chanson bretonne, toute nouvelle, la *Ludaine*. Cette proposition fut acceptée avec enthousiasme. Les habitants de la Bresse et du Buguy ont toujours montré un goût très-vif pour le chant, et l'annonce d'une œuvre nouvelle avait de l'attrait, même pour des soldats qui festoyaient.

Les liras ne circulèrent plus, les vers cessèrent de se choquer, mais les soldats firent silence, prêtant une vive attention.

De luyrieux applaudissements acclamèrent les paroles de Bastien. Sa chanson, toute sentimentale, charma ces soldats que le vin disposait à la tendresse, et chacun parla de ses amours.

En ce moment, Renaud entra dans la salle du festin.

Quand il eut pu maîtriser l'émotion qui le dominait et s'était senti assez fort pour quitter la tombe de Clémence, une demi-obscurité repandit une teinte confuse sur les objets. Il fit lentement le tour de la chapelle, passa derrière l'autel; mais il ne retrouva pas la femme qui lui avait prêté un moment auparavant, et qu'il s'était vu reconnaître. Il sortit alors de cet asile de la mort, où son amour faisait sa dernière illusion, abandonnant sa dernière espérance.

Les hommes d'armes qui l'attendaient à la porte de la chapelle se rangerent autour de lui. Le bruit des voix partant du château lui indiqua la présence des soldats dans la grande salle, et il s'y rendit en se effrayant de ne rien laisser paraître d'un élan décevant qu'il avait éprouvé.

Son entrée fut saluée par les acclamations les plus enthousiastes, bannage rendu aux exploits du soir. Il sortit en voyant sa troupe ainsi établie dans la demeure du sire d'Hylypherne, dans le salon du bonheur de sa vie. L'intérêt répété imprévisible, dans ce mal que des rois n'avaient pas attaqué; son cœur s'extasiait un moment en pensant à la colère, à l'humiliation qu'éprouverait son ennemi lorsqu'il apprendrait la prise de sa citadelle.

Après avoir pu pendant quelques minutes du spectacle de ses soldats attablés en maîtres, en vainqueurs, dans ce donjon redouté, Renaud fit un signe et le bruit d'un cliquet retentit. Toutes les conversations s'arrêtèrent. Le capitaine complimenta ses soldats sur le courage qu'ils avaient déployé, donna des regrets aux morts, et annonça que le moment était venu de songer au repos.

Tous les lits disponibles étaient occupés par les blessés; des tapis, des nattes, des couvertures, des housses furent apportées, disposées sur l'immense table où ils remplacèrent les verres et les brues, et dans toutes les parties de la vaste salle. Mais celle-ci ne pouvait suffire à loger toute la troupe : une partie s'établit dans les appartements de la grande tour; une douzaine de hommes entrèrent dans la chapelle et s'y arrangèrent de leur mieux; bientôt le sommeil vint rendre le calme aux têtes échauffées.

Peu à peu, les torches éteintes s'éteignirent, le château, si bruyant tout à l'heure, devint silencieux; on entendait seulement le pas des sentinelles qui veillaient de peur de surprise.

La joie du triomphe, la fièvre qui avait succédé au combat et à laquelle les soldats s'étaient livrés avec leur insouciance ordinaire, n'avaient été à aucun des jeunes seigneurs qui survivaient. Il n'y avait la conscience de la singulière situation que le succès venait de créer pour eux. Tous sentaient la nécessité de prendre un parti sur-le-champ. Aussi Lothard, qui pensait à les réunir en conseil, n'eut-il pas besoin de les convoquer.

Tous les chefs l'entourèrent au sortir de la grande salle, animés par une joie commune, se suivant dans une chambre voisine, se jetèrent dans des fauteuils et attendirent en silence qu'il prit la parole.

CHAPITRE II.

Renaud jeta un regard autour de lui et vit que personne ne manquait.

— Messieurs, nous avons aujourd'hui porté un rude coup à l'orgueil du sire de Luyrieux; nous avons détruit le prestige attaché à cette forteresse, satisfait la haine de tous les habitants de la contrée à l'égard du seigneur d'Holypherne et vengé nos griefs particuliers.

L'un des jeunes seigneurs bocha la tête d'un air qui indiquait clairement que, sur ce dernier point, il ne partageait pas l'opinion de Renaud; mais il ne l'interrompit pas et le jeune capitaine poursuivit :

— Dans ce pays, l'opinion sera pour nous, bien que notre conduite puisse ne pas paraître suffisamment motivée. C'est quelque chose assurément que d'avoir l'opinion pour soi, mais de ce que nous ferons demain dépendra l'avenir. Restons-nous dans ce château, où le sire de Luyrieux ne manquera pas de venir nous assiéger à son tour? Reprenons-nous la route de l'Artois pour aller combattre avec François I^{er}, comme c'était notre dessein, et, dans ce cas, que ferons-nous de notre conquête? Voilà, messieurs, ce qu'il faut décider cette nuit même. En vous voyant réunis autour de moi, sans que j'aie eu besoin de vous convoquer, je comprends que vous ayez senti la nécessité de prendre une prompte résolution. Parlez, messieurs, j'attends votre avis.

— Il faut, dit l'un des jeunes seigneurs, brûler ce donjon, l'orgueil et le repaire de Luyrieux; s'il se fâche, ainsi qu'il faut s'y attendre, nous lui répondrons l'épée au poing.

— Avant de brûler le pigeonnier, répliqua un autre seigneur, il convient d'en faire sortir les colombes qui l'habitent; or, que faisons-nous des trois filles d'Holypherne?

— Nous ne les avons pas encore vues, ajouta un troisième; il paraît que nous les avons effarouchées, car elles n'ont pas osé se montrer.

— Il serait doux de leur faire payer les frais de la guerre, s'écria un autre enfin; la citadelle a été emportée d'assaut, et, dans ce cas, tout est de bonne prise; c'est le droit du vainqueur.

— Ceux qui ne savent pas se faire aimer ont seuls besoin d'employer la violence, dit avec fierté le jeune Montrevel; j'espère que personne ici ne songe sérieusement à abuser de la victoire.

On se souvient que le chevalier de Montrevel était amoureux de Luise et voulait l'épouser. Le gr. nd-bailly de Bresse, son père, peu desirux de s'allier au seigneur d'Holypherne, sans refuser d'une manière absolue son consentement à cette union, avait ajourné toute décision à ce sujet.

Amedee comprenait bien que l'existence de Georges de Luyrieux était l'obstacle qui s'opposait à son bonheur; peut-être désirait-il en secret qu'un bienheureux boulet emportât l'obstacle dans un combat, mais il ne pouvait supporter la pensée qu'on eût fait violence à celle qu'il aimait, et il indignait avec raison de toute allusion à cet égard.

Personne ne répondit aux paroles de Montrevel. Bastien fronça le sourcil, mécontent de ce que l'on n'essayait pas de rassurer l'amour fort légitime et les craintes naturelles du jeune homme. Il essaya de rameuter la discussion sur un autre point.

— Je remarque, dit-il, avec quel emportement nous nous jetons, nous autres soldats, dans une entreprise hasardeuse sans en calculer les suites. Il nous suffit qu'elle soit hardie et qu'on y puisse acquérir quelque gloire.

— N'est-ce donc rien que cela? s'écria fièrement un des jeunes chefs.

— C'est beaucoup, sans doute, répliqua le Grand Bressan; j'ai pris ma part du combat, sans penser à autre chose qu'à emporter ce nid de brigand, et, maintenant, je suis effrayé du succès. Je chahute tout à l'heure une discussion d'amour pour calmer les soldats, et mes réflexions étaient peu en harmonie avec mes paroles.

Toute l'assemblée se récria, à l'exception de Renaud, qui attendait la conclusion de Bastien.

— Libre à vous de penser autrement que moi, reprit tranquillement celui-ci; vous direz votre avis et on jugera. Je ne condamne pas ce que nous avons fait, je ne voudrais peut-être pas donner notre combat de ce soir pour la part de gloire que je puis acquérir dans les champs d'Illue; je doute que les campagnes milanaises, où je vais me rendre, au offrent l'occasion d'un aussi beau coup de main.

— Eh bien! quel sujet d'inquiétude avez-vous donc? dit l'un des jeunes gentilshommes en interrompant Bastien.

— Il y avait ici, au moment où nous passions, un major-domme dont les insultes ont anéanti notre attaque et les événements qui l'ont suivie, répondit le Grand Bressan. Cet homme, je l'ai vu fuir quand je suis entré dans la place, mais je ne l'ai pas retrouvé; j'ai fouillé moi-même partout avec plusieurs hommes; je l'ai demandé à tous, mais vainement; il a disparu.

— Pardi! il s'est sauvé dans la crainte de recevoir la juste punition de ses injures, dit un autre en souriant; cela est assez habile.

— Son évasion n'a pas grande importance; c'est son retour qu'il faut craindre, reprit Bastien.

— Nos sentinelles le verront venir, et nous aviserons.

— Il se peut qu'il tombe tout à coup au milieu de nous sans que personne l'ait vu ni entendu, riposta Bastien. Je sais qu'il y a des issues secrètes qui, du château, conduisent dans le fond de la vallée.

— En êtes-vous bien sûr? dirent plusieurs voix.

— Je l'ai toujours entendu dire, répondit le Grand Bressan; c'est une tradition du pays. Mais où sont ces passages? Par où descend-on d'ici? Ouiment-ils? Je l'ignore; personne n'a jamais pu me donner des renseignements à cet égard; c'est un secret bien gardé.

Renaud éblouit au soupçon; il avait exploré tous les environs dans l'espérance d'arriver auprès de Clémence par quel que passage secret et n'en avait pas découvert.

— Eh bien! dit-il, pensez-vous que le major-domme puisse tomber tout à coup dans la place et nous y surprendre?

— Je le crains, répondit Bastien; le major-domme ne s'est pas enfui pour se cacher, mais pour préparer une attaque, et, sans doute, il ne nous la fera pas attendre.

— Bravo! s'écria l'un des jeunes gens, nous ferons une sortie générale et nous lui livrerons bataille en rase campagne.

— Cela aurait son charme, dit Bastien en souriant; mais ce n'est là qu'une des faces de la question. Nous avons enlevé la place, nous allons faire en sorte de nous garder de toute surprise cette nuit, et demain nous battons le major-domme s'il nous oppose une nouvelle troupe. Mais le seigneur d'Holypherne a embaïssé énergiquement la cause de François I^{er}; il a combattu pour lui en Italie; il lui a même en Artois une fort belle compagnie qui fait merveille contre les Espagnols; il s'est assuré par là son protectorat que nul d'entre nous, quelle que soit sa valeur personnelle, ne peut songer à combattre. Quand nous livrerons dix compagnies comme celle de M. de Liobard, nous n'aurons pas, je suppose, la prétention de lutter contre l'armée du roi de France. C'est là une question de chiffres que la valeur ne peut résoudre.

Tous les chefs se regardèrent et prêtèrent la plus vive attention. La situation leur apparaissait en effet sous un jour tout nouveau. Bastien reprit, sans paraître s'apercevoir de ce mouvement :

— Si nous étions seuls engagés dans cette affaire, nous pourrions ne prendre conseil que de nous-mêmes, agir à notre guise, sauf à porter la responsabilité de nos actes; mais nous n'en sommes pas là. M. de Luyrieux est un homme adroit qui, ne pouvant se venger avec ses seules forces, cherchera à intéresser François I^{er} à sa querelle. Les seigneurs dont les fils sont ici acceptent la souveraineté de la France; tous ont juré fidélité au roi, et il se peut qu'on lui fasse envisager notre coup de main comme un acte de félonie envers lui; peut-être même comme une tentative en faveur du duc de Savoie.

— Oh! ce serait une affreuse calomnie! s'écrièrent plusieurs des jeunes gens.

— Je le sais bien, répondit Bastien; mais je vous l'ai dit, le sire de Luyrieux est habile, il est ambicieux, et il a le besoin du roi. Si François I^{er} croit nos insinuations de M. de Luyrieux, il enverra sans aucun doute une expédition contre nous et, en nous frappant, croira frapper le duc de Savoie, l'allié de Charles-Quint.

— Il serait dur d'être confondu avec les ennemis de la France au moment où l'on prend les armes pour soutenir sa querelle, dit l'un des jeunes seigneurs.

— Oui, reprit Bastien, et cependant c'est là une éventualité qui nous menace. Vous savez quels maux la guerre amènerait dans la Bresse, le Huges et le Valromey, soumis depuis un an à la France et qui commencent à respirer, à se remettre des luttes entre les seigneurs. Je ne vous parle pas de vos fortunes, de votre existence, mais seulement des maux qui fondraient sur votre pays et sur vos familles.

Les observations du Grand Bressan furent trouvées fort

justes, comme elles l'étaient en effet. On sait comment Renaud avait été entraîné à l'attaque du château; quant aux jeunes seigneurs, aventureux, barbis, pleins d'insouciance, ils n'avaient vu dans cette attaque qu'une occasion de se signaler et d'humilier le sire d'Holypherne, hâni de tous, et nul n'avait songé aux suites de l'affaire, ni à François I^{er}, ni au duc de Savoie, fort étrangers aux amours de Liobard et à ses querelles avec M. de Luyrieux.

Mais Bastien avait raison : si le roi n'était pas promptement éclairé sur la nature de cette affaire, il la regarderait comme une révolte, comme une attaque à son autorité; il ne souffrirait pas qu'il y eût un pays insurgé entre la France et la Savoie qu'il occupait, et il agirait avec vigueur.

Simple capitaine d'aventure, le Grand-Bastien avait acquis par ses bravoure le droit de commander à l'égal des seigneurs; il avait de plus acquis dans ses études, dans son intelligence développée par son père, une expérience que les jeunes chefs ne pouvaient avoir.

— Capitaine Bastien, lui dit Renaud avec beaucoup de courtoisie, puisque vous avez si bien jugé la situation, vous avez sans doute pensé aux moyens d'en sortir; donnez-nous votre avis.

— Vous avez perdu quelques hommes? reprit Bastien.

— Cinq hommes mortellement frappés sont tombés sur le champ de bataille ou ont succombé après la prise du château, dit l'un des chefs.

— Vous avez de nombreux blessés? demanda Bastien.

— Oui, répondit le même chef; dix d'entre eux sont hors d'état de continuer leur service pour le moment. Nous ne pouvons les laisser ici qu'autant que nous y retournerons nous-mêmes; si nous devons partir, il est de toute nécessité de leur faire transporter chez eux, ou au château de Saint-Sorlin, chez M. de Liobard. D'autres blessés, atteints moins grièvement, pourraient, en se débarrassant du poids de leurs armes, poursuivre leur chemin à cheval, ou trouver place sur les charriots. Leur état ne présente pas de danger sérieux, et il est permis d'espérer qu'ils prompt relèvement.

— Je le crois donc, reprit Renaud, qu'il faut cette nuit même faire creuser une large fosse sur la lisière du bois, en dehors de la citadelle, et y enterrer les morts du grand matin. Pendant que, d'un côté, on s'occupe de ce soin, il sera urgent d'organiser le transport des blessés, qui commencent à mourir. Enfin, et c'est sur ce point que j'insiste le plus, si nous ne sommes pas attaqués cette nuit par le majordome, il conviendrait de quitter le château dès qu'il fera jour et de prendre immédiatement, à marches forcées, la route de l'Artois.

— Pourquoi à marches forcées? demanda l'un des jeunes chefs.

— Le majordome, reprit Bastien, ne manquera pas d'envoyer un message à son seigneur pour lui apprendre les événements; il importe que vous rejoigniez l'armée avant que M. de Luyrieux ait eu le temps d'indisposer le roi contre vous. L'eût-il déjà fait, votre prompt arrivée effacerait la première impression, dissiperait les doutes et empêcherait François I^{er} d'ordonner des mesures contre ce pays.

— En effet, dit l'un des chefs, amener des renforts au roi est bien certainement le meilleur moyen de lui prouver que nous avons embrassé sa cause sans arrière-pensée, et que notre attaque est le résultat d'une lutte particulière qui ne peut en rien faire soupçonner notre fidélité.

— Il faut, répliqua Bastien, que la compagnie de M. de Liobard soit au complet. Il y a quinze hommes à remplacer, je me fais fort d'y pourvoir dans la journée de demain, si vous voulez m'en confier le soin. Je recruterai quinze hommes, je les monterai avec les chevaux des soldats morts ou blessés, je les enverrai sur la route rejoindre votre troupe, qui ne perdra pas une heure de marche.

— Croyez-vous pouvoir le faire aussi promptement? demanda Renaud.

— Le fruit de notre coup de main sera bientôt répandu, répliqua Bastien; cela suffira pour vous amener plus de soldats que vous n'en voudrez. Tous tiendront à honneur de faire partie de la compagnie qui a enlevé d'assaut la forteresse d'Holypherne; le succès a toujours un grand prestige.

— Ce sera, mon cher capitaine, un nouveau service que vous m'aurez rendu, dit Renaud au Grand-Bastien.

— Lorsque vous se rendez à l'armée, poursuivit celui-ci, il y aura sans doute une explication entre les seigneurs d'Holypherne et de Liobard, et ils pourront venir leurs différends par les armes, aujourd'hui que le roi autorise les duels au point d'en régler lui-même les conditions.

Liobard tressaillit à ces derniers mots, ses yeux brillèrent

d'un feu inaccoutumé; il était facile de voir que Bastien avait touché la fibre sensible et qu'un combat particulier avec Georges était encore le rêve favori de Renaud. Il tendit la main au Grand-Bastien.

— Soyez sûr, lui dit-il, que cette fois je forcerais bien M. de Luyrieux à accepter mon cartel, si lui-même ne me provoque pas.

Toutes les propositions de Bastien furent adoptées par l'assemblée et on assigna à chacun la mission qu'il avait à remplir dans l'intérêt commun; puis la séance du conseil fut levée.

Un officier suivi de quelques hommes se rendit dans les fermes les plus rapprochées, s'arrangea avec les paysans et organisa le transport des blessés avec des moyens différents, suivant les localités où on devait les conduire. Des matelas de laine ou de feuilles de paille furent placés sur des chars traînés par des bœufs à l'allure plus douce que celle des chevaux; des couvertures furent étendues sur des civières destinées à ceux qu'il fallait porter dans la montagne, ou qui n'auraient pas pu supporter les cahots de la voiture.

Chars et civières arrivèrent bientôt à la citadelle; les blessés y furent placés le plus commodément possible, et tous quittèrent avec satisfaction le château, ou ils n'auraient pas voulu demeurer après le départ de la troupe, car ils se seraient crus voués à une mort certaine, si le sire de Luyrieux y revenait.

Renaud de Liobard et Bastien étaient demeurés seuls pendant qu'on réunissait quinze cavaliers qui devaient le suivre en conduisant quinze chevaux destinés aux hommes que le Grand-Bastien comptait recruter afin de compléter la compagnie de Liobard. Ils se dirent adieu.

— Vous allez retourner en Italie, dit Renaud; moi, je vais en Artois. Nous allons braver des dangers semblables sur des champs de bataille différents; mais en dehors des chances de la guerre, nous destinés ne sont plus semblables; je m'en vais emportant ma douleur, vous partez emportant l'espérance.

— Monsieur de Liobard, répliqua Bastien, vous avez beaucoup souffert, vous l'avez aujourd'hui dans ce manoir votre dernière illusion; permettez-moi de vous faire souvenir qu'il y a de l'autre côté des Alpes une femme qui vous aime. Revenir en Italie après la campagne d'Artois serait peut-être le moyen le plus sûr d'oublier vos chagrins.

— Ma vengeance n'est pas encore comblée, répondit Renaud d'un accent qui étonna Bastien.

— Ma foi, répliqua vivement le Grand-Bastien, je comprends l'amour, le désir, l'empoiement de la passion, la lutte acharnée, mais loyale, entre deux hommes pour la conquête d'une femme, la plus belle œuvre de la création; je comprends le regret, la douleur, le désespoir et la mort qui le suit, mais la vengeance... la vengeance qui ne guérit pas le mal, ne rend rien du trésor perdu, non, je l'avoue, je ne comprends pas la vengeance.

— Vous êtes meilleur que moi, mon cher capitaine, dit Renaud en essayant de sourire.

— Voulez-vous que j'annonce à M^{lle} Toniella votre retour au printemps prochain? fit Bastien; ce sera, j'en suis sûr, la plus agréable nouvelle que je lui puisse apporter de France.

— Merci, répondit Renaud; allez revoir la belle Paola, et soyez plus heureux que moi, mon bon poète!

Les deux amis s'embrassèrent. Le jeune seigneur accompagna Bastien jusqu'au bas du perron, et le capitaine d'aventure quitta le château. Il monta à cheval et partit suivi des quinze cavaliers dont nous avons parlé tout à l'heure. Mais ramené par les dernières paroles de Renaud à la pensée de sa Paola, Bastien ne songeait déjà plus à ceux qui l'accompagnaient, et fredonnait une chanson de Dante, son poète favori :

Frescos rosa novella,
Pisacote primavera, etc.

appliquant à la jeune et belle Romaine les douces lousanges que le poète florentin prodiguait à celle qu'il aimait.

Bastien s'en allait ainsi, tout entier à son amour, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par un bruit qui ne faisait pas de lui, et par des chants dits à demi-voix et qui lui étaient bien connus.

Des pioches ouvraient la terre sur la lisière du bois, frappaient les cailloux et en faisaient jaillir des cunettes; les pelles rejetaient terre et cailloux, qui roulaient sur la pente. Des hommes creusaient la grande fosse des morts et égayaient leur travail en répétant quelques lambeaux de la *Liedaire* que Bastien leur avait chantée une heure avant.

— La gelée a passé par là, disait l'un, la terre est dure, les pauvres causeraient auront froid.

L'a bon pis mignon, tous sous blancs,
L'a tous pas de les trezotier...

— Oui, oui, tresse les cheveux, promettait un autre; le song les colles d'armes sur ton front, pauvres neigants (pauvres gars), qui étaient si braves! Il n'y a plus de Lodiades pour eux.

L'est réveilla comme n'a raté,
Le gante comme n'ouignait!

— Les rois-ignois ne revendront qu'au printemps; il n'y aura que les moines qui clamberont demain sur leur tombeau; mais toi! tu n'entendras plus ni les uns ni les autres, disait un troisième.

Le ne m'asse plus la Lodiade,
Et moy se l'aiment toujours.

— Jusqu'à ce qu'une balle le casse la tête.
— Ah! bon! quand la tête sera cassée, le cœur ne dira plus rien.

— Eh! eh! creusons cette fosse plus large; il faut l'a mettre tous les cinq de rang, bien alignés. S'il y en a un qui se lève, qu'il ne dérange pas les autres.

Bastien passa en souriant, et pendant que ces hommes achevaient leur triste besogne, l'amooureux capitaine tournait ses regards vers les Alpes.

CHAPITRE III.

Cette nuit, déjà si féconde en événements, était destinée à recouvrer encore des mystères sombres et terribles. Après le départ de Bastien, Renaud s'était retiré dans un appartement qui lui avait été préparé à l'étage inférieur du château, et dont les fenêtres ouvraient sur la terrasse; pièce meublée avec le plus grand luxe, où une riche tapisserie, brodée à la main, recouvrait le plancher, où les tentures en riches étoffes du Levant étaient retenues par des embrasses en torsades à fil d'or.

Le silence régnait partout; des sentinelles attentives veillaient pour repousser tous ceux qui, du dehors, auraient voulu pénétrer dans l'enceinte de la citadelle; et ceux qui auraient tenté de surprendre les vainqueurs en arrivant par les passages inconnus dont avait porté le Grand Brava.

Renaud était seul dans son appartement; après les émotions de cette soirée, il se retrouvait avec lui-même, c'est-à-dire avec ses illusions détruites, son amour sans but, sa haine contre Luyricus, le sentiment de l'infirmité de son lardi coup de main, ses douleurs et tous ses désirs de vengeance. Son cœur saignait des injures du majordome, qui lui avait rappelé devant toute sa troupe la déplorable déception de la chartreuse de Seignat.

Il se comprenait pas comment il avait pu s'abuser et douter de la mort de Clemence. Les appétitions de la femme qu'il voyait sur la terrasse, après l'annonce de cette mort, lui semblaient une indigne infantilisation; on s'était fait un jeu de sa douleur, de son désespoir; il avait été un sujet de moquerie dans ce château infernal dont les habitants partageaient sans doute à son égard la haine du seigneur d'Holypherne et le dédaign du majordome.

Ahurs, en proie à une fièvre violente, à ce délire douloureux, poignant, que donne à l'homme la conscience de son humiliation, il chercha dans son âme blessée le moyen d'humilier à son tour, de torturer l'homme qui avait causé tous ses maux; et se trouvant, la pensée infernale que le pécure de la Chartreuse avait deviné et essayé de combattre, celle de frapper Georges dans ce qu'il avait de plus cher, lui revint à l'esprit, plus forte et plus irrésistible.

A cette époque de luttes perpétuelles et de pillage, on se piquait peu de moralité dans la guerre; le rapin et la violence étaient le triste cortège de la victoire; les femmes devenaient presque toujours la proie du plus fort, comme si elles devaient faire partie du butin.

Bien souvent les épouses et les filles des vaincus furent traitées de force dans la courbe de ceux que le sort des armes avait favorisés, et les chevaliers n'étaient pas moins fiers de ces sorts d'expulsa que de leurs triomphes en champ clos. Le tournaient avant mantes leur donne une épouse au plus

vaillant, au plus habile ou au plus heureux; un coup de main couronné de succès lui donnait une maîtresse pas-agère; et ces malheureuses femmes aussi déshonorées, ou mouraient de désespoir, ou traînaient une existence fétide.

Ce n'était donc pas sans motif que les filles de Georges furent saisies d'effroi quand, de la tribune ou d'un balcon, elles entendirent les soldats s'installer dans la chapelle pour y passer la nuit; le moindre bruit pouvait traîner leur présence, les mettre à la merci d'une soldatesque avinée.

La porte qui de l'escalier s'ouvrait dans la chapelle avait été fermée par Huguelette lorsqu'elle avait disparu aux yeux de Renaud. Les trois sœurs qu'il attendait lentement et à pas légers sur les marches, gravissant l'escalier qui aboutissait à une large corridor au premier étage, fermaient soigneusement une seconde porte placée au sommet de cet escalier et se rendaient avec toutes les précautions possibles dans la salle commune où déjà tous les avants vus s'étaient.

Aucun soldat n'avait pu être dans les appartements particuliers; Gertrude pensa que Renaud avait donné des ordres sévères pour que l'on respectât les filles d'Holypherne, et la pauvre gouvernante, qui jusqu'alors avait tremblé pour ses chères enfants, continua à se rassurer.

Quelques femmes de service allèrent rejoindre leurs maîtresses, rassembler les incidents de la soirée, le repas dans la salle d'honneur, la chanson de Bastien, l'entrée de Renaud au banquet, les lits improvisés, et assurèrent que tous les soldats étaient endormis.

Mais ces assurances ne pouvaient calmer les terreurs de Philiberte; elle savait la haine profonde inspirée par son père, elle connaissait des actes odieux par lesquels celui-ci avait souillé sa victoire dans des circonstances semblables. Elle redoutait des représailles; aussi marchait-elle dans l'appartement avec dévotion, sondait du regard tous les recoins, attentive au moindre bruit.

Elle ne voulait pas se montrer devant les chefs de ces soldats, que dans son irritation, elle appelait des bandits, pensant que le mieux était de se faire oublier, mais elle demandait le majordome afin qu'il allât parlementer avec eux, qu'il leur fît dire qu'il défendait elle et ses sœurs de toute insulte. Il n'était plus au château, ainsi que nous l'avons dit, et une des femmes, la seule parvenue qu'il eût mise dans la confiance de ses projets, lui apprit qu'il était allé chercher du secours pour revenir en leur les dévorer.

A cette nouvelle, Philiberte, accablée, leva les yeux au ciel, sa dernière espérance. En même temps, Huguelette poussa un soupir de douleur, ses franges le front avec désespoir. Dans son trouble, elle avait oublié un moyen de salut. Maintenant il était trop tard; le chemin de la fuite était occupé par les soldats.

La pauvre enfant, résignée et presque souriante pendant le combat, était à présent effrayée, tremblante et agitée de mouvements convulsifs. Plus jeune que Philiberte et ignorant les crimes de son père, si elle n'avait pas d'aussi vives craintes, elle avait de plus l'amertume d'une affreuse déception.

Loyse seule était calme au milieu de cette douleur; de la pièce où les trois sœurs étaient réunies, elle avait entendu une sentinelle crier: « Qui vive? » et elle avait répondu: « Anecdote de Montreuil, a Aussitôt, appuyant son front sur la vitre de la fenêtre et regardant au bas, elle avait vu ce qu'elle avait vu marchant avec précipitation, la tête levée, semblant interroger du regard les crues du château. La charmante jeune fille, rassurée par cette circonstance, était décidée à ouvrir l'appui de Montreuil et à se mettre sous sa protection au moment d'entrer.

Cependant, tout était calme et silencieux dans la citadelle; nul pas ne se faisait entendre dans le long et large corridor sur lequel ouvraient les chambres des trois sœurs, celle de Gertrude, et la salle où elles étaient réunies. Elles pensèrent pouvoir se retirer chacune dans sa chambre, et elles s'y rendirent, après avoir renvoyé leurs femmes.

Philiberte, après s'être assurée qu'elle était bien seule, ferma sa porte, éteignit sa lampe et, ne voulant pas s'endormir, se jeta dans un fauteuil, l'oreille tendue pour percevoir tous les bruits qui viendraient du dehors.

Huguelette, après avoir pris les mêmes précautions, s'étendit tout habillée sur son lit, pleurant amèrement et en proie à une vive souffrance.

La coquette Loyse ouvrit doucement sa fenêtre, s'en approcha, sans s'y accouder tout-à-fait, mais sans s'écarter, et la lampe qu'elle avait laissée allumer, et qui brûlait derrière elle, brûlait au présent.

Une heure s'était écoulée au milieu du silence profond de la nuit, lorsque Huguelette, qui ne dormait pas, entendit avec

stupéfait tomber sur le plancher la serrure de sa porte, qu'une épaule vigoureuse et puissante avait cofoncée. En même temps, un homme se rua vers sa couche, et essaya de la saisir. Elle s'était levée, et de son poing fermé elle frappa cet homme au visage. Le poing tomba entre les deux yeux, et l'éclatèrent quelques secondes. Les éboues seules éclairaient la chambre; Huguette venait fuir l'homme sa sit violemment sa robe, l'agrandit, le vêtement chappa à la main que le tenant.

Huguette franchit la porte, courut dans le corridor, et, poursuivie par le soldat, descendit l'escalier avec la rapidité d'un oiseau et se précipita en désespérée vers l'appartement de Renaud. Les soldats de garde la repoussèrent malgré ses cris, ses trépignements, ses invectives contre leur chef et contre eux. Celui qui la poursuivait allait la saisir, lorsque la porte s'ouvrit. Renaud parut, demandant la cause de ce bruit. Il vit Huguette se débattant contre les soldats.

— Laissez-la entrer, dit-il froidement, j'allais l'envoyer chercher.

Il était dans ce moment de fièvre dont nous avons parlé plus haut, où il rêvait de frapper son ennemi par le débâtement de ses lilles, sans se douter que d'autres eussent des intentions semblables.

Huguette s'élança comme une lionne dans l'appartement, dont la porte se referma, mais elle ne s'en aperçut pas.

Elle était, dans ce moment d'exaspération, admirablement belle : l'agrand de sa robe avait été arrachée; le liss qui retenait ses cheveux venait de se dénouer dans sa lutte contre les soldats de garde à la porte; sa magnifique chevelure blonde flottait sur ses épaules nues d'une blancheur éblouissante, et sa gorge apparue à demi, soulève par une agitation extraordinaire; son teint était coloré, ses yeux étaient pleins de feu et de colère; ses lèvres tremblantes et roses suivaient le sursis.

Un autre homme que Liobard fut tombé à ses pieds. Celui-ci lui jeta un sourire dubioque.

A peine eut-elle Huguette saisi Renaud par le bras en criant : — On m'a tué ici ! A mon secours, monsieur, je vous en prie !

Renaud la centenaire sans répondre.

— Je vous dis qu'on veut me faire violence ! reprit la jeune fille avec énergie; un de vos soldats m'a poursuivie jusqu'ici. Protégez-moi, vous qui êtes le chef.

— Personne ici ne portera la main sur vous, répondit tranquillement Renaud ; c'est à moi que vous appartenez.

Huguette le regarda à son tour, sans comprendre.

— Vous êtes jeune, vous êtes belle, reprit Liobard, je punirai par vous toutes les douleurs que m'a fait endurer votre père.

— Oh ! cela est lâche et infâme ! s'écria Huguette avec fureur; débâtement mon lile pour se venger d'un homme, quand on porte une épée !

— Dieu jugera, dit Renaud.

Et il la regardait avec une satisfaction qui trahissait ses desirs. La jeune fille rajusta rapidement sa robe sur ses épaules nues, et tombant aux genoux de Liobard, elle lui dit d'une voix profondément émue :

— Vous avez triomphé de nos soldats, vous êtes maître de notre château, mais soyez généreux pour des femmes, je vous en conjure, monsieur, au nom de votre mère !

— Ma mère ! dit Liobard avec colère, et Georges de Lityrien est pris le château de Saint-Sorin, il a été tué par ma mère dans sa couche; vous partagerez la même.

En même temps il releva Huguette épouvantée, tremblante, qui tendait les bras en suppliant; et la poussa doucement vers un fauteuil et l'y fit asseoir. La pauvre enfant se prit à pleurer; puis, après un moment de silence, elle se releva et lui dit avec une tristesse pénétrante :

— Sont-ce là les beaux sentiments que le chevalier de Liobard m'exprime lorsque je le vois pour la première fois dans une allée du parc de Thion ? Je m'en souviens... Ce jour-là, je calmais votre colère, je désarmais votre bras levé sur vous; vous souffriez, et moi, qui ne vous connaissais pas, je vous consolais; vous étiez blessée, et je vous offrais des secours... — Ne rappelez pas ce moment, l'un des plus pénibles de ma vie, répondit Renaud d'une voix sourde.

— Alors, poursuivait Huguette, rien ne semblait plus pur que votre pensée, rien n'était plus doux que votre parole; alors, vous pleuriez à mes pieds comme je pleure aux vôtres aujourd'hui, et moi je ne vous menais pas...

— Taisez-vous, jeune fille ! taisez-vous ! dit vivement Liobard, vous ne savez pas quel mal vous me faites.

— Alors, il y avait dans votre cœur des sentiments géni-

reux, répliqua Huguette; alors vous étiez un loyal chevalier; vous n'alliez pas, comme un brigand, comme un routier, comme un loup, attaquer les châteaux et faire violence aux filles nées !

— Alors, répondit Renaud, je commençais à souffrir, mais la douleur n'avait pas encore enflé mon cœur, torturé mon âme, altéré mon raison. Alors, j'aimais; je perdais celle en qui j'avais placé toutes mes espérances de bonheur; je cherchais un combat contre votre père... il me prenait Clémence, dont j'étais aimé...

— Assez, assez ! s'écria Huguette avec irritation, gardez vos confidences !

La jalousie faisait oublier à la jeune fille le danger qu'elle courait.

— J'ai en l'air plus de tortures que n'en pourrait inventer le plus habile tourmenteur, reprit Liobard; j'ai été pour tous un objet de pitié, j'ai en des hallucinations décevantes; que de fois je suis venu sur les rochers qui dominent la rivière pour apercevoir de loin, durant la nuit, ma Clémence prisonnière ! Depuis qu'elle est morte, j'ai eu l'y voir encore; hier, quand j'ai passé avec ma troupe, une fenêtre du château s'était ouverte, une femme s'y est montrée, il m'a semblé que c'était elle.

Huguette racha sa tête dans ses mains et poussa un soupir que Renaud n'entendit pas; et lui dit : continuez !

— Dans la chaîne, je ne voulais pas croire à la pierre de son tombeau ; il a fallu votre voix exaltée et terrible pour me persuader, car c'est vous qui m'avez parlé; mais alors tout ce qui s'y avait en moi de douleur et d'amour s'est changé en haine contre l'auteur de mes tourments, et, ne pouvant me mesurer avec lui puisqu'il refuse, ne pouvant rougir mon épée de son sang, emporter son cœur au bout de ma lance, je vous l'humilier dans ce qu'il a de plus précieux, comme il m'a frappé dans ce que j'avais de plus cher !

Le visage de Renaud respirait la colère, son accent était irrité; Huguette épouvantée joignit les mains en criant :

— Pitié, monsieur, pitié pour une femme innocente de tous les maux que vous avez soufferts !

— Je l'ai dit, cela s'accomplit, répondit Renaud.

— Jamais ! s'écria Huguette avec exaltation.

— Et tant !... reprit Liobard en laissant les épaules.

En même temps il s'approche d'elle pour l'éteindre dans ses bras... Un poignard scintilla dans la main de la jeune fille, et son attitude résolue, le feu étrange dont brillait son regard, le dard ému sur sa figure, laissaient facilement deviner qu'elle en saurait faire usage.

Renaud ne voulait pas engager une lutte avec elle. Il fit un pas vers la porte afin d'appeler un soldat et de la faire descendre. Huguette comprit son intention; elle se jeta rapidement contre la porte et Renaud, et appuyant la pointe du poignard contre son cœur :

— N'appelle pas, lui cria-t-elle avec fureur; brava que tu es, il te faut plusieurs soldats contre une femme ! N'appelle pas, ils ne me saisiraient que morte ; l'arme est sûre ; c'est la torture, c'est le poignard que tu as laissé tomber à mes pieds dans le parc de Thion. Tu m'assouviras les desirs que sur un cadavre. Aussi bien, tu aimes les mortes... Tu n'auras pas la peine de bricoler la pierre d'un tombeau !

Renaud rugit de colère.

— Inutile ! reprit Huguette; stupide aveugle qui n'as pas voulu voir l'amour qu'on avait pour toi ! Misérable sourd qui n'as pas su entendre les doux paroles qu'on t'a jeté à travers le torrent ! Dehoyat chevalier qui vient pour débâter la pure et bonne jeune fille dont il est aimé !...

Les larmes de la pauvre enfant coulaient sur ses joues.

— Q e dites-vous ? s'écria Renaud étourdi de cet aveu.

— Eh bien ! oui, reprit Huguette pleurant toujours, je l'aime depuis notre rencontre dans le parc de Thion ; je l'ai vu souffrir et pleurer sur mes genoux, j'aurais voulu le consoler et guérir son âme blessée. Du vivant de Clémence, alors que tu venais sur ton nid d'aigle, tu n'as donc pas vu qu'il y avait toujours deux femmes sur la terrasse, toutes deux semblables, priant quand tu courais au danger, et toutes deux tournant vers toi leurs regards ?

Renaud l'écoutait et la regardait, haletant.

— Après la mort de Clémence, poursuivait Huguette, tu n'as donc pas vu qu'il restait encore une femme égant ton désespoir, agitant son écharpe quand tu paraisais ? Tu n'as donc rien deviné ? Tu as cru à la mort et non à la vie ; tu as ressuscité un cadavre, jete ton cœur au maître d'un tombeau, donné une forme à une ombre, et tu n'as pas compris que c'était un cœur vivant qui battait et croyait répondre au tien, une main vivante qui se tendait vers toi, une bouche vivante qui

l'appelaient... Je me croyais aimée, tu as détruit mon illusion, tu me fais espérer, brisé ma vie!... Renaud, à moi malheureux n'ajoute pas l'outrage.

Liobard était ému par cette révélation; son visage était livide; la tête baissée, il agissait sans paupières comme un homme qui cherche à rassembler des souvenirs. Le passé s'expliquait, tout voile tombait et, à la place de douloureux mystères, apparaissait une douce et vivante réalité qu'il avait méconnue.

Une agitation convulsive s'empara de lui; il jeta sur Huguette un regard indéfinissable où se confondaient la pitié, le regret, la reconnaissance, et il se rapprocha d'elle. Huguette se trompa sur ses intentions.

— Ne me touche pas, s'écria-t-elle, sinon il y aura du sang versé! Je t'aime, Renaud, je t'aime encore, parce que l'amour n'a des ailes que pour venir; ne fais pas que je meure en te méprisant.

Liobard était subjugué. La pensée du crime qu'il avait rêvé était déjà loin de lui. Il contemplait Huguette avec admiration, avec embarras.

— Pauvre enfant, lui dit-il avec une douleur navrante et les yeux pleins de larmes, je t'ai vue deux fois, et deux fois jo t'ai menacée de mort; pardonne-moi encore en songeant aux cruelles souffrances que j'ai endurées.

Il y avait dans son accent une émotion si profonde, si vraie, qu'un éclair de joie brilla sur le front de la jeune fille; un soupçon de bonheur sortit de sa poitrine; elle sentait que son bonheur n'était plus en péril. Huguette remit son poignard dans sa robe et tendit tendrement la main à Renaud. Celui-ci la serra doucement dans les siennes.

CHAPITRE IV.

Un moment après l'entrée d'Huguette dans l'appartement de Renaud, le jeune Montrevél, qui continuait son exploration autour du château, aperçut sa chère Loyse, grâce à l'éclat de la lampe qu'elle avait laissée imprudemment brûler. Il n'avait à occuper ni de l'inhibition des morts, ni du transport des blessés; libre jusqu'au moment du départ, il était trop près de Loyse pour ne pas échanger à la voir.

Avant et pendant le repas, il avait parcouru diverses parties du château; il savait déjà comment, sous les voûtes sombres, à travers les escaliers obscurs, on parvenait aux étages supérieurs. Après avoir aperçu Loyse, il chercha sa route en tâtonnant et arriva dans le corridor sur lequel ouvrait la chambre de celle-ci.

Un mince filet de lumière, qui s'échappait par la porte supérieure de la porte, lui servit de guide. Il marcha sans bruit, et parvint à ouvrir la porte qui n'offrait pas une bien grande résistance. Loyse était encore auprès de la fenêtre, absorbée dans ses réflexions; elle se retourna vivement au bruit qu'il fit en entrant, et poussa un cri d'effroi.

Montrevél tomba à ses genoux, la tête nue, dans l'attitude du plus profond respect, le regard suppliant, limpide et plein d'amour.

— Oh! monsieur, que faites-vous? pourquoi êtes-vous ici? dit Loyse treublante, baissant les yeux, n'osant pas regarder Amédée.

— Au milieu de cette troupe de soldats maîtres de votre château, vous osez des dangers; je viens veiller sur vous, que j'aime, et vous défendre si j'en ai besoin.

— M. de Liobard ne peut-il donner des gardes aux filles de M. de Layreux? reprit vivement Loyse.

Montrevél ne répondit pas à cette question : il avait compris les intentions du jeune seigneur qui avait parlé des colomnes du château et du droit du vainqueur, propos que Liobard n'avait pas relevé; enfin il venait de voir Huguette, échevelée, entrer chez Renaud, après une lutte contre celui qui avait pénétré dans sa chambre. Il ne voulait pas révéler ces particularités à Loyse; effrayé pour elle, il était venu, entraîné par son amour et par le désir de la sauver d'un outrage.

Il était auprès d'elle depuis quelques instants, lorsqu'il entendit dans le corridor des pas dont le bruit s'approchait. Loyse, tremblante, n'osant parler, interrogea Montrevél du regard. Celui-ci souleva la lampe dont la lumière pouvait guider celui qui venait, ferma la porte, tira son épée, appuya le pied, le genou et le bras gauche contre la

porte et attendit, l'épée dans la main droite. Loyse se pressa contre lui, pour l'aider dans sa résistance.

L'homme qui était au dehors promenant sa main sur le mur qu'il suivait; arrivé à la porte, il en leva le loquet et la trouvant fermée, il lui inspira une forte secousse; mais elle résista, consolidée par Montrevél.

L'assaillant réunissait toutes ses forces et donna une secousse tellement violente que le bois craqua. Loyse poussa un cri.

— Ne craignez rien, lui dit vivement Montrevél; il n'entrera pas, je lui passerai mon épée au travers du corps.

Celui qui était au dehors entendit le bruit des voix, et, sans reconnaître celle de Montrevél, comprit qu'il y avait là un homme avec lequel il faudrait engager une lutte scandaleuse.

— Je suis venu trop tard, se dit-il tout bas.

Il resta quelques instants encore à la porte, puis s'éloigna.

Amédée, que Loyse ne pouvait plus cloigner, consolida la porte avec les meubles de l'appartement de manière à ce qu'elle pût résister à une première secousse; puis, ce travail achevé, il vint s'asseoir près de la jeune fille, émue et reconnaissante.

Loyse tremblait; Montrevél calmait ses craintes par de douces paroles, la contemplait avec bonheur à la clarté des étoiles, seule lumière qui éclairait la chambre.

Il y avait dans ce rôle de protecteur, de consolateur de la jeune amante et amante, un charme indicible auquel Amédée ne pouvait résister. Aux paroles qui rassuraient succédaient de délicieuses caresses entre ces deux jeunes gens, l'un sérieusement amoureux, l'autre candide et naïve, ne songeant pas à cacher le bonheur qu'elle éprouvait de la présence de Montrevél, à qui elle devait d'avoir échappé à la brutalité d'un soldat.

Cette causerie s'arrêtait par l'édification de beaux châteaux en Espagne, qu'un seul mot du grand-bailly changerait en réalité, par des protestations sincères d'amour et de fidélité. Loyse était presque orpheline de l'enfance; elle n'avait jamais entendu les douces paroles que l'amour maternel met aux lèvres des mères; elle n'avait jamais reçu une caresse du sire de Layreux, qui la traitait en étranger, ainsi que Philiberte : le langage de Montrevél lui révélait une existence nouvelle, inconnue, pleine de charme.

La nuit était presque écoulée, le jour allait bientôt paraître. Amédée était encore dans la chambre de Loyse; Renaud venait de se reconcilier avec Huguette, à laquelle il avait loyalement demandé pardon de sa pensée criminelle, lorsque tout à coup un cri terrible, strident, désespéré, sortit de la chambre de Philiberte : la malheureuse essayait de crier encore, on étouffait sa voix.

Huguette et Renaud entendirent ce cri de désespoir.

— M'sœurs! m'sœurs! s'écria Huguette avec épouvante; Liobard, allez au secours de mes sœurs!

Renaud sortit précipitamment, escalada l'escalier et arriva à la chambre de Philiberte, suivi par Huguette pâle et balbutiante. Une haie était sur le carreau avec les débris de la serrure qu'elle avait servi à faire sauter; dans le corridor, Gertrude se relevait avec peine, mourante et contusionnée, abandonnée en ce moment par deux soldats qui l'avaient arrêtée et violemment jetée à terre lorsqu'elle accourait au premier cri de Philiberte.

Celle-ci, les cheveux en désordre, les vêtements déchirés, la tête dans ses mains, les pieds à terre, se roulait sur sa couche, en sanglantant, dans le paroxysme de la douleur et du désespoir. Huguette courut à elle; mais Philiberte ne voyait rien, n'entendait rien, et continuait à pousser des gémissements à déchirer l'âme.

Renaud fut ému de cette douleur immense que la plume est impuissante à rendre. Il avait vu un des chefs de sa troupe s'enfuir à son arrivée; il sentait au cœur un vil remords d'avoir eu la pensée de faire subir à Huguette l'outrage contre lequel la malheureuse Philiberte avait été impuissante à se défendre. Attraité, honteux, ne pouvant supporter le spectacle de cette pauvre enfant désolée, il laissa Philiberte entre les bras d'Huguette et de Gertrude, et redescendit, en proie à une vive émotion, n'osant rechercher le coupable, qu'il n'avait pas reconnu dans l'ombre, ne pouvant servir contre un crime que lui-même avait voulu commettre.

En ce moment, la cloche de la chapelle sonna le glas funèbre, dont les sons retentirent sur la vallée qui s'élevait avec le jour naissant. Les morts avaient été portés dans l'église. Un prêtre était venu venir pour eux, et on allait les aller déposer dans leur tombe.

Un des chefs entra dans l'appartement de Renaud et lui demanda ses ordres. Celui-ci, malgré l'émotion qu'il éprouvait, voulut rendre en personne les derniers devoirs à ceux

de sa troupe qui avaient succombé : son absence, en cette circonstance, aurait été remarquée et aurait produit un fâcheux effet sur les soldats.

Aucun des habitants du château ne parut à la chapelle ; le recensement de la troupe fut convenable, bien que les fumées du vin fussent à peine dissipées. Après les prières ordinaires, les morts furent portés dans la fosse creusée durant la nuit ; Renaud prononça quelques paroles de regret sur leur tombe, et de nouveaux liens de sympathie unirent les soldats à leur chef.

La troupe de Liobard se remit en route immédiatement après, sans que le majordome eût reparu. Cet officier s'était rendu à la hâte chez les seigneurs voisins afin de réunir des forces suffisantes pour livrer un second combat ; il promettait d'introduire des soldats dans la citadelle par un passage inconnu, de surprendre les vainqueurs durant leur sommeil, et de les massacrer à l'insu de tous. Mais il trouva peu de sympathie : les soldats disponibles étaient en campagne. Le majordome, après une nuit d'efforts infructueux, dut se résigner à attendre que Renaud eût quitté le château avant d'y rentrer lui-même et d'envoyer un message à son seigneur.

Lorsque la troupe de Liobard défila, sur le rempart désert il y avait deux femmes, mais éloignées l'une de l'autre : Loyse, frissonnant encore d'amour et de bonheur, jetait un dernier regard à Montmorency, qui regrettait vivement de la quitter et lui avait fait une promesse sincère de l'épouser au retour ; puis, Hugnette sombre, triste, immobile comme une statue.

En passant devant Hugnette, Renaud abassa la pointe de son épée en signe de salut et de respect, et les autres chefs l'imitèrent. Bientôt la troupe disparut dans les détours de la route, derrière les montagnes ; le château d'Holypherne resta sans garnison ; mais la douleur et le désespoir y avaient remplacé l'innocence et l'espérance joyeuse.

La conjugalité, complétée le jour même, marchait à grandes journées.

François 1^{er} était au camp de Pernes ; Renaud de Liobard y arriva avec sa troupe au moment où le maréchal de Montmorency allait le quitter pour marcher sur Saint-Venant, dont il devait faire le siège. Saint-Venant était d'une prise difficile, dans une excellente position, défendue par des fortifications puissantes et une forte garnison. De nombreuses échues avaient inondé tout le pays environnant, et la ville ne pouvait être abordée que par une chaussée étroite, couverte à son extrémité par un fossé profond, qui isolait une formidable artillerie. C'était par là qu'il fallait attaquer.

Renaud de Liobard, qui sentait la nécessité de conquérir la faveur du roi par son courage, en attendant l'occasion de se mesurer avec Georges de Luzyeux, demanda à faire partie de l'expédition, à prendre part à la périlleuse attaque de Saint-Venant. Le maréchal avait avec lui quatre mille lansquenets, commandés par le comte de Furstenberg, et quatre mille Français, sous le commandement de Baqueville, qui menait les Normands, et de Lalande, qui menait les Picards. Renaud marcha à la tête de ses Bretons, plus remarquables par leur bon tenue que par leur nombre.

Le sursaut, ayant pris toutes ses dispositions, ordonna l'assaut. Les troupes s'étaient avancées par la chaussée. Les lansquenets, les premiers, commencèrent l'attaque avec une extrême vigueur, mais ils furent repoussés par une troupe nombreuse et une artillerie terrible, qui lui lança des rangs d'affreux ravages. Cependant, malgré tous leurs efforts, mais en déroute, ils furent obligés de se retirer.

Les Français alors se précipitèrent dans le fossé, qu'ils comblèrent de morts et de blessés, renversèrent les retranchements, en délogèrent les Impériaux et coururent avec eux vers la ville. Mais un pont fermé par de fortes barrières les arrêta ; un gros d'arquebuses ennemis opposa un puissant rempart, et un moulin garni d'artillerie vomissait le feu par toutes les embrasures. Renaud et ses Bretons s'élancèrent alors, renversèrent les barrières, roulaient le corps des arquebuses, et les Français et les Impériaux fugitifs pénétrèrent pêle-mêle dans la ville, ainsi pris d'assaut.

Montmorency témoigna hautement à Liobard son admiration pour le beau fait d'armes qui avait décidé du succès, et François 1^{er}, à qui il fut rapporté, en conçut une haute idée du chef des Bretons.

Mais si le courage qu'il avait déployé assura à Renaud la protection du roi dans l'occasion, il ne servit guère au roi et à l'armée. La malheureuse ville de Saint-Venant fut pillée et incendiée ; les Français et les lansquenets surtout commirent tant de violences, tant d'horreurs, que les habitants exaspérés s'entendirent avec les Impériaux pour les ramener dans la place. Attaqués en même temps au dedans et au dehors, har-

célés de toutes parts, frappés de rue en rue, les Français firent une retraite les plus désastreuses.

Cependant ils reprirent la ville quelques jours après, puis durent l'abandonner de nouveau ; Saint-Venant resta ouverte aux deux armées, et ses habitants ne trouvèrent de salut pour leurs biens ni pour leurs personnes, ni d'un côté ni de l'autre.

Si Liobard avait signalé son arrivée à l'armée par un coup d'éclat, le sire d'Holypherne s'était distingué de même à l'attaque de Saint-Pol par de brillants faits d'armes. La possession de cette dernière ville n'était pas moins importante que celle de Saint-Venant, car elle se trouvait au centre d'un cercle formé de places occupées par l'une ou l'autre des deux armées.

Ainsi, Saint-Pol avait au nord, au couchant et au midi, Thérone, Montreuil, Hesdin et Doullens tenues par les troupes de François 1^{er} ; elle avait au levant Béthune, Lens et Arras occupées par les Impériaux. L'armée de Charles-Quint avait son camp à Marville ; si elle attaquait l'une des places tenant pour le roi, une garnison de Saint-Pol pouvait facilement se jeter entre le corps d'attaque et la ville menacée ; elle pouvait surtout défendre avec promptitude Montreuil et Hesdin.

Si, au contraire, les Français prenaient l'initiative et attaquaient les villes impériales, une troupe sortie de Saint-Pol pouvait combiner ses mouvements avec ceux des corps partis du camp de Pernes, et mettre Béthune ou Lens entre deux feux.

Le général d'Annebaut, rappelé d'Italie, fut chargé du siège de Saint-Pol dont la possession avait une si haute importance stratégique ; il appela à lui ses plus habiles capitaines, et la place, vigoureusement attaquée, ne résista pas longtemps.

La ville prise, il fallait établir les fortifications afin de pouvoir la conserver et en tirer le parti que nous avons indiqué plus haut ; un ingénieur italien, Antoine Castello, s'engagea à en faire une des plus fortes places de l'Europe, si on pouvait et si on voulait la couvrir et la garantir de toute attaque pendant six semaines. Ses propositions furent acceptées et on se mit à l'œuvre ; mais le roi, qui ne savait rien poursuivre, rien terminer, s'ennuya bientôt d'une guerre où Charles-Quint n'était pas en personne, et qui le retenait loin de la duchesse d'Étampes, sa maîtresse. Le désir de se rapprocher de cette dame lui fit, dit-on, négliger les chroniques du temps, sacrifier le résultat de cette campagne commencée avec fracas.

François 1^{er} leva le camp de Pernes avant que les fortifications de Saint-Pol, commencées par Castello, fussent achevées ; il y mit cependant une forte garnison, lassa Vallobon pour commander la ville, La Politière pour commander le château, et prit la route de Paris avec le maréchal Montmorency et une partie de l'armée qu'il renvoyait en Picardie, où la guerre se continuait avec mollesse et ne présentait rien de décisif.

Les Impériaux se hâtèrent de profiter de la faute inouïe du roi, qui leur livrait Saint-Pol, et ils attaquèrent la ville. En apprenant ce qu'il aurait dû prévoir, François 1^{er} revint sur ses pas, mais arriva trop tard. Rien ne put résister à la formidable artillerie des Impériaux, qui tirent, disent les mémoires de l'époque, plus de dix-huit cents coups de canon dans un jour. Quoi qu'il en soit du nombre, ils firent d'affreux ravages et ouvrirent une brèche large de plus de quatre cents pas. La ville fut emportée d'assaut et livrée à toutes les horreurs qui avaient marqué la prise de Saint-Venant.

Ainsi, une campagne inaugurée par de brillants faits d'armes n'aboutit qu'à verser inutilement des flots de sang. Mais les dossements ne devaient pas s'arrêter là. Saint-Pol demeurée n'eût plus aux Impériaux un asile sûr. Ils ne pouvaient songer à s'y maintenir, ils y mirent le feu, rasèrent le château et ce qui restait des fortifications, puis se dirigèrent sur Montreuil dont le gouverneur, n'étant pas assez promptement secouru, fut réduit à capituler.

Le roi reprit une seconde fois la route de Paris pendant que Montmorency, d'Annebaut et le dauphin couraient au secours de la ville de Thérone, déjà menacée par les Impériaux, qui mettaient à profit le temps perdu par François 1^{er}. Montmorency d'un côté, d'Annebaut de l'autre, parvinrent tour à tour à déranger leur marche à l'armée ennemie et à faire pénétrer des renforts dans Thérone. Ces secours ne l'eussent peut-être pas sauvée ; mais heureusement la reine douairière de Hongrie, sœur de l'empereur et gouvernante des Pays-Bas, obtint de Charles-Quint et de François 1^{er} que l'un ouvrirait enfin des négociations pour la paix.

Les conférences furent tenues dans le village de Bomy,

près de Thérone; les commissaires étaient : pour l'empereur, Philippe de Lannoy, Jean Hammet et Mathieu Strick; pour le roi, Jean d'Albon, Guillaume Poyet et Nicolas Bertrou. Le résultat de ces conférences fut une trêve de dix mois pour la Picardie et les Pays-Bas. La convention fut signée le 30 juillet 1537.

La guerre était donc suspendue de ce côté, et une partie de l'armée, sans prendre un jour pour se remettre des fatigues de cette campagne, allait de nouveau se diriger sur le Piémont. Malgré toutes les fautes commises, bien que les moyens de viabilité fussent de beaucoup inférieurs à ceux de nos jours, on ne peut s'empêcher d'admirer avec quelle rapidité les armées allaient du Midi au Nord, traversaient la France et couraient des Alpes à l'Océan.

Mais aussi, que de millions dépensés dans ces courses incessantes! que de champs dévastés, que de paysans ruinés, que de récoltes foulées aux pieds par ces armées toujours en marche, remant les routes de trimardeurs, moulades, de pillards qui volaient dans les fermes ce que l'armée avait lâché et couraient ensuite s'abriter sous le drapeau!

En Italie, où se rendait cette armée, les revers avaient de nouveau succédé aux victoires; les chefs n'étaient pas d'accord entre eux et le lieutenant général Rangone perdait successivement toutes les places que d'Annebaut avait prises l'année précédente.

CHAPITRE V.

L'arrivée du message que le majordome avait envoyé au sire d'Holypherne fut attardé par les mouvements de l'armée, dont les détachements se portaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre, selon les besoins du service; enfin le message, qui était un soldat de la garnison du château, put trouver son chef.

Il est impossible de rendre la fureur éprouvée par Georges à la lecture de la lettre du majordome.

— Ils ont pris mon château!... Ils sont entrés dans ma citadelle!... répétait-il avec stupeur.

Le soldat raconta comment Renaud avait brisé la chaîne du pont-levis, en se faisant un pont d'un sapin étendu sur l'alcôve.

Georges croyait entendre un récit fantastique.

— Et mes filles! mes filles! s'écria tout à coup en frémissant et en attachant sur le message des regards du feu, cet homme qui, dans le cours de sa carrière militaire, avait violé les femmes nobles et bourgeoises, imposé par la force sa carresse aux filles des paysans et des hommes.

Cet homme se souvenait qu'il avait des filles!... Mais le message ignorait ce qu'il s'était passé après la lutte.

Une douleur morte succéda à la fureur chez le sire de Luyrieux, qui avait besoin d'une vengeance éclatante et qui déjà la méritait. S'il eût connu la présence de Renaud dans l'armée d'Artos, peut-être eût-il redé à son impatience et franchi la distance qui les séparait; mais le bruit qu'il avait fait le courage déploya par Liobard au siège de Saint-Venant ne dépassait pas le rayon dans lequel opérait le corps d'armée dont celui-ci faisait partie. On voit le résultat d'une bataille bien avant de savoir à quel mouvement on doit le succès ou la défaite, comme on entend le coup de canon sans savoir qui l'a tiré.

La présence du sire d'Holypherne dans cette armée était bien connue de Renaud; mais jeté dans la mêlée dès son arrivée au camp, prenant part aux opérations les plus importantes, celui-ci avait été constamment éloigné de son ennemi par les devoirs du service, et la campagne finissait sans qu'il eût pu s'en rapprocher. Toutefois, il avait atteint un but important : celui de prouver au roi qu'il avait embrassé sa cause avec sincérité, et que sa querelle avec Luyrieux, quelles qu'en fussent les suites, était étrangère à la politique et ne pouvait pas faire soupçonner sa fidélité.

Après la levée du camp de Pernes, Liobard s'éloigna de la Picardie avec M. de Montmorency, tandis que M. de Luyrieux, impatient de vengeance, prenant à marches forcées la route de la Bresse.

Tout eût changé au château d'Holypherne, depuis la fatale nuit du combat. Le bonheur des trois jeunes filles était détruit; un moment avait tout brisé. L'amour qui existait entre elles était amoindri, la confiance qu'elles n'étaient toujours témoinne avait disparu. Les causeries, qui auparavant

charmaient les longues heures du soir, ne pouvaient plus se nouer; on n'entendait plus ces propos cinglants de joie et de vivacité qui naquirent couraient sur leurs lèvres, lorsque les trois sœurs d'holypnerne en fins contours, en gracieux sujets, les laines de toutes couleurs sur le métier à broder. Plus captives que jamais, elles se confinaient dans leurs chambres, et si elles parcourent encore la terrasse, elles ne suivent plus de l'œil l'oiseau qui passait, les papillons et les mouches au corset dur qui effleuraient leurs joues.

Les premiers jours se passèrent dans un affreux accablement : les âmes étaient brisées, les louches muettes. La malheureuse Philberte, si cruellement outragée dans son honneur, ne pouvait que pleurer. Il y a des douleurs qui n'ont pas d'autre consolation. Parfois, pour échapper à ses tristes pensées, elle essayait plus activement un travail manuel : ses doigts coulaient et mouillaient sa broderie; puis tout à coup elle s'arrêtait, laissait tomber l'aiguille et cachait dans ses mains son visage inondé de larmes, et l'on entendait ses soupirs sortir de sa poitrine oppressée. Elle restait longtemps ainsi; puis ses mains se remuaient, ses yeux se levaient douloureusement vers le ciel, et elle reprenait sa broderie, le cœur gros, les lèvres brûlantes, étouffée par des sanglots comprimés.

D'autres fois, ne pouvant plus contenir l'expression de ses regrets, elle s'écriait d'un accent plein de désespoir :

— Désolée!... perdue!... pour toujours!... Oh! mon Dieu!... pourquoi me charger d'une honte que je n'ai pas méritée?

Hugonette essayait de la consoler, mais ses paroles restaient sans effet, glaçaient sans toucher. Au pénible souvenir du passé venaient se mêler les craintes d'un avenir qui se présentait sous les plus sombres couleurs. La pensée du retour de M. de Luyrieux épouvantait sa fille, bien qu'elle ne se crût pas coupable, et ne le fût pas : elle avait été vaincue par la force brutale, par la violence matérielle.

Ignorant l'amour d'Hugonette pour Renaud et quel rôle avait joué cet amour dans la scène qui avait eu lieu entre eux, quelle influence il avait exercée, elle n'attribuait le salut de sa sœur qu'à son courage, à son poignard, et s'accusait amèrement de ne pas s'être armée. Elle se désolait à l'idée qu'elle aurait pu échapper au de-honneur, s'accusait elle-même de son peu de courage; comme si un homme dévoué à un crime qu'il avait mérité de sang-froid, sans passion, n'eût pu braver toutes les résistances, eût-il dû employer le secours des soldats.

Le cœur plein d'amour et d'innocence, Luyse avait été sauvée par Montrevil des brutalités de la troupe. Heureuse de lui devoir son salut, d'écouter ses tendres paroles, de s'entendre promettre qu'il obéirait le consentement de ses parents et l'épouserait au retour de la campagne, elle ne se doutait pas du danger auquel elle était exposée, et lorsque, au matin, elle monta sur le rempart pour voir partir la troupe, en s'éloignant Montrevil elle était adieu à son espoir.

Durant les premiers moments, elle était tout entière au bonheur que lui donnaient ces espérances; mais quand elle vit la douleur poignante de sa sœur, elle commença à comprendre la faute à laquelle son amant l'avait entraînée. Néanmoins, ne voulant pas rougir de sa faiblesse, elle se l'orna à dire que Montrevil l'avait protégée contre un soldat qui voulait pénétrer dans sa chambre.

Hugonette, restée pure de toute violence et de tout entraînement, avait aussi appris, à tous yeux, une sorte de supériorité sur elles. Sa présence gênait quelquefois ses sœurs, qui rougissaient devant elle comme devant un juge. La douleur d'Hugonette, pour être d'une nature différente, n'était pas moins poignante. Toutes les passions se heurtaient dans cette âme impétueuse et y jetaient un affreux désordre. Son amour, s'il eût été partagé par Renaud, sans lequel l'avait cru innocent, lui eût donné un bonheur que nul autre n'eût surpassé; son amour méconnu, humilié, froissé, qu'elle avait été réduite à avouer elle-même, loin de s'être éteint, était plein de seve et de violence. Cependant une lueur d'espérance vague, incertaine, sans lui montrer ni le but, ni la route à suivre, traversait parfois sa pensée, comme un éclair qui illumine un moment.

Elle avait vu Renaud hésiter, céder devant elle, étonné, trébuchant, digne, maître par elle, par une force morale. Elle avait vu quelle agitation avait produite en lui la révélation d'un amour qu'il ignorait, et pensait avoir jeté le bouleversement dans son esprit. Au moment du départ, dans le dernier regard de Renaud, dans le salut militaire qu'il lui avait adressé, elle avait cru deviner autre chose que le respect. Il lui avait semblé avoir devant les yeux un suppliant

qui demande pardon pour ses fautes, pour son aveuglement, et qui comprend tout ce qu'il doit faire oublier.

Puis, tout à coup, jetant ses regards vers le passé, en voyant les murailles qui gardaient l'empreinte des baïes, s'agençant à Clémence si tendrement aimée, elle souriait amèrement et repoussait loin d'elle toute idée grivoise. Les consolations qu'elle trouvait naquirent près d'un tombeau de la jeune dame de Luyrieux lui échappaient maintenant : Clémence n'était plus son amie, sa compagne, celle qui lui faisait oublier sa captivité ; c'était à présent sa rivale, préférée devant la vie, préférée après la mort... Le marbre du sépulchre gardait la trace du poignard de Renaud qui avait voulu l'arracher pour voir la morte encore une fois.

Mille petites particularités des sources passées sur la terrasse avec Clémence revenaient à l'esprit d'Hugette ; leurs longs entretiens dont Renaud était souvent l'objet, les pleurs de Clémence, les regrets qu'elle laissait voir malgré elle, toutes choses alors inconnues de la jeune fille, lui apparaissaient maintenant avec lucidité, et elle s'irritait de n'avoir rien deviné. Dans son injustice, elle reprochait à sa rivale jusqu'à l'amitié qu'elle lui avait montrée.

— Ce n'est pas moi qu'elle aimait, disait-elle avec aigreur, c'étaient mes paroles, quand je parlais de lui.

Quelques jours auparavant, elle allait encore pleurer sur le marbre froid. A sa voix, Clémence semblait se ranimer pour elle, et, en repétant les paroles d'austérité, Hugotte croyait encore entendre les mêmes réponses pleines de douceur et d'encouragement. Et de tout cela, plus rien, rien que le want, le vide, un abîme entre elle et sa vie passée, et dans cet abîme la jalousie, la plus triste de toutes les passions, qui le creusait encore.

Sans fixité, sans force, balancée entre mille oppositions, tantôt livrée à une exaltation fiévreuse, tantôt timide et impuissante contre les souvenirs, Hugotte était comme une feuille suspendue à la branche, et que font courir et trembloter tous les vents.

Peu à peu, cependant, par ce besoin impérieux de s'occuper de l'objet aimé, elle reprit l'habitude d'aller passer les soirées douces et fraîches sur la terrasse où son amour s'était bercé d'illusions. D'abord, refut malgré elle, en maudissant sa faiblesse, qu'elle revenait là et portait ses regards sur le rocher où tant de fois elle avait vu s'arrêter Renaud ; puis, les heures qu'elle passait ainsi dans la solitude eurent pour elle un charme inexplicable ; chez furent le seul bonheur qu'il lui fût donné de goûter dans le château.

Alors, dans ses longues rêveries, son imagination s'en allait vaguer sur un nuage, ondulant avec lui, nait les montagnes ; puis, descendant sur les bords du Rhône, s'enroulait aux tourterelles du château de Saint-Surin, en frôlant descendant les crueils égales, et, quel que fût le vent qui chassait le nuage, finissait toujours par tourner vers le nord et, emportée au loin sur des ailes de feu, allait parcourir les champs de la Picardie, refléter les beaux faits d'armes du sire de Luyrieux et de Renaud.

Parfois aussi le nuage se teignait de sang ; elle pleurait alors et tremblait ; une partie de la nuit s'écoulait ainsi, et quand la voix grondante de Gertrude venait arracher Hugotte à ses pensées, elle suivait en silence sa vieille gouvernante, redoublant qu'une parole la rejetât dans la réalité.

Voilà quelle était la situation des trois malheureuses sœurs, lorsque le majordome annonça le prochain retour du sire d'Holypheerne.

Georges, en apprenant de loin la grande tour de son château, ne put se défendre d'une émotion qui allait croissant à mesure qu'il se rapprochait des domaines ; soupçonneux et intrigué, il croyait voir de la joie et de l'ironie sur le visage de ceux qui le regardaient passer à la tête de sa troupe ; il croyait entendre ces paroles sarcastiques :

— Eh ! eh ! tu viens trop tard : ta forteresse est prise.

Pest-il creux ! furent-elles réellement prononcées, mais heureusement il ne sut pas qui les avait dites ; l'impression fut payée cher le plaisir de l'humilier.

Quand il fut sur les terres qui dépendaient de sa seigneurie, et l'on vit plus d'attention sur son visage, on put y remarquer aussi un air de hauteur qui pointait une vengeance. Georges poussa une sorte de rugissement lorsqu'il aperçut les pont-levis dont pendaient les chaînes larsées, dont la charpente gardait les traces de l'incendie ; il porta involontairement la main à son œil et se repaît en impressions confuses.

Ses filles l'attendaient à la porte : des plus profonds silences sur leurs fronts rembrunis lorsqu'il les vit timides, dédaignées, l'embrasser ou pleurant ; mais tant de pensées tumultueuses

se heurtaient dans son esprit qu'il ne soupçonna rien. Il voulut voir partout les traces du combat, parcourut le rempart, se fit expliquer comment avait eu lieu l'attaque ; mais toujours il revenait vers le pont, frappait du pied la terre, demandait avec une sorte de frénésie comment on n'avait pas fondroyé les hommes qui avaient apporté et dressé le sapan dont Renaud s'était fait un pont, comment on n'avait pas deviné sa pensée, pourquoi on des assiégés imitant son audace n'était pas venu le frapper avant qu'il brisât la chaîne, pourquoi la herse ne s'était pas abattue après la chute du pont.

Il s'arracha enfin à ce triste examen et monta à la salle du festin. Tout s'y trouvait dans l'ordre accoutumé : les tables, les lits, les traces du vin répandu sur le parquet avaient disparu ; mais arrivant devant le portrait de son aïeul, à la main duquel on avait, en crevant la toile, mis une torche destinée à éclairer l'orgie, il entra dans une horrible fureur. Cette injure l'irritait plus que toutes les autres ; levant ses bras tremblants, ses poings crispés :

— Liobard, s'écria-t-il, prends garde que je n'emploie contre toi la torche par laquelle tu es remplacé l'épée de mon aïeul ! Le château de Jazerieux ne tiendra pas mieux que la citadelle d'Holypheerne !

Mais il pâlit quand il vit sur le coubeau de Clémence les traces du poignard de Renaud. Il courut la briser, baisa la tête comme un homme ivre à une profonde méditation. Cet état dura quelques minutes pendant lesquelles nul ne troubla le silence de la chapelle. On regardait Georges avec anxiété. Tout à coup il releva la tête avec vivacité. Un éclair de joie terrible brilla sur sa figure.

— Qu'on ne répare rien ici, dit-il avec un calme sinistre ; Liobard a commencé... on achèvera quand il en sera temps ; la tombe est assez grande pour deux.

Il fut impossible de pénétrer sa pensée ; son fidèle majordome connut seul le projet auquel le sire de Luyrieux s'était arrêté. Toutefois par les investigations auxquelles il se livrait, par les renseignements dont il s'entourait, par le nombre d'émouvances avec lesquels il entretenait des rapports, à voir le nombre d'hommes qui entraient au château, restaient en conférence avec lui et repartaient, il était facile de comprendre qu'il préparait une expédition.

Au surplus, une particularité assez importante devait suffire pour fixer les doutes. Le seigneur d'Holypheerne n'avait pas licencie sa troupe après la campagne, comme les seigneurs avaient l'habitude de le faire. Tous ceux que le château pouvait contenir y avaient été logés, hommes et chevaux ; les autres étaient passés dans les fermes des domaines que M. de Luyrieux possédait dans les environs ; à quelques-uns, en petit nombre, étaient retournés dans leurs familles, c'était après s'être engagés à revenir au premier appel, pour soutenir leur seigneur dans une expédition dont ils n'avaient pas même demandé le but. Georges pouvait donc disposer instantanément d'une force considérable, ce qui ne laissait pas que de jeter quelque inquiétude dans le pays ; on se demandait s'il allait recommencer le train de vie de ses ancêtres, celle qu'il avait menée lui-même dans sa jeunesse, qui avait semé la contrée de ruines et de deuil.

Hugotte aimait le bruit sans fin, le mouvement continu, occasionnés par la présence de tant d'hommes au château ; le tumulte du dehors l'empêchait quelquefois d'entendre le bruit de son cœur ; c'était une distraction dans le chagrin qu'elle éprouvait. Elle y trouva bientôt un aliment à son amour, fièvre, affable, par conséquent aimée par les chefs des hommes d'armes, elle saisissait toutes les occasions de se faire raconter les exploits de la dernière campagne, les expéditions du corps d'armée commandé par d'Ambeault, les sièges, les défenses, les attaques ; confondant à dessein, comme aurait fait une ignorante jeune fille, les faits des divisions respectives, mêlant aux mêmes expéditions les noms du roi, de Montmorency, de d'Ambeault, du sire de Luyrieux, elle arrivait à se faire dire les traits de courage, les actions d'éclat, par lesquels Renaud s'était signalé dans cette courte campagne.

Elle trouvait un charme poissant à entendre de vieux soldats, après avoir pris la précaution oratoire de modérer et de ménager celui qui avait pris d'assaut le château d'Holypheerne, rendre une éclatante justice à sa bravoure et à son habileté. La malheureuse enfant, qui ne pouvait arracher de son cœur les souvenirs qui l'opprimaient, était fière, radieuse, quand devant elle on était Renaud comme un des plus hardis soldats du pays.

Quant à Renaud, il s'était placé, dès la première campagne, au rang des plus vaillants hommes d'armes, et la gloire si rapidement conquise avait quelque peu amorti ses

douleurs en faisant diversion à un amour incestueux. A son retour de Picardie, il avait congédié sa troupe, à l'exception de quelques officiers qui n'étaient pas nobles et de quelques soldats; pour les jeunes seigneurs, il était sûr de les retrouver au premier signal.

Renaud comptait se reposer quelques mois, puis, au printemps suivant, selon la tournure que les affaires auraient prise, offrir de nouveau ses services au roi, si toutefois il ne succombait pas dans sa querelle avec Georges de Luyrieux. Il ne doutait pas, en effet, que l'outrage fait à Georges par la prise de son château n'amenât une provocation de la part de celui-ci; il était étonné de ne recevoir ni message, ni nouvelle directe d'Holypherne, et il se demandait si Huguette, par amour pour lui, avait apaisé le vieux lion.

Georges n'était pas apaisé; il avait médité et il préparait la punition de Renaud: avant d'en venir avec lui à un combat singulier, à un combat à mort, sans merci, il voulait l'humilier en s'emparant de Juzerieux, la luxueuse habitation de Renaud, comme celui-ci s'était emparé de la citadelle d'Holypherne. Il voulait faire sonner la fanfare du haut du perron de ce château, où il avait vu malade de Liobard, froide et dodageuse, repousser ses avances; car Renaud avait dit vrai, quand il avait adressé à Huguette ces terribles paroles: « Si Georges de Luyrieux eût pris le château de Saint-Sorlin, il eût traité ma mère dans sa courbe! »

Voilà ce que voulait le sire d'Holypherne avant de se mesurer corps à corps avec Liobard; ses préparatifs étaient faits, ses ordres donnés, sa troupe était prête et, appuyée par deux pièces d'artillerie, elle allait se mettre en marche, lorsqu'une terrible révélation vint modifier ses plans.

CHAPITRE VI.

Un matin, Philiberte, Loysse et Gertrude, réunies dans la salle commune, discutaient avec vivacité, laissant échapper à travers leurs rapides paroles de violents mollietismes, lorsque Huguette entra dans la chambre. A la vue de leur sœur, Loysse et Philiberte fondirent en larmes, tendant les bras vers elle, comme pour lui demander protection, à elle, si plus heureuse des trois.

Huguette, effrayée de la violence de cette douleur, demanda si quelque nouveau malheur frappait la famille.

— Oui, un bien grand malheur, dit Gertrude, un malheur irréparable et qu'il sera bientôt impossible de cacher au seigneur d'Holypherne.

A ces mots les deux jeunes filles, par un sentiment de pudor, voilèrent leur tête de leurs mains en rougissant, et Gertrude balbutia ces mots terribles:

— Elles sont nées!

Cette révélation glaça de terreur la pauvre Huguette qui, pour la première fois, apprenait ce qu'avait été la protection de Montrevel et le malheur de Loysse.

Gertrude était timide dans la période d'un mariage entre Loysse et Montrevel, entre Philiberte et l'homme qui s'était enfoncé à l'approche de Renaud. En apprenant la situation de Philiberte, peut-être serait-il touché du malheur de sa victime.

Mais cet homme était inconnu! On pourrait assurément le découvrir. Toutefois, il y avait peu à espérer de lui, car il avait obéi à un sentiment de vengeance, et en fuyant il avait jeté ces affreuses paroles qu'avait entendues Gertrude:

— Georges de Luyrieux a abusé de ma mère par la violence, je suis vengée!

La malheureuse Philiberte était donc une victime sacrifiée au souvenir d'un ancien crime de son père. Quant à Loysse, elle comptait sur les promesses de Montrevel, qu'elle aimait, dont elle se savait aimée.

— Pourquoi, dit Huguette, depuis son retour de la campagne de Picardie, n'a-t-il fait aucune démarche ostensible, n'est-il pas venu ici, n'a-t-il pas demandé la main?

— Il n'a parlé, répondit Loysse, d'arrangements de famille qui pourraient apporter quelque retard à notre union; mais j'ai eu en lui, et j'espère.

Gertrude voyait deux filles déshonorées, deux enfants sans nom; mais les craintes pour l'avenir étaient moins terribles encore que les craintes du présent. Le sire d'Holypherne ignorait tout; un lui avait caché et l'attentat commis sur Philiberte, et la conduite de Montrevel à l'égard de Loysse;

les deux sœurs connaissaient trop la violence de caractère, la cruauté de leur père, pour ne pas redouter les suites de la révélation de leur malheur.

Leur état ne pouvait être longtemps dissimulé, et un jugea qu'il valait encore mieux faire une confidence que d'attendre le moment où elle serait inutile. Huguette était de ses trois filles celle que le seigneur d'Holypherne aimait le mieux. Cette préférence bien connue, mais qui n'avait jamais excité de jalousie entre les sœurs, tant Huguette s'efforçait de la faire oublier, cette préférence, disons-nous, et la position particulière d'Huguette, qui avait échappé à l'outrage, la désignaient pour porter la parole à son père. Elle comprit ce devoir et n'hésita pas à accepter cette triste mission.

Le seigneur de Luyrieux était dans son appartement, en conférence avec son fidèle majordome. Sur une grande table étaient dispersées des cartes manuscrites représentant tout le pays environnant, indiquant tous les chemins et jusqu'aux sentiers qui conduisaient vers le château de Juzerieux. Il y avait encore de nombreux papiers qui, évidemment, avaient trait aux préparatifs de l'expédition, enfin de l'or et de l'argent arrangés en piles étaient prêts à être ensachés. Huguette entra, mais la présence de sa fille n'arrêta pas Georges, qui discutait avec son majordome sur les résultats qu'on pouvait attendre de l'expédition.

— Ainsi, disait Georges, la troupe partira demain, divisée en quatre détachements qui suivront la route et les sentiers sur la rive droite de l'Ain. Il importe que le but de notre marche ne puisse pas être soupçonné dans la journée de demain seulement; aussi les soldats se bécotaient-ils à être rendus le soir à Neuville. Après quelques heures de repos, nous traverserons la rivière, et, avant le jour, nous attaquerons le château de Juzerieux. Je m'en rendrai maître ou j'y périrai.

— Est-ce que vous voulez, dit le majordome, commander l'expédition?

— Oui, répondit Georges; les hommes partiront avant moi, mais je les rejoindrai et je serai à la tête de la première colonne qui donnera l'assaut. Je choisis, pour venir l'attaquer, le moment où Liobard est dans son château, afin qu'il ne puisse défendre. Nous n'agissons pas, nous, comme des brigands qui profitent de l'absence du maître pour surprendre sa demeure. Si Liobard m'échappe, je ruinerai Juzerieux, je brûlerai le Chastelard, son autre propriété, et je le poursuivrai dans sa châtellenie de Saint-Sorlin. Nous verrons si ses forteresses tiendront mieux contre mes hommes d'armes que Holypherne n'a tenu contre les siens; nous saurons si les bords du Rhône sont plus abrupts que ceux de l'Ain.

— Les divers corps restent sous le commandement des chefs que vous avez désignés? demanda l'officier.

— Rien n'est changé, répartit M. de Luyrieux, ni à l'ordre de la marche, ni aux commandements; seulement, comme vous venez de le voir, nous commençons par Juzerieux; mais n'oubliez pas, et dites-le bien aux officiers, que nul ne peut commencer le combat avant moi.

Le majordome sortit pour donner les ordres nécessaires.

Huguette avait éprouvé, au développement de ce plan, un douloureux serrement de cœur. On préparait là, en sa présence, l'humiliation, la mort peut-être de celui qu'elle aimait; elle tremblait à l'idée des dangers qu'il allait courir et ne pouvait pas lui faire percevoir un avis sauveur son père. Elle ne pouvait pas plus songer à changer la résolution de celui-ci: c'est été peine perdue. Cependant elle avait une mission à remplir auprès de M. de Luyrieux, et les révélations qu'elle allait lui faire devaient encore augmenter son ressentiment et sa haine contre Renaud. Ce fut donc en tremblant d'émotion, baissant la tête par un sentiment de pudor et en proie à un douloureux combat, que la jeune fille prit la parole.

— Vous ne savez pas encore, dit-elle à son père, tout ce qui s'est passé dans cette nuit fatale où le château d'Holypherne a été attaqué et surpris. Au moment où vous allez entreprendre une expédition de représailles, il faut que vous connaissiez toutes les circonstances qu'on marque ce déplorable fait d'armes. La mort de notre belle-mère, Clémence de Belmont, ne vous a pas fait oublier l'amour que Liobard éprouvait pour elle avant son mariage...

— Non, dit Georges d'une voix sombre; et Renaud a prouvé ici que cet amour dure encore.

Huguette soupira tristement et reprit:

— Cet amour avait troublé sa raison, et quand il partit pour la Picardie avec sa troupe, afin de chercher dans les combats l'oubli de celle qu'il aimait, ce fut une provocation de votre majordome qui, en l'humiliant devant ses soldats, le porta à l'attaque du château.

— Quoi ! s'écria avec sévérité le vieux sire de Luyrieux, est-ce donc à vous de défendre cet homme ? Le major domus a puni d'un mot le rival de son maître, le rival ridicule qui prend les cris d'un oiseau de nuit pour la voix d'une femme.

Huguette fut humiliée de ces derniers mots qui révélaient sa douleur ; elle ne manifesta cependant aucune émotion, et reprit avec douceur :

— Je ne justifie rien, mon père, l'explique ; il le faut pour que vous compreniez bien tout ce que j'ai à vous dire.

— Qu'est-ce donc ? demanda Georges en regardant Huguette avec effroi.

— Hélas ! mon père, s'écria Huguette en se jetant aux genoux de Luyrieux et en sanglotant, Renaud n'est pas le plus coupable ; il n'a attaqué que les murailles de votre forteresse.

— Eh bien ? eh bien ? dit Georges avec une anxiété croissante.

— Eh bien ! dit Huguette en courbant la tête sur les genoux de son père, et à demi-voix, d'autres ont insulté deux de vos filles bien-aimées.

— Mes filles ! mes filles ! outragées par cette soldatesque ! cria Georges en bondissant comme un lièvre blessé. Quels sont les auteurs de cette injustice ?

— L'un d'eux est inconnu, répondit Huguette. Et baissant la voix, elle ajouta : il a dit qu'il vengerait sa mère.

A ces mots, le sire de Luyrieux devint livide ; il passa la main sur son front. Le souvenir lui échappait, ou trop de souvenirs se pressaient dans son esprit à cet amer reproche que lui adressait naïvement sa fille, sans en soupçonner toute la portée.

— L'autre ? quel est l'autre ? dit Georges sans laisser paraître de trouble.

— L'autre, répondit Huguette, était entraîné par l'amour, il réparera sa faute ; c'est le jeune Amédée de Montrevel.

A un moment de stupeur succéda une tempête ; mais les paroles ne pouvaient révéler la force dont le sire d'Holypherne était transporté. Cet homme inflexible, ce soldat au cœur endurci, dont le caractère cruel s'était manifesté tant de fois, ce lion qui n'avait jamais reculé ni devant l'ennemi ni devant un acte de sauvagerie, cet homme se sentait frapper, vaincu, brisé.

— Malheur ! cria-t-il enfin, quand sa voix put se dégager de ses rugissements, malheur à celui qui a fait de ma demeure le théâtre d'une orgie !

Puis, il s'arrêta devant Huguette qui s'était relevée, et jetant sur elle un regard sévère.

— Malheur encore ! ajouta-t-il, aux filles qui se sont laissées séduire !

— Mon père, mon père, cria Huguette éperonnée, entrevenant dans ces paroles un arrêt dont elle n'osait mesurer la portée, que pouvaient des jeunes filles contre des soldats en tureur ?

— Ne m'avez-vous pas dit, reprit Georges, que l'une de mes filles avait échappé aux outrages de ces misérables ?

— Oui, mon père, répondit Huguette. Menacée, poursuivie par un soldat, une de vos enfants a couru auprès de Renaud implorer sa pitié ; elle a été respectée...

— Et celle-là, quelle est-elle ? fit Georges en tremblant.

Huguette baissa les yeux, et, sans orgueil, avec timidité même, elle répondit doucement :

— C'est moi, mon père.

Malgré sa colère et sa douleur, un éclair de pitié brilla sur le front de cet homme, — un rayon de soleil au milieu d'un orage. — Il attira sa fille dans ses bras.

— Mon Huguette chérie, disait-il avec émotion, ma noble fille, tu as eu plus de courage que les autres, tu as su résister, toi ; je le comprends bien, tu as été plus vertueuse que les autres.

— Plus heureuse, mon père, voilà tout, reprit Huguette avec modestie.

— Oh ! c'est toi, ajouta Georges, c'est toi qui consoleras ton père ; c'est toi qui l'aideras à supporter la vieillesse quand il sera vieux, quand il aura puni.

Huguette était frémissante. Elle redoutait pour ses sœurs un courroux injuste ; elle voulait ramener son père à un sentiment de pitié pour ses enfants.

— Vous ne savez pas encore, lui dit-elle, toute l'étendue du malheur de vos filles.

— Achève, achève, murmura Georges en frémissant de rage.

— Toutes deux, ajouta Huguette, éprouvent des douleurs inconnues ; en elles se révèle l'existence d'un être nouveau.

— Mères ! mères ! s'écria Georges en retombant dans son fauteuil, mes deux filles !... Deux bêtards dans ma maison !...

Je suis déshonoré, mon nom est béri, livré à la risée publique ! Ah ! le misérable Liobard a trouvé le moyen de frapper celui que nul coup n'avait pu entamer jusqu'ici. Le serpent s'est glissé dans le nid de l'aigle ; l'aigle à son tour élèvera le serpent dans les airs et le brisera sur les rochers, lui et ses petits !

La figure de cet homme était empuisée de colère. Il fit signe à Huguette de se retirer, ne voulant pas qu'elle fût témoin de sa douleur. Elle resta. Il la regarda avec dureté et d'un geste impératif lui ordonna de sortir. Elle resta immobile.

— Non, dit-elle, j'attends de vous un mot de pardon pour vos filles, que Dieu lui-même absoudrait.

— Dieu fera ce qu'il voudra ! cria Georges.

A ces terribles paroles, Huguette éclata en sanglots en se jetant de nouveau aux genoux de son père.

— Pitié, lui dit-elle, pitié pour vos enfants qui ne sont pas coupables ; vous ne pouvez pas les punir du crime des autres !

Mais Georges la releva durement, l'entraîna à la porte, la poussa dehors, et appelant son major domus, s'enferma avec lui dans l'appartement. Huguette toucha affaissée dans la chambre voisine, et le seigneur de Luyrieux et son écuyer parent longtemps entendirent ses sanglots.

La révélation inattendue d'Huguette changea les plans de Georges. Il ne croyait plus qu'il fût de sa dignité d'attaquer le château de celui dont les soldats avaient déshonoré ses filles, encore moins de se mesurer avec lui. Les violences exercées étaient une trahison à toutes les lois de la morale, de la chevalerie, et, aux yeux de cet homme qui avait souvent violé ces lois, Renaud n'était plus qu'un brigand contre lequel toutes les armes étaient bonnes.

— L'expédition n'aura pas lieu, dit Georges à son major domus quand il put mettre de l'ordre dans ses idées ; vous ferez contremander tous les préparatifs : je vais prendre d'autres mesures. Que dans toutes les cas aucun de nos soldats ne cesse le service ; il faut que nous soyons prêts à agir selon que les circonstances l'exigeront.

— A la bonne heure ! dit le major domus. Je craignais de vous voir renoncer à votre vengeance.

— Non, fit Georges, je vais l'assurer au contraire, mais par d'autres moyens.

Il n'y aura pas d'attaque, pas de combat singulier entre Liobard et moi ; cet homme ne vaut pas le sang du dernier de mes soldats.

Huguette retourna triste et morne auprès de ses sœurs, car elle avait tout bien compris des menaces de son père qui avait parlé de vengeance et de punition. Se venger de Renaud, punir ses filles, voilà quel sera le pauvre enfant attaché aux parois du sire d'Holypherne, et sa douleur, qu'elle ne connaissait que trop, la faisait frémir. Elle se borna à dire à ses sœurs dans quel accès de colère il était entré à la révélation qu'elle avait été chargée de lui faire, mais elle se garda bien de leur rapporter les paroles qui l'épouvantaient. Elle espérait encore calmer son père, l'attendrir, et elle se devait à cette œuvre avec une admirable résolution.

Des le lendemain matin, Huguette se présenta dans l'appartement de son père, et se jeta, non pas à ses genoux comme la veille, mais dans ses bras. Le visage de Georges était sévère et froid ; il était facile de s'apercevoir qu'il n'avait pris aucun repos, car il était agité, et les rides de son front paraissaient plus profondes, plus arrêtées.

Il embrassa pourtant sa fille avec une certaine effusion trahissant une joie secrète, une satisfaction intérieure qu'il ne pouvait maîtriser complètement et qui rayonnait, malgré lui, sur sa figure hromée.

Huguette crut le moment favorable pour plaider encore la cause de ses sœurs ; mais elle déploya vainement l'éloquence du cœur : Georges fut inflexible, cruel, et la généreuse enfant se retira, le cœur brisé.

La malheureuse Huguette se trouvait dans une situation des plus pénibles que se puissent imaginer : elle éprouvait un amour irrésistible pour Renaud, sur la tête duquel planait une menace que le sire de Luyrieux n'était pas homme à ne point réaliser ; elle désirait conjurer le sort auquel Liobard était exposé.

D'un autre côté, elle tremblait pour Philiberte et pour Loyse qu'elle sentait en danger : elle savait qu'à cette époque les perses se creusaient encore le droit de vie et de mort sur leurs enfants ; la dureté avec laquelle M. de Luyrieux les récompensait quand elle implorait sa pitié pour ses filles l'épouvantait sur leur sort, et elle voulait à tout prix sauver ses sœurs.

Mais elle était seule pour attendre ce but ; elle ne savait ni

quel moyen employer ni à qui se confier : tout appui lui manquait.

Elle essaya encore, à plusieurs reprises, de fléchir son père ; elle se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux, pleura, pria avec ardeur, avec énergie. Le sire d'Holypherne, fatigué de ces scènes, ne daigna même pas lui répondre.

Elle comprit qu'il n'y avait rien à espérer. Alors elle roïla dans sa tête mille projets vagues et impraticables ; puis, elle songea à s'évader du château avec ses sœurs. Mais où iraient-elles ? La pensée lui vint de demander en asile à Renaud... Il ne pourrait refuser de recevoir les victimes de la brutalité de ses soldats, de leur donner protection, de les soustraire au courroux injuste de leur père.

Mais, en supposant ce plan raisonnable, comment s'assurer du concours de Renaud ? Où trouverait-elle un mes-ager fidèle et dévoué qui consentît à se rendre auprès de lui, à Juzet-rieux ou à Saint-Sorlin ?

CHAPITRE VII.

M. de Luyrieux fut bientôt frappé des préoccupations constantes de sa fille préférée, la seule qu'il vit depuis qu'il avait appris le malheur des deux autres. La résistance qu'elle avait opposée aux violences, le triomphe qu'elle avait obtenu, lui donnaient une haute idée du caractère d'Huguette, et, soit qu'il soupçonnât ses projets d'évasion, soit qu'il voulût seulement empêcher toute communication avec le dehors, il donna de tels ordres que personne ne put entrer au château, ou en sortir, sans une autorisation expresse du major domue, qui fit exécuter rigoureusement la consigne.

Philiberte et Loyse avaient voulu voir leur père : il avait refusé de les recevoir. Elles l'avaient fait supplier par Gertrude de les entendre, de leur permettre d'aller se jeter à ses pieds. Celle-ci, qui avait son franc parler avec Georges, qui avait vécu et vieilli près de lui, et le tutoyait même quelquefois lorsqu'il lui en donnait l'occasion, présenta la requête des enfants, pria, puis céda en reproches ; mais tout fut inutile : il se refusa à voir ses deux filles aînées.

Les malheureuses enfants étaient dans la stupeur. Leur état ne pouvait plus se cacher, et les jours s'écoulaient. Huguette tremblait du dénouement inconnu qu'aurait ce drame d'intérieur qui se passait autour d'elle, l'enveloppait, l'absorbait. Le salut de ses sœurs était sa pensée unique, et elle se consumait dans l'impuissance de ne rien faire d'utile pour elles.

Dans son accablement, un éclair d'espérance vint lûne à ses regards. Elle se réchauffa à ce dernier rayon. Loyse disait trop de bien d'Amédée de Montrevel, elle comptait trop sur ses promesses, pour qu'il n'y eût pas quelque subtilité, quelque générosité dans le cœur de ce jeune homme, qui s'était bravement conduit dans la campagne de Picardie. Le courage inspire toujours confiance et semble être un gage de loyauté.

Amédée, il est vrai, ne se hâtait pas de remplir ses promesses ; mais Huguette pensait que son amour n'était pas éteint, et qu'il ne refuserait pas de secourir celle qui lui avait juré d'épouser, et qu'il exposait en ce moment aux plus graves dangers.

Ben que Huguette ignorât les projets de son père, elle observait avec trop de vigilance tout ce qui se passait pour n'avoir pas deviné que celui-ci avait dans le pays des agents chargés de l'instruire de toutes les actions de Renaud. Elle voyait chaque jour venir au château des hommes qui, sous l'habit du paysan breton, savaient mal dissimuler les allures des armées, et, sans se demander quelle était au juste leur mission, elle cherchait s'il n'y en aurait pas, parmi eux, un qui pût et voudrait la servir.

Elle avisa un de ces hommes qui paraissent actifs, intelligents ; il était jeune et devait être par conséquent plus disposé à écouter favorablement une jeune fille. Elle alla partout en liberté, dans l'atelier, couverte par le passé, et au soir que le seigneur d'Holypherne était informé avec le major domue et quelques officiers, elle vit le jeune atcher qu'elle regardait avec intérêt, et elle alla tranquillement sur un banc de la terrasse attendre les ordres qu'il devait emporter. Huguette alla s'accrocher sur le même banc ; l'archer se leva par respect et lui mit de la écologie.

— Heitez, je vous prie, lui dit Huguette ; j'ai à vous parler. Ces vêtements de paysan ne sont pas les vôtres. Je sais que vous êtes un des soldats de mon père.

— Je ne vous pas d'inconvénient, dit l'archer en se décollant, à l'avouer à la fille bien-aimée de mon noble maître.

— J'ai jugé à votre air, reprit la jeune fille, que vous étiez un homme dévoué et habile. Si la fille du seigneur de Luyrieux vous demandait un service, qu'elle paierait d'un tout prix, le lui rendriez-vous ?

— Volontiers, dit le soldat en regardant Huguette avec quelque étonnement, si toutefois vous avez l'assentiment de monsieur, votre père.

— Eh ! si j'avais voulu son assentiment, dit vivement Huguette, j'aurais prie de vous transmettre lui-même ma demande, et je ne serais pas là.

— C'est juste, fit naïvement l'archer ; je n'y avais pas pensé. Je le comprends, c'est vous seule qui s'agit de servir.

— Moi et d'autres, le voulez-vous ?

— Je suis à vos ordres, mais vous me jureriez que je ne ferais rien qui puisse porter préjudice au seigneur d'Holypherne.

— Vous lui sauverez un crime... murmura Huguette à demi-voix, en tremblant et en baissant la tête.

Le soldat soupira et jeta sur la fille de son maître un regard qui voulait dire : — Vous savez donc, vous aussi, qu'il a des crimes à se reprocher ?

— Dieu vous tienne compte de votre bonne action dans l'autre vie, poursuivait Huguette ; mais comme vous êtes jeune et que votre vie peut être longue en ce monde, je me charge de la rendre heureuse. Si vous remettez fidèlement le message que je vous confierai et m'en apportez la réponse au plus tôt ; si vous consentez, en outre, à servir une seule nuit l'homme vers lequel je vous enverrai, je vous donnerai tout d'abord une forte somme ; puis, quand Dieu aura rappelé à lui notre père, j'y jurerai en toute propriété une femme de nos domaines. Acceptez-vous ?

— Du moment que mes intérêts dans le ciel et sur la terre se trouvent d'accord, je n'ai garde de refuser, dit le soldat ; j'aurais servi pour moins que cela la fille de mon capitaine.

— Vous comprendrez à la grandeur de mes offres qu'il y a d'un intérêt puissant. La moindre indiscretion serait un crime, car elle annulerait la mort de plusieurs personnes, poursuivait Huguette.

— Je serai muet, dit le soldat.

— Attendez-moi, je vais préparer la maitre, reprit la jeune fille en se levant.

— Hélas ! vous, ajouta l'archer ; j'espère passer la nuit ici, mais j'attends les ordres de mon maître, et s'il ordonne que je parte ce soir, il faudra obéir à l'instant.

— Dans tous les cas, je ferai tout possible pour me rapprocher de vous ; secondant-moi, dit Huguette.

La jeune fille courut écrire sa lettre et l'archer resta pensif. Il supposait qu'il s'agissait de quelque affaire d'amour. Cependant on lui avait parlé de crime à empêcher et il ne comprenait pas. Il n'avait pas toutefois à croire Huguette, car la réputation de Georges ne lui avait pas de prime à la calomnie. Les délibérations ou conseil n'étaient pas terminées quand Huguette retourna auprès de lui.

— Je ne vous ai pas demandé à qui je dois porter ce message, dit l'archer avant de prendre la lettre ; quel que soit celui auquel il est destiné, je le rendrai, pourvu, toutefois, que ce ne soit pas au sire de Lohard.

Huguette tressaillit.

— Un préparé contre lui quelque trame secrète, je le sais, dit-elle de propos délibéré et d'un air d'indifférence qui trompa l'archer.

— Oui, fit celui-ci, et il sera bien enfin s'il échappe.

— C'est au jeune Amédée de Montrevel qu'il faut porter ce message, dit tristement la jeune fille.

— Neule demeurait-elle, je le remercierai et je rapporterai la réponse. Je serai ici dans quelques jours ; si je ne puis vous voir, qu'il devrai-je la remettre ? demanda le soldat.

— L'écrivez votre retour, cependant, sa les obstacles étaient insurmontables, un peu la lettre dans cet état, creusée la terre là, sous ce banc, vous l'y enfouirez.

Elle remit au soldat un large étui en bois odorant de Sande-Luce qu'elle avait préalablement rempli du poudres d'oe camphrés : ce que l'archer comprit fort bien au poids.

Quelques minutes après, le major domue remit à l'archer les dépêches dont il devait être chargé, mais elles n'avaient rien de bien pressant, et il était tard. Il put rester au château et s'y reposer toute la nuit. Heure dans la chambre qu'elle lui avait donnée, il arriva le soir à réfléchir sur la lettre avec laquelle il allait gagner la reconnaissance promise. En effet, les missives dont il était chargé par le seigneur de Luyrieux étaient adressées à des officiers qui séjourneraient à Posen, à

Cerdon, à Barberousse, enveloppant ainsi le château de Jureux, qu'ils avaient mission de surveiller; et, par un heureux hasard, le jeune Montrevél se trouvait au château avec Lohard, qu'il n'avait pas quitté depuis le retour de la campagne de l'Arbès. Cependant, par une mesure de précaution qui expliquait suffisamment le rôle joué par lui en cette occasion, l'archer eut soin de dénouer ses vêtements et de cacher la lettre de Huguette entre la doublure et l'effloie; après quoi il s'endormit tranquillement, en faisant des rêves de fortune et de bonheur.

À la pointe du jour, monté sur un gros cheval dont la lourde arête semblait traîner un cheval de rhum, il se mit en route sans que rien pût faire soupçonner la double mission dont il était chargé. Bientôt il pressa le pas de sa bête, et au lieu d'aller droit dans la direction de Ponce pour rendre les missives du majorlisme, il fit un assez grand détour, arriva chez ses parents, disposa en lieu sûr le présent qu'il tenait de la libéralité de Huguette, et reprit sa route. Il remit aux officiers, agents du sire de Luyrieux, les lettres qui leur étaient destinées, et poussant plus loin, comme s'il allait achever sa tournée, il se présenta le soir même, après une rude journée de course, au château de Jureux et demanda à parler au jeune Amédée de Montrevél.

C'était fête au château de Jureux, où, pour la première fois, depuis la campagne, on se réunissait dans le but de célébrer le retour des combattants, dont plusieurs venaient de faire leur début dans les armes. La société était nombreuse. La plupart des seigneurs des environs de Nantua étaient venus se joindre aux familles des hommes d'armes, des jeunes chefs dont les mères et les sœurs, resplendissantes de parure, étaient amoncelées d'un légitime orgueil.

Le château de Jureux, alors dans toute sa splendeur, était incrusté sur les flancs d'une montagne qui s'élevait presque à pic, toute couronnée de rochers et dont le pied était baigné par la Rie. La main de l'homme avait élargi et creusé le lit du ruisseau de manière à former un petit lac d'eau vive.

Ce site pittoresque était des plus favorables pour donner une fête aux dames de la Bresse et du Bugy, et Lohard avait tout disposé pour que la scène fût, par sa magnificence, digne de ses hôtes.

Les putes sur l'eau, avec moins d'apparat, mais plus follement joyeuses que celles du lac de Nantua, les danses sur la pelouse, mille jeux grotesques avaient égayé les invités. Quelques jeunes dames avaient voulu prendre part au tournoi nautique, et les chevaliers qui luttaient contre elles s'étaient gaillardement laissés jeter à l'eau, aux applaudissements et aux fous rires des spectateurs.

Au moment où arrivait l'envoyé d'Huguette, les convives étaient réunis dans la salle du festin, assis à une immense table disposée en fer à cheval, l'intérieur entièrement vide, afin que le coup d'œil en fût plus agréable.

Les vins et les liqueurs de toutes sortes circulaient dans les coupes, et la table était chargée de tout ce que l'art culinaire pouvait produire de plus fin et de meilleur dans un pays où cet art à l'ouïe est en grand honneur, grâce à la richesse dans tout genre de la contrée. Les exercices auxquels on s'était livré, l'air vif de la montagne, avaient universellement disposé les convives, et tous faisaient, en gens bien apprêtés, honneur à la table de Lohard, lorsque un valet s'approcha de Montrevél et le prévint à voix basse qu'un paysan demandait à lui parler pour une affaire importante et pressée.

Montrevél pensa que c'était un message de sa famille, qui n'avait pu se rendre à la fête; il se leva sur-le-champ, entra dans la cuisine voisine et ordonna d'introduire le paysan.

Arrivé en présence d'Amédée et bien assuré d'être seul avec lui, l'archer tira la lettre de sa cachette. Cette façon mystérieuse de porter une missive donna Montrevél, qui regarda fixement le soldat déguisé, et, avant de limer le cachet, demanda d'un venant cette lettre.

— Du château d'Holyphe, dit l'archer.

— Est-ce un cartel? dit Amédée.

— Si c'est un cartel, l'ennemi n'est pas redoutable, car il ne t'a été remis par une noble demoiselle, belle et jeune, répliqua l'archer.

— Loyse! murmura Montrevél en rougissant.

— Non, mais bien demoiselle Huguette, sa sœur, fit l'archer.

— Voyons le message, dit Amédée.

Et il ouvrit la lettre.

A peine eut-il lu quelques lignes que son visage pâlit; puis l'agitation la plus vive révéla le trouble et l'inquiétude que s'emparaient de lui, au fur et à mesure qu'il avançait dans sa lecture. Quand il eut achevé, il se tourna vers l'archer.

— Connaissez-vous, lui dit-il, les mystères que cette lettre m'annonce?

— Non, monseigneur, répondit le soldat; mais il faut que ce soit grave, si j'en juge par les promesses qu'on m'a faites. Demoiselle Huguette compte sur vous pour empêcher un crime; voilà tout ce que je sais.

— Vous paraissez dévoué à cette dame...

— J'ai accepté la mission qu'elle m'a donnée, je la remplirai ponctuellement, répliqua l'archer.

— Bien, dit Montrevél; en ce cas, vous remettrez ma réponse à ma-lieu de Huguette?

— Elle l'aura demain au soir.

— Pourriez-vous, après-demain, trois heures avant la nuit, vous trouver au village de Volkes, à l'auberge du Soleil-Levant?

— Rien n'est plus facile, dit l'archer.

— Et vous serez disposé à me suivre et à faire ce que je vous ordonnerai au nom de celle qui vous envoie? reprit Montrevél.

— Pour elle et pour vous, monseigneur, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, répondit le soldat.

— Eh bien! dit Amédée en arborant d'effroi et en pliant sa lettre, voilà ma réponse. A samedi; soyez exact.

L'archer s'éloigna et Montrevél relut tristement la lettre d'Huguette. Celle-ci lui apprenait la situation de ses deux sœurs et les menaces de son père, c'est-à-dire l'arrêt de mort suspendu sur elles. Amédée aimait Loyse comme il en était aimé. Depuis son retour, il avait de nouveau abordé avec le comte de Montrevél, son père, la question d'une alliance avec la famille d'Holyphe; mais M. de Montrevél avait expliqué à son fils les motifs puissants qui le forçaient à refuser son vœu. Ce refus était net, précis, et ne laissait pas de place à la discussion. Toutefois, touché de l'amour réel de son fils pour Loyse, il avait promis de ne mettre aucun obstacle au mariage, après la mort du sire de Luyrieux. Amédée en était donc réduit à attendre d'un coup-de-lance, ou d'un coup d'arquebuse, la possibilité d'épouser Loyse.

Mais en apprenant sa paternité et le danger de celle qu'il aimait, il sentit courir dans ses veines un frisson de bonheur tout nouveau, il fut prêt à tout tenter pour sauver Loyse.

Le repas touchait à sa fin et les convives en étaient à ce moment où l'on n'est plus retenu à table que par le charme de la conversation, par les chants ou les narrations de quelque intérêt. Des chants s'élevaient fait entendre. À la prière des dames, un des jeunes chefs avait raconté les faits d'armes des Bressans au siège de Saint-Venant, et, à l'exception de ceux qui y avaient pris part, toute la compagnie battait des mains, lorsque Montrevél entra dans la salle, déjà botée, éperonné et en habit de voyage; il avait ordonné de seller son cheval.

— Où vas-tu ainsi? lui dit Renaud.

Pour toute réponse, Amédée tendit à celui-ci la lettre d'Huguette. Renaud, en la parcourant, poussa une exclamation de surprise et d'horreur, et se leva. Tous les convives quittèrent la table et se pressèrent autour des deux amis.

— Que comptez-vous faire? demanda Renaud à demi-voix.

— Arracher les victimes à ce monstre, répondit Montrevél.

Quelques ces paroles furent entendues assez bas, elles furent malheureusement entendues de ceux qui entouraient Montrevél et Lohard.

— As-tu besoin de moi? dit ce dernier à Amédée.

— Pour le moment, non; mais le moment viendra bientôt, et sans aucun doute, où nous aurons à combattre ensemble le vieux lion d'Holyphe.

Quelques instants après, Montrevél était à cheval, suivi d'un écuyer, gagnant la route de Ponce, laissait à sa droite cette petite ville, traversait la rivière à Neuville-sur-Ain, et, coupant au plus court, courait à travers les montagnes vers Treil et où était en ce moment son père, sans trop se détourner de la route directe de Volkes.

La réponse de Montrevél à Huguette était courte mais précise; elle ne contenait que ces mots :

« Je serai exact au rendez-vous, au jour, à l'heure et à l'endroit indiqués.

» MONTREVÉL. »

Mais il ne suffisait pas de recevoir les fugitives, d'aider à leur évasion; il fallait les mettre en sûreté, les soustraire aux recherches de Georges. Amédée allait demander à son père un asile pour les trois filles d'Holyphe. Il était facile au comte de cacher les jeunes femmes dans un de ses châteaux sans qu'on y pût soupçonner leur présence.

Le vieux comte de Montreuil lut la lettre d'Huguette, re-fécut un instant et tendit la main à son fils :

— Je connais, lui dit-il, le sanglier d'Holypherne, sa fille ne s'effraie pas en vain ; le temps presse, allez, sauvez ces enfants, amenez-les et complex que nul ne les arrache de mon château de Montreuil, quand vous les y aurez conduites.

CHAPITRE VIII.

Pendant que le grand-bailly de Basse permettait à son fils d'ancrer chez lui les jeunes filles menacées d'une mort certaine, Huguette recevait à Holypherne la réponse d'Aubévie, que lui apportait l'archer. La certitude d'être secourue lui donnait l'espoir du succès.

Elle avait jusque-là gardé vis-à-vis de ses sœurs le plus absolu silence sur les sinistres intentions qu'elle supposait à son père à l'égard de ses deux filles, et le refus de Georges de voir ses enfants n'avait pas fait soupçonner à celles-ci toute l'étendue du danger. Mais le moment était venu de les éclairer sur le sort qui les attendait, de leur répéter les horribles menaces de leur père ; il n'y avait plus à hésiter. Elle leur épargnait les larmes et le désespoir, puisque en leur présentant le supplice comme imminent, elle leur offrait le moyen d'y échapper.

Seule avec son père et le majordome, Huguette connaissait une issue secrète qui, du château, conduisait au bord de l'Ain. C'était l'issue par laquelle le majordome espérait introduire les soldats dans la forteresse lorsqu'il avait demandé des secours aux seigneurs voisins.

Ainsi que l'avait dit Bastien, on parlait vaguement dans le pays de l'existence d'un souterrain conduisant dans la campagne ; mais à l'exception des trois personnes que nous venons de citer, tout le monde ignorait dans quelle partie du château en était l'entrée et où il aboutissait au dehors. Beaucoup regardaient l'existence de ce souterrain comme une fable ; les autres soupçonnaient qu'il passait sous la rivière d'Ain et s'ouvrait dans quelque crevasse des rochers qui bordaient l'autre rive.

Fille bien-aimée de Georges de Luyrieux, plusieurs fois Huguette, encore enfant, avait traversé le passage secret avec son père, et que celui-ci avait besoin de descendre dans les campagnes des deux rives et ne voulait pas que l'on connût son absence du château.

C'est appelé que les murailles de la chapelle d'Holypherne étaient tapissées de marbres gravés recouvrant des sépultures ; tous ces marbres, noirs quand ils indiquaient la tombe d'un homme, blancs lorsqu'ils indiquaient la tombe d'une femme, étaient encastrés dans des cadres saillants, également de marbre, mais tous dorés. L'un de ces cadres, qui paraissait aux yeux les plus habiles absolument semblable aux autres, n'était pas en marbre comme ceux-ci ; c'était un cadre en bois de chêne, dans lequel était encastrée la plaque de marbre qui, au lieu de recouvrir une tombe, masquait le vide du sommet de l'escalier du passage souterrain.

Les ferrures au moyen desquelles tournait cette porte étaient cachées dans le linteau supérieur et dans le linteau inférieur du cadre, ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui dans quelques meubles, sans que rien en pût faire soupçonner l'existence. Sur la fausse pierre mortuaire était gravée l'épigraphie de l'un des anciens seigneurs d'Holypherne, lequel était réellement inhumé sous le pavé de la chapelle, et personne n'avait jamais songé à chercher dans ce sépulcre vide les marches d'un escalier.

La première fois que M. de Luyrieux fit traverser à Huguette ce long passage souterrain, il ne voulut pas d'abord frapper son imagination ; il agit tout simplement, sans solennité, sans lui demander du courage, mais comme on fait passer un enfant par le chemin le plus court.

Il l'appela et lui dit :

— Ma petite Huguette, viens te promener avec moi ; nous allons descendre au bord de la rivière.

— Je vas chercher mes sœurs, dit l'enfant.

— Non, repartit le père, aujourd'hui tu viens seule avec moi.

Et Huguette, pour qui une course au bord de la rivière était une partie de plaisir, suivit joyeusement M. de Luyrieux sans lui demander pourquoi il l'amenait seule, il avait parlé, on obéissait ; c'était une règle établie.

Georges se rendit à la chapelle, y alluma une torche et dit à sa fille en lui indiquant un des côtés :

— Tu sais lire, cherche l'épigraphie de monseigneur Humbert de Champormier, seigneur d'Holypherne.

L'enfant prit la torche, s'approcha des tombes, regarda les noms.

— La voici, dit-elle.

— Bien ! lit Georges ; ceci n'est pas un tombeau, mais un bel escalier que nous allons descendre, applique le doigt sur ce point et appuie fortement.

Alors, dirigeant le doigt de sa fille, il lui fit poser sur un ressort invisible ; Huguette le pressa, la porte s'ouvrit sans aucun bruit. La jeune fille sourit de cette chose inconnue. M. de Luyrieux avait repris la torche ; il entra le premier dans le souterrain et Huguette le suivit sans crainte. Ils descendirent, arrivèrent au bord de l'Ain, allèrent chercher un bateau, et, après une promenade dans les environs, remontèrent par le même chemin.

Georges, jusque-là souriant aux propos de sa fille, censeur, prit alors un ton plus grave. Il lui fit lire de nouveau l'épigraphie taillée dans le marbre, lui recommanda de graver dans sa mémoire le nom qui y était écrit, lui fit toucher le bois du cadre, et lui apprit à distinguer, à la seule impression produite sur la main, le marbre du bois, afin qu'elle pût, même dans l'ombre, retrouver le panneau mobile, et lui enseigna à faire jouer la porte sans bruit.

Il s'assit sur un banc près de l'autel et y fit asseoir Huguette à côté de lui.

— Mon enfant, lui dit-il, trois personnes au château nous ont seules l'existence de cet escalier caché sous la pierre tumulaire de monseigneur Humbert de Champormier ; moi, le majordome et toi. Je t'avais révélé à ta mère, et je t'en parle aujourd'hui parce que ta mère n'est plus.

An nom de sa mère, que Gertrude lui avait appris à aimer, Huguette tourna ses yeux humides de larmes vers son père ; mais celui-ci continua sans émotion et sans paraître s'apercevoir des pleurs de sa fille.

— Tu es bien jeune encore pour que je te fasse connaître un pareil secret, mais je vais partir pour une expédition, et le majordome peut mourir ; si il arrivait alors des événements assez graves pour rendre l'usage de ce souterrain absolument nécessaire, tu en révélerais l'existence à la gouvernante. Hors de là, tout le monde doit l'ignorer, tout le monde, sans exception aucune, entends-tu bien.

Huguette fit un signe de tête affirmatif.

— C'est une grande marque de confiance que je te donne, reprit M. de Luyrieux. Nous avons des ennemis ardents que la gloire et la puissance de notre maison humilient, que nos richesses peuvent tenter ; du moment où tu connaîtras une indiscretion, nos ennemis apprendront bientôt ce que nous avons intérêt à leur cacher. Alors il n'y aurait plus ici de sécurité ni pour toi, ni pour tes sœurs, ni pour moi-même ; nous aurons toujours à redouter une surprise ; quelques tonneaux de poudre pourraient faire sauter notre château et nous ensevelir sous ses ruines.

Cette scène se passait la nuit, dans la chapelle mal éclairée par la torche qui, un moment auparavant, avait guidé le père et la fille dans l'immense spirale. Émue par les paroles de M. de Luyrieux, toute frémissante à l'idée des dangers auxquels une indiscretion exposerait sa famille et les habitants de la citadelle, Huguette promit de garder le secret.

Elle avait environ quatorze ans lorsque son père lui apprit le secret du passage souterrain ; elle tint religieusement sa parole, sans que jamais la moindre allusion pût faire soupçonner qu'elle eût un secret mené de ses sœurs ; elle n'en parla pas à Clémence, et ne franchit jamais le souterrain qu'avec son père. Celui-ci l'avait bien jugée.

En partant de la chapelle, l'escalier, taillé complètement dans le roc sur lequel était bâtie la citadelle, descendait en tournant sur lui-même jusqu'au pied de la rivière, au-dessous de la terrasse, et s'arrêtait au niveau des plus hautes eaux. Quelques fissures naturelles dans le rocher, mais que la main de l'homme avait regularisées et appropriées à cette destination, donnaient de l'air à cet immense passage ; elles donnaient toutes sur un des profonds ravins qui entouraient le château ; elles étaient contournées de manière à ce qu'il était absolument impossible de voir les rayons de la lumière dont on s'éclairait pour descendre la spirale et, bien qu'elles fussent à une grande hauteur au-dessus du sol, elles avaient été maçonnées et rendues trop étroites pour permettre à personne d'y passer.

Les travaux dataient de plusieurs siècles et M. de Luyrieux lui-même ignorait auquel de ses prédécesseurs on les devait.

L'issue, fort étroite et habilement ménagée, ressemblait à une fente naturelle du rocher, à un petit espace vide entre deux blocs, dans lequel le rayon visuel allait immédiatement se briser en ligne droite contre le roc. Pour plus de précautions, cette entrée était masquée par des arbustes et des broussailles qui s'étendaient assez loin tout autour.

Mais dès qu'on avait fait deux pas dans cette espèce de grotte, on tournait à angle droit et l'on se trouvait dans une petite chambre où venait se terminer la spirale de l'escalier.

En face, et sur les côtés de cette entrée, le rocher, qui bordait la rivière, s'inclinaient sur une longueur d'une vingtaine de pas et formaient ainsi une petite crique au fond de laquelle le regard ne pouvait pénétrer ni de droite, ni de gauche; on ne voyait ce fond que du haut des rochers de la rive opposée.

L'abordage était facile et sûr dans cette petite anse; mais le sire de Luyrieux n'y avait pas daubé, et les pêcheurs des deux rives n'avaient pas le droit d'y stationner ou d'y jeter leurs filets, et ils connaissaient trop bien le seigneur d'Holyphe pour enfreindre la défense.

Ceux qui sortaient du souterrain, après avoir fait quelques pas en avant, pouvaient à leur gré se diriger à droite ou à gauche du massif sur lequel s'élevait le château en suivant un étroit sentier taillé au bord de l'eau.

A quelque distance, en amont, se trouvait un petit port où Georges allait chercher un bateau quand il voulait traverser la rivière sans faire un trop long détour. En aval, mais à une plus grande distance, était un pont de pierre qui reliait les deux rives de l'Am et unissait le Bugey à la Bresse.

Huguette ne voyait qu'un moyen de sauver ses malheureuses sœurs, c'était l'évasion. Avant de leur révéler dans toute son horreur la pensée de leur père, elle leur apprit l'existence du souterrain, mais celles-ci, préoccupées d'autres idées, n'y prêtèrent pas grande attention, et ne comprirent pas l'intention d'Huguette. Pouvaient-elles s'occuper d'autre chose que de leur triste situation?

Il fallait donc s'expliquer plus clairement, et alors Huguette, avec des ménagements infinis, apprit à Philiberte et à Loyse ce qu'elle croyait avoir deviné, avoir compris dans les sombres paroles de leur père. Muettes de stupeur, les deux malheureuses écoutaient sans proférer un mot, et leurs yeux hagards interrogeaient seuls leur sœur sur la possibilité d'un semblable attentat.

Quand les larmes purent couler, quand les sanglots purent surer de leur poitrine oppressée, Philiberte et Loyse se jetèrent au cou d'Huguette, la priant d'interceder pour elles auprès de leur père, lui demandant un moyen de salut. La jeune fille alors parla de l'escalier souterrain par lequel on pouvait fuir, leur montra la lettre de Montrevel et parvint à leur faire embrasser l'espérance d'une évasion qu'elle dirigeait et que rien ne devait empêcher.

La journée parut longue aux deux sœurs, autant que leur situation était triste; elles tremblaient au moindre bruit, croyant toujours entendre les archers qui venaient les saisir pour les jeter dans quelque affreux cachot d'où elles ne sortaient pas vivantes.

Gertuud ne fut pas mise dans la confidence du projet; elle ne soupçonnait pas la gravité du péril; elle voudrait avoir une explication avec le sire de Luyrieux, et son intervention pouvait tout perdre. La sœur se passa dans la prière: les jeunes filles demandaient au ciel de les protéger contre la trahison.

Au dehors du château, on se préparait à faciliter la fuite des filles d'Holyphe. Une heure avant la nuit, deux hommes venant du plateau de la Bresse arrivaient à cheval dans le village de Vobles, et s'arrêtèrent à l'hôtel du Soleil-Levant. Ils ne portaient pas d'armes apparentes; mais un œil attentif aurait pu deviner, sous les plis de leurs vêtements, deux pistolets et un poignard qui garnissaient la ceinture de l'un des cavaliers, et un large et long couteau de chasse attaché au côté gauche de l'autre.

Ils mirent pied à terre dans la cour de l'auberge, confièrent leurs chevaux à un palefrenier; mais au lieu d'entrer dans la grande salle où se trouvaient quelques buveurs, ils se dirigèrent vers un pavillon tout dont la porte donnait dans la cour et la fenêtre sur un jardin séparé de celle-ci par une clôture. Là, ils demandèrent qu'on leur servît à dîner pour trois. L'un de ces hommes était Amédée de Montrevel; l'autre était un écuyer qui ne le quittait jamais de ses courses, dans ses chasses et à la guerre.

Montrevel s'assit près de la fenêtre, écoutant les bruits lointains, se retournant chaque fois que la porte s'ouvrait, visiblement en proie à une fébrile impatience. Son écuyer était

sorti depuis un moment, s'était arrêté sous la porte cochère, et, de là, regardait sur un des côtés de la route.

Ils attendaient depuis un quart d'heure lorsqu'un troisième cavalier arriva à la même auberge par un chemin opposé. Ce dernier n'avait pas eu une longue route à parcourir, car il venait directement du château d'Holyphe. C'était l'archer que Huguette avait pris pour messager. Suivant sa promesse, il venait se mettre aux ordres d'Amédée, auquel il apportait en même temps une dernière lettre.

La jeune fille instruisait Montrevel de ce qui était convenu entre elle et ses sœurs: à partir de onze heures du soir, elles descendraient toutes trois par un passage secret, aussitôt qu'elles pourraient le faire sans danger d'être surprises, et arriveraient dans l'anse située au-dessus de la terrasse du château, et qui était bien connue de l'archer. Là, Montrevel devrait avoir un bateau sur lequel on pourrait, à la dérive, s'éloigner rapidement de la citadelle. Les autres mesures à prendre regardaient Amédée.

Rassuré par ces détails, et déjà plein d'espérance, celui-ci se mit à table avec ses deux compagnons, devisant à demi-voix de l'entreprise qu'ils allaient tenter, et n'ayant pas le moindre doute sur le succès. Quand l'heure fut venue, tous trois remonterent à cheval et s'éloignèrent dans la direction de l'Am; mais parvenus hors du village, deux quittèrent leurs montures, les remirent au troussien et descendirent vers la rivière, tandis que ce dernier se rendit sur un point convenu à l'avance.

Le soleil avait depuis longtemps disparu derrière les montagnes et la nuit était obscure, lorsque une barque glissa légèrement sur l'Ain, se laissant aller au fil de l'eau. Nulle rame ne battait les flots; seulement l'un des deux hommes montés sur la barque tenait dans la main le bout d'un aviron dont l'autre extrémité plongeait dans l'eau, et dirigeait l'embarcation de manière à ce qu'elle ne heurtât pas les rochers qu'elle rasait d'assez près, et dont les deux hommes exploitaient silencieusement les contours, autant que l'obscurité le permettait.

Leur barque arriva dans la petite crique. Ils examinaient soigneusement le terrain, écoutèrent pendant assez longtemps si aucun bruit n'indiquait la présence de quelque être humain, puis descendirent à terre et attachèrent leur barque. Ces deux hommes étaient Montrevel et l'archer d'Holyphe, qui, connaissant le cours de la rivière et le maniement de la rame, pouvait être fort utile dans la circonstance.

Ils ne savaient ni l'un ni l'autre où était l'entrée du souterrain; mais, guidés par les indications d'Huguette, ils la découvrirent derrière les broussailles, et alors étendirent leurs manteaux sur le rocher, s'y blottirent le moins durablement possible, en attendant l'arrivée des trois sœurs. Pendant ce temps, l'écuyer de Montrevel avait conduit les chevaux sous un hangar, à l'angle d'un pré, où trois autres chevaux, sellés et bridés, avaient été amenés pour servir de montures aux fugitives.

Ces chevaux benoîtés de temps en temps quand la brise leur envoyait par bouffées l'odeur des fleurs de la prairie, qui commençaient à se briller de gouttes de rosée.

Pendant que Montrevel attendait, les trois filles d'Holyphe étaient en proie à de vives angoisses. L'heure était venue, il fallait fuir! Elles n'hésitaient pas, elles étaient prêtes, mais un incident retardait le départ. Deux chemins pouvaient les conduire de leurs chambres à la chapelle: l'un, qu'elles avaient l'habitude de prendre, par le corridor intérieur sur lequel ouvrait l'appartement du sire de Luyrieux; l'autre par la terrasse, et qui passait sous les fenêtres de celui-ci.

Par une circonstance tout à fait inaccoutumée, elles ne pouvaient prendre en ce moment aucun de ces deux chemins sans courir le risque d'être aperçues.

Le sire de Luyrieux avait, dans la journée, reçu avis de ce qui s'était passé au château de Jureux. Les paroles de Montrevel avaient laissé tous ceux qui les avaient entendues dans l'attente de quelque événement important; répétées le soir même au dehors, après la fête et sans mauvaise intention, elles furent connues par plusieurs des hommes dont nous avons parlé plus haut et qui étaient chargés de surveiller tous les mouvements de Liobard. Ceux-ci les transmirent immédiatement au sire d'Holyphe, en lui annonçant le départ d'Amédée du château de Jureux; mais aucun de ceux qui lui couraient n'avait vu Montrevel et ne savait de quel côté il s'était dirigé.

A la lecture de ces rapports, Georges éprouva un profond étonnement: il ne pouvait comprendre comment il avait été deviné par Amédée, dont il ignorait la correspondance avec

Huguette; il se demandait surtout de quelle nature seraient les efforts que celui-ci allait tenter, et il se perdait en conjectures.

Il était dans sa citadelle à l'abri d'un coup de main; car l'action hardie de Liebard l'avait éclairé sur un défaut dans les travaux de défense. L'ennemi dans laquelle Renaud avait pu être à l'abri des coups venait d'être percée à droite et à gauche de meurtrières, en sorte qu'il était impossible de s'y loger sans être à l'instant frappé à bout portant et précipité dans l'abîme. Complètement rassuré sur les chances d'une attaque, Georges cherchait donc quels moyens pourrait employer Montrevel; il en devait avoir son majordome, et depuis plusieurs heures tout était silencieux dans le château, que les deux soldats étaient encore accoudés à une fenêtre ouvrant sur la terrasse, dans l'appartement de Georges.

Huguette, avant de conduire ses sœurs à la chapelle, avait voulu s'assurer qu'elles ne rencontreraient pas d'obstacles et avait vu que son père veillait. La porte de l'appartement de celui-ci donnant sur le couloir était ouverte, et plusieurs personnes allaient et venaient. Il fallait attendre, car en passant dans le couloir ou en passant sur la terrasse, on pouvait être vu et entendu. Le temps s'écoulait; la nuit était tombée. Huguette ne doutait pas que Montrevel fût au rendez-vous, mais que penserait-il s'il ne voyait pas arriver les jeunes filles? Reviendrait-il le lendemain? Comment s'entendre avec lui? L'archer qui avait servi d'intermédiaire voudrait-il continuer ce dangereux métier? Puis, quand le reverrait-elle?... Enfin, la porte de Georges fut refermée par un des serviteurs sortant de l'appartement. Les trois sœurs se déchaussèrent et chacune d'elles passa lentement, s'appuyant contre le mur opposé, retenant son haleine, se faisant aussi légère que possible. Bientôt elles furent réunies dans la chapelle, toutes palpitantes d'émotion.

CHAPITRE IX.

Philberte et Loyse étaient pâles et tremblantes; Huguette avait dans le regard la joie que donne le succès après de longues angoisses. Loyse lui demanda par où elles allaient sortir; Huguette, pour toute réponse, poussa le ressort. La pierre tumulaire tourna et laissa voir le vide. Une bouffée d'air frais arriva par le souterrain; Loyse recula; il lui semblait qu'une bombe s'ouvrait pour elle.

Huguette prit une torche et l'alluma à la lampe qui brûlait devant l'autel. La resine commençait à prendre feu lorsque des pas pesants retentirent sur les dalles, sous le porche étroit de la chapelle. Les trois sœurs n'avaient plus le temps de pénétrer dans le souterrain sans être vues. Glacées d'effroi, Philberte et Loyse tombèrent à genoux au pied de l'autel, dans l'attitude de femmes qui prient. Huguette mit le pied sur la torche et retira le marbre avec rapidité. La porte de la chapelle s'ouvrit... Georges et le majordome parurent... Huguette était déjà agenouillée près de ses sœurs.

Tourmentée par les menaces de Montrevel, le sire de Loyreux et son majordome étaient restés longtemps à les méditer, et, avant de se livrer au repos, ils voulurent faire le tour de la citadelle, à l'intérieur. Ils examinèrent tout avec soin, écoutèrent les bruits du dehors, mais sans rien voir ou entendre qui indiquât de mauvaises intentions, sans recueillir aucun bruit. Le côté qui donnait la rivière surplombait l'entrée du souterrain; ils suivirent la terrasse, mais regardèrent inutilement dans cette nuit obscure. Ils revenaient quand la clarté brillante à travers les vitraux de la chapelle frappa Georges, qui ignorait l'usage d'allumer toutes les nuits la lampe de l'autel, usage qui avait commencé en son absence, à la mort de Clémence. Sans songer à l'escalier secret, tant il était lointain de penser que Montrevel en soupçonnait l'existence, il pénétra avec son compagnon dans la chapelle, qui n'était jamais fermée que par une porte rebattant sur elle-même.

Georges, étonné de trouver la ses filles, entra dans le chœur, et, jetant sur Huguette un regard scrutateur, il lui demanda d'un ton sévère ce qu'elles faisaient toutes trois dans la chapelle, à pareille heure.

Philberte ne laissa point à sa sœur le temps de répondre, et, relevant vivement la tête :

— Nous prions, dit-elle, la Vierge Marie, qui a été mère par l'ordre de Dieu, d'inspirer des pècheresses de pitié au seigneur qui veut tuer ses filles parce qu'elles sont mortes malgré leur volonté.

Elle pleura à chaudes larmes en prononçant ces derniers mots.

Georges, immobile et muet, regardait Huguette. Il y avait trop d'analogie entre ces paroles et celles de Montrevel pour qu'il ne comprît pas qu'elles venaient de la même source; mais Huguette baissait les yeux et se taisait.

Loyse prit le silence de Georges pour un mouvement de pitié, et se tournant vers son père, sans quitter son humble position, elle embrassa ses genoux. Philberte en fit autant et toutes les deux criaient :

— Grâce ! mon père ! Grâce pour vos enfants, qui ne sont pas coupables !...

Huguette s'était levée, et, debout devant son père, les mains jointes, le regardant avec espérance, suppliait au nom du majordome assis à cette scène sans manifester la moindre émotion, n'ayant ni pensée, ni désir, ni sentiment avant son maître; l'ombre d'un homme, immobile si l'homme ne fait pas de mouvement, se courbant, se rabaissant, s'allongeant à droite ou à gauche, suivant que tourne, se penche, ou se lève l'homme; un reflet qui n'a ni cœur ni âme.

Le seigneur d'Hyolpherne restait insensible, repoussant les embrassements de ses filles, ne répondant pas à leurs prières, paraissant occuper d'une seule pensée, le désir de savoir pourquoi les trois sœurs étaient dans cette chapelle au milieu de la nuit; pourquoi, au lieu de prier dans leur tribune, si la prière seule les y amenait, elles se trouvaient près de l'autel. Il y avait là sans doute un mystère, et il voulait le pénétrer. Il ordonna à ses filles de se retirer.

— O mon Dieu ! s'écria Huguette en levant les mains vers le Christ, le père et les enfants se seront donc retrouvés au pied de ton autel, et devant ton image, sans se reconnaître ! Toi, mon Dieu, tu as pardonné aux meurtriers, aux coupables; lui ne pardonne pas aux faibles !

Son accent douloureux eut éveillé un mouvement de sympathie dans le cœur d'un étranger; Georges haussa les épaules, comme fatigué de cette scène, comme étonné de l'expression d'un sentiment religieux qu'il ne comprenait pas, et il renoua durement son injonction.

Les trois sœurs quittèrent la chapelle, Philberte et Loyse livrées à un morne desespoir, Huguette en proie à une exaltation extraordinaire, jetant à son père des regards de ceux qui n'ont rien de volontaire. Elles revinrent par l'escalier inférieur, suivies par Georges, et par le majordome jusqu'à leur appartement, où les deux aînées tombèrent épuisées par la douleur.

Restés seuls, Luyrieux prit une épée et des pistolets, le majordome en fit autant, et ils redescendirent à la chapelle. Le marbre sépulcral tourna de nouveau, et tous deux, une torche d'une main, une arme de l'autre, ils s'engagèrent dans l'escalier tournant au pied duquel Georges pensait trouver l'explication de ce mystère.

Ils ne prononcèrent pas un mot durant cette longue descente; ils prêtaient l'oreille, mais sans rien entendre que la bruit de leurs pas, dont la répercussion produisait une sorte de bourdonnement.

Montrevel et le soldat qui l'accompagnait étaient assis sur le rocher depuis de longues heures, inquiets de voir la nuit s'écouler sans que les filles d'Hyolpherne parussent, devisant sur les causes incertaines de ce long retard, mais décidées à attendre jusqu'au jour avant de quitter leur position.

Passés trois heures, l'attente changea de place, comme pour tromper l'ennui de la longue attente. Ils étaient en ce moment logés à l'entrée même du souterrain. Tout à coup l'archer mit la main sur le bras de Montrevel qui disourait :

— Écoutez, lui dit-il, il y a quelqu'un dans l'escalier... j'entends le bruit des pas sur les marches; les voilà !

— En effet, répliqua Montrevel qui prisa l'oreille et poussa un soupir de satisfaction, elles commencent à descendre, car le bruit est encore bien éloigné.

Et il se leva, heureux à la pensée qu'il allait revoir Loyse.

— Arrêt-voilà quelques instants à l'air pour prouver que nous sommes ici, reprit l'archer.

— Non : elles comptent sur nous; j'entrerais dans le souterrain quand elles seront plus près, dit Amédée.

Le bruit se rapprochait, retentissant dans cet escalier qui son creux-ent dans le roc rendait sonore. Montrevel impatient se glissa par l'ouverture; l'archer le retint vivement.

— Arrêtez, lui dit-il à voix basse, l'habitude des longues festins dans les tournois, leur leur remplit le gosier, les poteries, aussi bien qu'en rase campagne, et à peine à distinguer les pas. Ce ne sont point des jeunes filles qui descendent.

— Et qui voulez-vous donc que ce soit ? dit Montrevel.

— Je ne sais, reprit l'archer; les pas sont lourds et pesants,

— Les malheureuses ont été trahies ! s'écria Montrevél.
— Trahies ou surprises, répondit le soldat ; mais, n'en doutez pas, ce sont des hommes qui s'approchent.
— Faut-il les attendre et engager une lutte avec eux ? demanda Amédée.

— Savons-nous, répliqua l'archer, à qui nous allions avoir affaire, si le seigneur de Luyrieux est bien en personne, par qui il est accompagné, si une lutte ne va pas compromettre le salut des trois sœurs !... Ce n'est peut-être qu'une rando d'inspection dont elles attendent le retour. Croyez-moi, embarquons-nous, c'est le plus prudent ; nous resterons à quelques pas, et nous assisterons ensuite.

Ils détachèrent la barque, qui sortit de l'anse, rasant toujours la rive de très-près. Ils s'arrêtèrent derrière un bloc de rocher qui s'élevait au-dessus de l'eau, parfaitement disposé pour les dérober aux regards, et ils s'y cramponnèrent. Le bateau resta dans l'immobilité, car il n'y avait pas de courant derrière le roc. Ils étaient à portée de tout entendre, et, en se couchant à l'avant de la barque, l'un d'eux pouvait, sans être aperçu, voir ceux qui allaient descendre.

Ils venaient de prendre position quand Georges et le majordome apparurent à l'entrée du souterrain. Ceux-ci avaient déposé leurs torches au pied de l'escalier, en sorte que leurs silhouettes se projetaient du rivage sur la rivière, tremblantes et allongées.

— Personne ! fit le majordome, qui s'avancait le premier en promenant ses regards autour de lui.

— Regarder bien, dit Georges. N'y a-t-il nulle trace, nul indice sur le bier.

— Jusqu'à présent, je ne vois rien, répondit l'officier.

— Sur l'eau, n'apercevez-vous point de batelet qui s'éloigne ? demanda M. de Luyrieux en regardant lui-même en avant.

— Non, répliqua le majordome : la nuit est noire ; nous sommes là dans un enfoncement ; nos regards ne peuvent se porter que devant nous, en droite ligne. Si une barque s'est retirée à notre approche, elle doit être tout près, à droite ou à gauche, et nous ne pourrions l'apercevoir n'en.

— Vous avez raison, dit Georges, frappé de cette observation ; je vais me placer de manière à voir mieux.

Habitué à ces rochers, qu'il avait explorés tant de fois, il se bissa d'un pied assuré sur un bloc, d'où il s'éleva sur un autre, et bientôt il put dominer de tous côtés. Ses yeux étaient faits à l'obscurité ; il distinguait les objets à une assez grande distance. Le bateau était à quelques pas de lui, mais heureusement tout à fait dans l'ombre. Des deux hommes qui le montaient, l'un était couché à la proue, l'autre couché au milieu, tous deux immobiles, le visage caché, en sorte que la barque pouvait être prise pour la continuation du rocher contre lequel elle était collée.

M. de Luyrieux changea de place, continuant son examen, puis descendit de son observatoire improvisé et revint auprès du majordome. Mais il ne pouvait se persuader que personne n'attendit ses filles prêtes à fuir ; on eût dit qu'il devinait, qu'il sentait la présence de ceux qu'il ne voyait pas, et, à chaque instant, au moindre bruit que faisait l'un ou l'autre le rocher ou les parois de la barque, il croyait entendre, tantôt une voix humaine, tantôt des pas annonçant la présence des sauveurs.

Amédée, qui, couché à la proue du bateau, voyait à quelques pas de lui le sire de Luyrieux et son majordome, était plein d'impatience et tourmenté du désir de se montrer, d'engager une lutte, de tuer ces deux hommes, puisque c'était le seul moyen d'assurer le salut des jeunes filles. Et à cette idée son cœur s'épanouissait de bonheur.

Il se laissa glisser doucement dans la barque jusqu'à auprès de l'archer, et lui montrant son poignard, il lui dit à l'oreille :
— Nous n'avons plus d'espérance qu'en ceci, le salut des trois filles d'Holypherne est là. Tirez votre poignard et sautons sur eux. A vous le majordome, à moi l'autre ! Venez.

— Non, non, répliqua vivement le soldat en retenant Montrevél, je ne veux pas me charger d'un crime.

— Êtes-vous fou ? reprit Amédée. Ne vous êtes-vous pas engagé à me servir en tout et me voyez-vous pas qu'avec vos scutelles vous permettez au sire de Luyrieux de commettre des crimes plus affreux que celui-là ? Allons, je le veux, suivez-moi ; et si vous ne frappez pas, au moins désarmez et couvrez le majordome. Nous sommes jeunes et vigoureux, nous ne pouvons nous laisser vaincre sans courailler.

— Monsieur de Montrevél, fit l'archer, le sire de Luyrieux est tout à la fois mon seigneur et mon capitaine ; mon honneur et ma religion me e de fendant de rien entreprendre contre

lui. Je suis prêt à sauver ses filles, si elles viennent ; mais je ne verserai pas de sang, celui de mon chef surtout.

— Alors, que voulez-vous faire ? demanda Amédée mécontent.

— Attendons encore, dit l'archer ; un incident peut naître, les enfants peuvent descendre... Puis, il serait imprudent de prendre le large : si l'un d'eux nous apercevait, nous courrions grand risque de recevoir quelque balle, ce qui serait peu agréable au milieu de l'eau.

— Une balle ! vous avez raison, dit Montrevél frappé d'une idée subite ; ne bougez pas et attendez.

Il reprit sa position à l'avant de la barque, en se disant : « Je les sauverai sent, et il tira de ses vêtements un pistolet qu'il prit dans la main droite.

Georges et l'officier discouraient de leur côté.

— Je ne pourrais donc pas percer ce mystère ? disait M. de Luyrieux avec colère.

— Vous vous serez trompé, monseigneur, fit le majordome : il n'y a ici nulle trace, il n'y a là-bas nul indice d'une tentative d'évasion.

— Eh ! bon Dieu ! c'est que nous ne les voyons pas, répliqua Georges avec vivacité. Mes filles n'étaient pas à la chapelle, au milieu de la nuit, pour prier. Elles allaient descendre, faire un signal auquel seraient venus des hommes apostés dans ces rochers, sur l'autre rive peut-être... C'est cela ! Les paroles de Montrevél sont trop significatives. Voyons, major, quel signal aurient-elles pu faire ?

— Je ne sais, dit celui-ci ; peut-être un cri jeté assez fort pour être entendu de l'autre côté.

— Oui, c'est possible, fit Georges.

— Et il jeta un cri, puis attendit un instant... Mais on ne répondit d'aucune rive.

— Ce n'est pas cela, dit-il avec amertume... Au fait, des cris de jeunes filles produiraient peu d'effet au pied de cette montagne ; elles n'auraient pas chui si ce moyen ; une seule chose peut servir de signal et être vue de loin, c'est le feu.

— Je vais chercher les torches et nous les planterons de manière à ce qu'elles soient bien en vue, fit tranquillement l'officier.

Il apporta les deux torches allumées. Georges les réunît en un faisceau, et, après avoir trouvé un endroit convenable, les fixa, le pied dans une fissure du rocher. Le majordome les regarda un moment et se prit à sourire.

— Non, dit-il, ce n'est pas là qu'il faut les mettre ; qui les verra au fond de cette anse ? Deux vers luisants dans un ravin !

— Vous avez raison, répliqua Georges ; je vais les changer de place et faire un plus beau feu.

Il prit les torches et les porta sur un point plus élevé ; puis, tirant un mouchoir blanc, il l'approcha d'une torche et le jeta tout flamboyant sur une touffe de broussailles qui s'enflammèrent. Le feu grésillant éleva dans l'air ses longues colonnes d'où partaient des étincelles qui s'éparpillaient sur la vallée. Quand le sire de Luyrieux eut vu s'élever la dernière flamme, il s'assit tranquillement sur le rocher.

— Maintenant, dit-il, patience un peu ; si nous avons deviné le signal, ceux qui doivent venir ne tarderont pas... Ah ! quel plaisir j'éprouverais à m'emparer de l'un de ceux qui ont mis au pillage mon château ou jamais un soldat ennemi n'était entré, sinon comme parlementaire ou comme prisonnier.

— Je crois que cette satisfaction ne se fera pas attendre longtemps, répliqua le majordome.

— Je l'espère, fit Georges ; toutes les mesures sont prises. Renaud de Lubard rentrera ici dans quelques jours, mais avec moins d'orgueil que la première fois.

— Il se conduit comme un Jacques, il sera traité de même, dit le majordome.

— Oui, je le jure ! répliqua le sire de Luyrieux. Mais il n'était pas seul ; de jeunes seigneurs l'accompagnaient, ils ont desbonoré mes filles, et c'est de ceux là que je me voudrais venger !

— La punition du capitaine apprendra aux autres ce qu'il en coûte de s'attaquer à vous, dit l'officier.

— Oh ! Montrevél ! si je tenais Montrevél ! s'écria Georges d'un accent terrible, en levant son poing fermé.

— Un assure que M. Amédée de Montrevél est sérieusement amoureux de mademoiselle Loyse et désire l'épouser, reprit le majordome.

— Quand un jeune seigneur, noble comme les Montrevél, est amoureux d'une fille noble comme les Luyrieux, il la demande en mariage et il l'épouse, répliqua vivement Georges.

— Montrevél est jeune, et il attend, répondit le majordome,

le moment où il sera à la tête de sa maison pour vous adresser sa demande.

— Ah! oui, je comprends, répartit Luyrieux; cela signifie que le vieux Montrevel ne veut pas d'une alliance avec moi... Le grand-bailli de Bresse ne trouve peut-être pas le seigneur d'Holypherne d'une assez haute lignée!

Il y eut un moment de silence pendant lequel on n'entendait que les soupirs de Georges siffler entre ses dents. Peu après, il reprit :

— Je n'ai pas de fils... Eh bien ! quoique je tiens, à bon droit, à ma citadelle d'Holypherne, je l'aurais donnée à celle qu'Amédée aurait épousée. Ma fortune aurait alors tout son prestige et passerait pour imprenable; ainsi Montrevel déjà si puissant en Bresse aurait eu un pied sur la Franche-Comté, et aurait pu prodier des circonstances pour s'agrandir aux dépens des Espagnols, qu'il faudra bien, tôt ou tard, chasser d'ici.

— Si vous le permettez, dit le majordome, on pourrait habilement faire connaître vos intentions au grand-bailli.

— Non ! je ne le veux pas ! s'écria Georges avec colère; est-ce à moi à faire des avances à cette famille ?

Le jeune archer se rapprocha d'Amédée et murmura tout bas à son oreille :

— Vous avez entendu ce qu'il vient de dire, sautez à terre,

demandez la main de mademoiselle Loyer, et tout est fini.

Montrevel eût volontiers suivi le conseil de l'archer, s'il eût été le maître d'agir à sa guise, et, sans tenir compte de l'inopportunité du moment et du lieu, demande un mariage celle qu'il venait sauver; mais il ne pouvait agir contre la volonté formelle de son père, à qui seul il appartenait de conclure une telle alliance. Il garda le silence, se bornant à presser le bras de l'archer, qui reprit sa place.

— Maintenant, continua Georges, tout est fini... moi, château d'Holypherne et mes autres domaines passeront à ma fille Huguette; elle épousera le jeune seigneur qui lui plaira le mieux, et, dans tous les cas, elle saura défendre ses terres comme elle a su défendre son honneur.

— Mademoiselle Huguette sera toujours un magnifique parti, dit le majordome; vous avez assez de beaux domaines pour doter trois filles; ne donnez-*vous* rien aux deux autres ?

— Soyez sans inquiétude à leur égard, elles ne réclameront rien dans ma succession, répliqua Georges d'une voix sombre.

L'officier, qui ne s'insinua pas facilement, releva la tête vivement, regarda de Luyrieux avec stupéfaction, comprenant bien qu'il portait un arrêt de mort contre ses deux filles aînées.

— Monseigneur, dit-il, ce sera assez de punir Liobard, vous aurez pitié de vos enfants; je puis interceder pour elles quand nous sommes seuls.

— Majordome ! s'écria Georges, n'oubliez pas la devise de ma maison :

Belle sans blâme.

Elle n'a pas été faite pour être seulement écrite sur nos drapeaux ou gravée sur les portes de nos forteresses; toutes les femmes d'Holypherne doivent pouvoir la porter au front.

— Puissez les auteurs des violences, et non les victimes, répliqua l'officier, qui redevenait un homme quand il était seul avec Georges.

— Il n'y aura pas de bâtards dans ma maison, cria celui-ci au comble de la colère, je les écraserai dans le sein de leurs mères !

Un frisson courut dans tous les membres de Montrevel, une larme mouilla ses yeux, et dans son cœur tour d'un murmure quelques paroles de menace et d'injure, dans lesquelles on put saisir ces mots : L'infâme brigand !

CHAPITRE X.

Absorbé dans ses pensées de haine et de vengeance, le sire d'Holypherne n'entendait pas l'injure que lui jetait à l'improvise Amédée; mais le majordome bondit de son siège de pierre et, les pieds sur le rebord du rocher laqué par l'eau, la tête en avant, regardant de tous côtés :

— N'avez-vous rien entendu, monseigneur ? dit-il à Georges.

— Non, rien, répondit celui-ci; qu'est-ce donc ?

— On vient de prononcer des paroles...

— Le vent dans les broussailles.

— Non pas, monseigneur, c'était une voix humaine.

— L'eau qui éplaque contre le rocher, dit Luyrieux.

— Je ne me trompe pas à ce point.

— Ce que je viens de dire vous a troublé l'esprit.

— Non, encore une fois : j'ai bien entendu, nous ne sommes pas seuls; il y a quelque'un, près de nous, répliqua le majordome avec vivacité.

Ses regards se promenaient de tous côtés et sondaient l'espace; mais la nuit était toujours noire et l'officier ne voyait rien. Georges ne parlait plus et tous deux écoutaient.

Le bruit léger que fait le chien d'un pistolet que l'on arme les frappa tous deux... Ils tressaillèrent... En une seconde, Georges courut aux torches qui brûlaient toujours, les renversa, les éteignit dans la fissure du rocher où elles étaient plantées.

Puis, tous deux, le pistolet au poing, ils attendirent avec cette anxiété à laquelle il est impossible d'échapper dans un pareil moment, alors que l'on peut être frappé sans voir même d'où vient le coup.

Montrevel, qui, placé comme il l'était d'abord, ne pouvait pas atteindre Luyrieux, venant de s'allonger sur la proue du bateau, la moitié du corps en dehors, de manière à dépasser horizontalement le rocher qui le couvrait; il se soutenait cette position difficile en appuyant sa main gauche sur une poutre de roc à fleur d'eau. Mais le rapide mouvement de Georges l'avait arrêté au moment de tirer, et maintenant il ne voyait plus, les torches éteintes, celui qu'il voulait frapper, et il cherchait, par cette intuition magique qui vous guide, la nuit, vers un être humain, la direction à donner à son pistolet prêt à faire feu.

Tout à coup, il sentit le roc sur lequel il s'appuyait s'échapper à sa main, comme si ce roc fuyait ou avait, il voulait s'y cramponner, mais il ne le put pas; il eut que le temps du se glisser en arrière dans la barque, pour ne pas perdre l'équilibre et n'être pas précipité dans l'eau... Le moment de tirer était passé.

Si le bateau allait à la dérive, c'est que l'archer avait entendu armer son pistolet, et, frissonnant à l'idée d'une tentative de meurtre qui pouvait lui coûter la vie, à lui vassal et soldat de Georges, il avait repoussé vigoureusement la barque du point où il stationnait. Elle glissait maintenant le long des rochers, s'éloignant de l'anse où était Georges.

— Vous avez perdu les enfants que vous venez sauver, je ne retrouverai pas l'occasion de frapper un tel monstre, dit Montrevel avec colère à l'archer.

— Je vous en ai prévenu, répliqua le soldat, tout ce que vous voudrez, excepté un acte contre le sire de Luyrieux.

Maintenant, que m'ordonnez-vous ? Amédée gardait le silence, cherchant encore un moyen de sauver les filles d'Holypherne. Attendre Georges était impossible : les balles eussent frappé le rocher. Il ne connaissait pas l'étroit sentier qui longeait la rivière et conduisait à l'anse du souterrain; il s'y fut engagé et eût lutté seul contre Georges et le majordome, tant il était épouvanté du sort qui attendait Loyer.

La barque descendait toujours, emportant Montrevel qui, dans son exagération, maudissait le soldat dont les scrupules l'avaient empêché de tuer le sire de Luyrieux. L'archer arrêta le bateau en face d'un chemin creusé entre les rochers et montant vers la campagne.

— Monseigneur, nous abordons, dit le soldat.

— Ah ! nous abordons, répondit tristement Amédée; nous sommes vaincus sans avoir lutté, nous abandonnons celles qui avaient mis leur confiance en nous.

Et il murmura tout bas avec une profonde douleur :

— Mon enfant ! ma Loyer !

La nuit allait finir, il n'était plus possible de rien tenter; mais il importait de ne pas confirmer les soupçons du majordome en se laissant voir, de ne pas s'enivrer les chances de succès pour la nuit suivante. Amédée alla donc retrouver son écuyer gardant les chevaux qui piaffaient, et, de leurs pieds impatients, fauchaient l'herbe du pré. Puis il regagna le village de Vobles et retourna à l'auberge. Là, il écrivit sur-le-champ à Huguette, remit sa lettre au soldat, qui promit de la rendre le jour même et d'apporter la réponse aussitôt qu'on la lui donnerait. Montrevel devait rester à l'auberge jusque-là, mais sans se montrer, dans la crainte d'éveiller des soupçons.

Le jour ne tarda pas à poindre et à frapper les rochers d'Holypherne; il trouva le sire de Luyrieux et le majordome à l'entrée du souterrain, à l'abri des balles et préparés à dé-

fendre vivement le passage contre ceux qui voudraient tenter de le franchir. Ils sortirent de leur retraite, regardèrent de tous côtés sur les contours de l'ain, mais n'aperçurent rien.

Ils discutèrent la question de l'utilité qu'il pourrait y avoir à placer une sentinelle au pied de l'escalier; mais ils décidèrent que cette mesure serait dangereuse, puisqu'elle livrerait le secret du passage à la garnison. Le majordome promit d'employer un moyen de surveillance qui n'aurait pas cet inconvénient, et ils remonteront péniblement, après cette nuit de veille, la longue spirale qui les ramenait au château.

Bien qu'il eût fait rentrer ses filles dans leur appartement, Georges n'avait pu cacher à Huguette son exploration nocturne. Celle-ci avait guetté la sortie de son père et du majordome, et, pendant que ces derniers retournaient à la chapelle par la terrasse, elle s'était glissée dans la tribune par l'escalier intérieur; de là, elle n'avait pas tardé à voir les deux hommes, bien armés, allumer leurs torches, faire tourner le manivelle et disparaître dans le souterrain.

Elle eût voulu avertir Montrevel qui l'attendait au pied de l'escalier, mais cela était impossible. L'idée d'une évasion par la porte même de la citadelle, pendant que son père et le gouverneur étaient engagés dans le passage secret, lui vint à l'esprit. Elle courut vers la porte pour s'assurer de la possibilité de fuir avec ses sœurs. Voilà l'idée! Il eût fallu trouver des hommes disposés à abaisser le pont-levis, et au bruit de l'engin de guerre, cent archers leur eussent barré le passage.

Elle mandaisait avec colère les abîmes qui, entourant la forteresse, n'avaient pu la défendre d'une surprise et sur lesquels il était impossible de jeter une planche, on dont une corde n'attendrait jamais le fond. Elle retourna à la chapelle et ouvrit l'escalier; l'odeur résineuse des torches qui brûlaient au bas monta jusqu'à elle. Il était évident que son père était toujours là. Elle écouta, craignant d'entendre des détonations de pistolets ou le bruit d'une lutte; le silence était profond.

Pendant le reste de la nuit, la pauvre enfant veilla, courant de la chapelle à la terrasse, de la terrasse à l'appartement de ses sœurs, recommençant encore ce trajet, s'agitant dans sa fébrile inquiétude comme un lion pris dans un piège et qui fait de vains efforts pour sortir de la fosse où il est tombé.

Le sire d'Holypherne et le majordome, en remontant du souterrain, traversèrent la chapelle vide et parcoururent la terrasse, de là, leurs regards purent embrasser l'espace, mais sans rien découvrir.

— Nous nous sommes trompés, dit Georges; nous aurons pris le bruit d'un caillou tombé des pentes et frappant la terre pour le bruit que fait le choc d'un pistolet.

L'officier hochait la tête, mais ne voulait pas exciter encore la colère de son seigneur en l'assurant qu'il avait couru un danger réel.

— Cela se peut, dit-il; l'illusion est facile.

— Eh! reprit Georges, s'il y avait eu là des hommes, qui les eût empêchés de tirer, même au hasard?

— Nous avons éteint les torches fort à propos, pensa le majordome; ils n'ont pas voulu tirer dans l'ombre et révéler inutilement leur présence.

Mais il garda cette réflexion pour lui.

Ils se séparèrent pour aller prendre un peu de repos. Huguette les vit rentrer, mais elle jugea avec raison que Montrevel avait quitté le poste où il avait attendu vainement. Elle resta longtemps immobile à la fenêtre d'où elle avait souvent contemplé Renaud sur l'autre rive; mais elle regardait sans trouver une forme humaine; le rocher était désert.

Dans la journée, l'archer qui avait accompagné Montrevel et l'avait empêché de tirer sur Luyrieux, rentra au château. Huguette attendait et guettait son retour. Il lui remit en secret une lettre dans laquelle Amédée racontait ce qui s'était passé, exprimait les plus vifs regrets de l'insuccès de la nuit, manifestait l'amour le plus tendre pour Luyrieux, et demandait de nouvelles instructions, ou plutôt des ordres qu'il promettait d'exécuter à tout prix.

Cette lettre, dans laquelle il ne racontait ni les paroles menaçantes de M. de Luyrieux, ni sa tentative de meurtre, rappela un peu les espérances des trois sœurs. Huguette répondit sur-le-champ et l'archer put sortir de la cita telle à l'entrée de la nuit suivante.

« Nous avons été surprises au moment de notre fuite, écrivait Huguette, et je ne sais pas si nous pourrions de nouveau tenter ce moyen; je ne l'espère pas. Mes sœurs sont surveillées, nous n'en pouvons pas douter; moi seule jouis d'une liberté qui me permet de communiquer avec l'archer, notre

intermédiaire. Nous n'avons plus d'espoir qu'en vous, en votre loyauté, en votre amour; un seul moyen nous reste de sauver la vie de celle que vous aimez et de l'enfant qu'elle porte dans son sein... c'est de demander Luyrieux en mariage.

« Ne vous abusez pas, monsieur, sur l'imminence du danger: la situation est affreuse, et si vous ne vous hâtez, Luyrieux est perdu.

« Son sort est dans vos mains: une couronne de mariée ou un tombeau.

« Faites que votre père surmonte son éloignement pour une alliance avec le seigneur d'Holypherne; que votre amour pour la fille lui fasse oublier le père; c'est un acte de justice que vous ferez l'un et l'autre. Vous ne sauvez pas seulement votre femme et votre enfant, vous sauvez encore Philiberte, condamnée comme elle à mourir. On n'osera pas tuer l'ose en mariant l'autre, conduire au même autel une victime et une fiancée, ouvrir en même temps une tombe et une couche nuptiale.

« Je vous en supplie donc, Montrevel, agissez avec promptitude, conservez à la vie celle qui vous a donné son cœur; faites que nous puissions toutes vous bénir comme un sauveur, et moi vous aimer comme un frère.

A RECVUE DE LUYRIEUX. »

P. S. a Faites savoir à M. Liobard qu'un grand péril le menace, et qu'il se tienne sur ses gardes.

« H. DE L. »

Huguette avait hésité beaucoup à écrire cette dernière phrase; mais elle avait qu'il se tramait quelque chose contre Liobard; son père avait parlé de vengeance et de punition, et, entraînée par le pressentiment que le sort de ses sœurs était lié au sort de Renaud, elle avait cédé à l'inspiration.

L'archer arriva dans la nuit à Vobies. Amédée frêmit à la lecture de la lettre d'Huguette, trop bien d'accord avec les paroles de Georges, qu'il avait entendues de la barque, pour qu'il pût douter du péril dont Luyrieux était menacé. Ce que demandait Huguette à sa loyauté était le vœu de son cœur; il aimait Luyrieux, il voulait donner un père à son enfant, mais il était indispensable de montrer cette lettre à son père, de le déterminer à une démarche personnelle. Celui-ci était à Montrevel, où les fugitives devaient être conduites; Amédée fit seller un cheval et partit sur-le-champ pour Montrevel.

Huguette ne se trompait pas sur le danger qui menaçait Renaud; durant toute cette journée qui suivit la tentative avortée, elle avait vu venir au château, sous des habits de paysan, des soldats qui avaient conféré avec son père et avec le majordome, puis étaient repartis, les uns à pied, les autres à cheval, ceux-ci après avoir repris leurs armes et leur costume.

Ces déguisements, ces conférences, ce mouvement inusité, étaient des indices trop certains de quelque machination. En effet, tous les pas de Liobard étaient surveillés; il était environné d'espions habiles qui, sans pénétrer chez lui, avaient parfaitement ce qui s'y passait. Sans défiance à cet égard, livré en ce moment aux plaisirs dans son château de Jureux, attendant une provocation de Georges et prêt à y répondre malgré le changement que les aveux d'Huguette avaient produit en lui, il ne se doutait pas qu'en mettant le pied hors de sa demeure il pouvait tomber dans un piège tendu par le sire de Luyrieux, que nous avons entendu plus haut exprimer l'espérance de le voir bientôt son prisonnier.

En même temps que le message d'Huguette partait pour Vobies, une troupe de quarante soldats sortait de la citadelle, puis se divisait en deux bandes: l'une descendait la rive se dirigeant vers la rivière, l'autre la remontait, couronnait le château, et par le côté opposé se rendait également vers la rivière; chacune se logeait dans l'un des deux ravins qui servaient de fossés au fort, au bord de l'eau, en sorte que l'anse où s'était embarqué Montrevel, la nuit précédente, était gardée de chaque côté, sans que personne dans les deux postes soupçonnât qu'il veillait à l'entrée d'un passage secret.

Quelques heures après, Georges et le majordome descendirent l'escalier souterrain et explorèrent en tous sens les alentours de l'entrée; mais cette fois, nulle clarté ne trahissait leur présence. Ils avaient éteint et laissé leurs torches sur les dernières marches. Ils suivirent lentement, et avec précaution, le petit sentier taillé dans le roc et pénétrèrent successivement dans les deux ravins où s'étaient établies les deux troupes.

Ce n'était pas uniquement pour surveiller la rivière et ses rives que des soldats avaient été placés dans ces postes. L'une des deux troupes était appelée à jouer un rôle dans le drame qui se préparait. Après avoir achevé son inspection

et passé quelque temps sur le rocher, Georges dit au majordome :

— Remontons, tout va bien; les rapports sont bons, la vengeance s'apprête : dans quelques heures, Liobard sera dans mes mains !

Ils gravirent de nouveau les marches et arrivèrent péniblement au sommet.

— Il est temps que ces veilles finissent, dit Georges; major, nous ne valons plus rien pour cette guerre d'embuscades où nous avons brülé dans notre jeunesse; nous sommes trop vieux.

— C'est la grande guerre qu'il nous faut, répliqua le majordome.

— Oui, reprit Georges, les grandes armées, les vastes champs de bataille, les grandes villes à assiéger ou à défendre !

— L'Italie ! s'écria le majordome dont l'œil étincelait et dont la main se dirigeait vers le sud-est, l'Italie avec un corps d'armée à commander, c'est là que vous devez tendre !

— Ah ! répliqua Georges avec amertume, en poussant un profond soupir, je n'aurai pas ce bonheur ! J'ai eu tort d'aller en Artois, où le roi n'a fait que des fautes, quand le Piémont était si près. Les généraux et les gouverneurs s'y succèdent comme dans une parade, toutes les ambitions s'y peuvent développer : j'aurais trouvé mon heure, j'aurais obtenu ou pris un commandement; au lieu d'être un capitaine d'aventuriers, comme en Liobard, je serais un des généraux de l'armée française.

— Partez pour l'Italie et saisissez la première occasion, dit vivement le majordome.

— Sera-t-il encore temps ? fit Georges avec la douleur d'une ambition déçue; François I^{er} est absorbé par ses maîtresses, qui lui font oublier les grands intérêts de sa couronne, et l'Italie se va perdant tous les jours, depuis qu'il a rappelé d'Annebau.

Georges et l'officier se séparèrent et rentrèrent dans leurs appartements; mais ils ne songèrent ni l'un ni l'autre au repos, et on pouvait les voir, de temps en temps, ouvrir leurs fenêtres, tendre l'oreille et, dans l'attente d'un grand événement, chercher à percevoir les bruits lointains qui sur le bord opposé pouvaient troubler le silence de la nuit.

Des fenêtres du château, la vue s'étendait vers les Alpes. L'Italie était derrière, et Georges, en proie à la fièvre de l'attente, regardait tour à tour les terres qui longent la rive gauche de l'Ain et les montagnes qui les séparent de cette Italie où il rêvait un commandement.

CHAPITRE XI.

Le sire d'Holyperne disait vrai en parlant des fautes de François I^{er} et des affaires d'Italie. D'Annebau, en se retirant, semblait avoir emporté la fortune des Français. Quoique inférieur par son grade à Rangoné, il en avait été la bonne étoile, l'inspirateur, le guide secret, sacrifiant sa susceptibilité à la gloire de son pays. Animés par lui, les Français avaient repris les places que leur avait enlevées Antonio de Leyva et conquis le marquisat de Saluces. Mais tout périssait depuis le départ d'Annebau.

De Leyva, à qui les prédictions italiennes dont nous avons parlé à propos de la défection du marquis annonçaient qu'il soumettrait toute la France à Charles-Quint et serait enterré à Saint-Denis, dans la basilique des rois, de Leyva était mort dans la triste expédition de Provence, dans une petite commune du nom de Saint-Denis, et son corps, transporté en Italie, avait été inhumé dans l'église de Saint-Denis à Milan; à quelques centaines de lieues près, l'oracle des sibylles italiennes était accompli.

Le marquis Du Guast, qui en Provence commandait les bandes espagnoles et avait attaqué sans succès Marseille et Arles, avait succédé en Piémont à de Leyva et commandait les Impériaux. Plus heureux de ce côté, il avait forcé les Français à évacuer toutes les places prises par d'Annebau, y compris le marquisat de Saluces, moins Carmagnola.

Saluces triomphait, mais son ambition n'était pas encore satisfaite; il possédait le parchemin que de Leyva avait déposé devant lui chez Toniella, et par lequel Charles-Quint lui promettait le Montferrat; le parchemin n'était qu'un titre vain,

une lettre morte. Il voulait les terres, les châteaux, les revenus; en un mot, le traitre réclamait avec beaucoup d'insistance le prix de sa trahison.

Mais il n'était pas seul à convoiter cette belle proie : le duc de Savoie, qui avait perdu une grande partie de ses États par suite de son alliance avec l'empereur, demandait le Montferrat comme dédommagement; d'un autre côté, Charles-Quint avait érigé Mantoue en duché depuis 1530, et le duc créé par l'empereur désirait vivement ce beau domaine. Il y avait donc trois compétiteurs, et Charles-Quint ne se pressait pas de prendre une décision.

Saluces voulait à tout prix l'emporter et cherchait un nouveau titre à la faveur de l'empereur; il le trouva tout naturellement dans une nouvelle trahison dont François I^{er} lui fournit encore l'occasion, avec bouthomie et dont l'histoire n'offre pas d'exemple pareil.

Jean-Louis de Saluces, prédecessor de celui que nous connaissons, avait été, pour crime de félonie, dépossédé de son marquisat par François I^{er}, arrêté, conduit en France et jeté en prison. Le roi avait donné ses domaines à son frère cadet, François de Saluces, celui que nous avons vu chez Toniella. Après la défection de celui-ci, le roi ne trouva rien de mieux que de tirer Jean-Louis de sa prison et de lui rendre le marquisat. Il donna au frison les domaines du traitre. Singulier cercle que celui où tournait le roi !

Ce ne fut pas tout : à l'investiture, il ajouta de l'argent et un équipage digne du rang du marquis. En échange, il reçut... son serment de fidélité.

A peine Jean-Louis était-il arrivé à Carmagnola, que son frère dépossédé lui fit demander un entretien, et l'obtint. Une heure après, ils étaient tous deux à l'empereur. Mais ce n'était pas assez; le rusé François était plus habile que Jean-Louis : il lui persuada de quitter Carmagnola, tenue par les Français, et de venir habiter le château de Valferrière avec lui, et aussitôt qu'il y fut arrivé, il le fit désarmer et le déclara prisonnier.

Il n'avait plus de compétiteur, il ne lui restait qu'à rentrer à Carmagnola, quand les Impériaux l'auraient prise. Saluces jugea que ces nouvelles manœuvres lui méritaient tout le Montferrat; il le redemanda, et Charles-Quint trancha la question en les trois compétiteurs en donnant cette province au duc de Mantoue. Il préféra sa créature à un traitre et à un allié douteux.

Mais la situation des Français n'en était pas meilleure; M. de Burie avait été fait prisonnier dans une attaque avortée contre la ville de Carole et remplacé par M. de Boutières, qui était assiégé dans Turin, où nous allons bientôt retrouver le Grand-Bressan luttant contre la mauvaise fortune avec son courage ordinaire, réduit à regarder la demeure de l'aula du haut des bastions, et à faire envoyer des boulets pour écarter les officiers espagnols qui s'approchaient de trop près de cette maison où étaient ses amours.

Rangoné portait seul le titre officiel de lieutenant général du roi; mais, en réalité, il partageait le pouvoir avec un chef de troupes italiennes, nommé Caguino de Gonnague. Les deux chefs ne s'entendaient pas : l'un montrait de la clémence quand l'autre ordonnait des mesures de sévérité, et l'armée, ballotée entre ces deux rivaux, perdait chaque jour du terrain.

Les dépenses des guerres précédentes, celles de la campagne en Artois, les dilapidations des maîtres et des favoris épuisaient le trésor. Abandonné à lui-même dans un pays sans cesse parcouru et dévasté par trois armées, et où il ne trouvait plus de ressources, Rangoné manquait d'argent pour payer l'armée. Les bandes italiennes et les lansquenets allemands au service de la France se mutinaient au nom de la solde arriérée. N'ayant pas l'honneur national à défendre, un seul mobile était assez puissant pour les pousser au combat : l'argent.

Les troupes étrangères avaient plus d'une fois donné le spectacle de la défection, quand la pénurie du trésor ne permettait pas de les payer régulièrement; et la réforme de l'armée opérée par François I^{er} avait été inspirée par le sentiment des dangers que présentait l'emploi de ces troupes, autant que par le désir de créer une armée nationale régulière.

Un fait des plus étranges vint faire un moment diversion aux revers des Français en Piémont. Un soldat naïf de Coni, qui servait dans notre armée et s'appelait le Tholoan, imaginant un jour de s'emparer de la ville de Quiers (Chieri) où les Impériaux avaient une petite garnison. Il connaissait le pays, et, sans demander l'autorisation d'agir, sans en rien dire à ses chefs immédiats, il communiqua son plan à quel-

ques-uns de ses camarades qui l'acceptèrent, et les voilà partis à la conquête de la place.

Ils se présentent devant Quiers, on les reçoit à coups de fusil; le Tholozan livre bataille, bat la garnison et s'empare de la ville. Cette position avait de l'importance en raison de sa proximité de Turin, et les Impériaux allaient l'assiéger. Mais le Tholozan, qui l'avait prise, ne voulait pas la rendre. Il demanda des renforts, que le général Rangoni lui envoya, défendit la place avec autant d'habileté que de courage, et força l'ennemi à lever le siège.

Dans un autre moment, le brave Tholozan aurait peut-être payé son audace un peu cher et appris à ses dépens qu'un simple soldat n'a pas le droit de vaincre sans ordre. Mais dans les jours de revers, les liens de la discipline se relâchent quelque peu, et le succès justifie, ou du moins fait pardonner les infractions aux lois militaires.

Ce fut à peu près le seul triomphe de cette courte période. Rangoni ne laissa pas le commandement de Quiers au Tholozan; il le donna à un officier nommé d'Assal que les Impériaux assignèrent à son tour, sans doute avec des forces supérieures, et contraignèrent à évacuer la place.

Bientôt Rangoni, ne pouvant tenir la campagne avec une armée en désarroi, se réfugia à Pignerol, et les Impériaux vinrent l'y assiéger. Ce fut à ce moment que M. d'Humières, nommé lieutenant général du roi en Italie, en remplacement de Rangoni, arriva à la tête de quelques renforts, pénétra dans la place malgré les Espagnols et prit le commandement des troupes. Il était difficile de venir dans des circonstances moins heureuses.

Les Français, chassés du marquisat de Saluces, ne possédaient plus dans les Etats de celui qui les avait traités que le château de Carmagnola, dont la garnison se composait seulement de deux cents fantassins italiens au service de la France. Le général Du Guast, commandant en chef des troupes impériales, cédant aux sollicitations de M. de Saluces, vint assiéger en personne ce château de Carmagnola. Le marquis servait dans son armée, où il avait la direction de l'artillerie; connaissant les endroits les plus faibles de la place, il guidait les assaillants, ne dédaignant pas de faire parfois l'office de canonier et de pointer les pièces.

Etrange situation que celle de cet homme qui venait, avec une armée espagnole, assiéger des soldats de l'armée française dans ce château que le roi de France lui avait donné ! Mais c'était là que la trahison devait trouver sa récompense. La petite garnison de Carmagnola se défendait avec un courage héroïque contre des forces considérables, et, de toutes les embrasures, de tous les créneaux, de toutes les fenêtres, faisait constamment un feu bien nourri.

M. de Saluces, qui poussait l'attaque avec une extrême vivacité, épuisé un jour par son ardeur, s'approcha de trop près, et, frappé d'un coup de mousquet, tomba pour ne plus se relever.

Il mourut à la porte de son château sans avoir pu y entrer. Un Italien fidèle punissait l'Italien traître.

Bientôt après, la garnison fondroyée de tous côtés était obligée de capituler, et Du Guast déshonorait sa victoire par des supplices. L'Espagnol cherchait, peut-être encore des consciences à acheter, et on voulait prouver à ceux qui seraient disposés à se vendre que, si on ne pouvait les garantir d'un coup de mousquet, on savait les venger.

D'Humières essaya de prendre l'offensive, sortit de Pignerol, traversa le Pô et se présenta devant Asti, dont il fit le siège. Mais les Impériaux étaient en force, et les Français échouèrent. Cependant ils parvinrent à s'emparer des places d'Albe, de Quiers et de Chivas.

Les affaires n'en furent guère plus avancées; Du Guast s'était de nouveau porté au pas de Suse, et l'occupait fortement, espérant ainsi fermer l'Italie à une armée de secours et couper la retraite à l'armée éparpillée dans les places du Piémont, qui toutes étaient menacées par ses troupes.

Montcalan au-dessus de Turin, Volpiano au-dessous, Rivoli et Veillane à l'ouest, enveloppèrent Turin, serrée contre le Pô, dont les Impériaux tenaient le cours.

Boutières s'y maintenait et luttait avec énergie contre le blocus, qui devait bientôt se convertir en siège; mais une trahison faillit rendre son courage inutile et livrer la ville à l'ennemi. César de Naples, gouverneur de Volpiano pour Charles-Quint, gagna un bas officier qui promit de lui livrer un bastion dont il avait la garde. Cet homme, pour assurer le succès de sa trahison, composa son poste de quelques mauvais soldats qui ne brillaient pas par leur valeur; il comptait sur leur lâcheté, comme un brave officier compte sur le courage de ceux qu'il commande, et il ne crut pas même né-

cessaire d'employer auprès d'eux des moyens de séduction. C'était plus sûr et cela le dispensait de partager le prix de son infamie.

Au milieu de la nuit, à l'heure indiquée, César de Naples se présenta avec les siens devant le bastion où l'officier était de garde. Comme celui-ci l'avait espéré, ses hommes prirent la fuite; le bastion fut livré, et le traître resta avec les Impériaux pour leur faciliter l'entrée dans la ville. Heureusement, Boutières n'était pas couché; quelques-uns disent qu'il s'était, par hasard, altéré au jeu avec quelques amis; il entendit du bruit, accourut avec sa garde et quelques gentilshommes, officiers de l'armée, ferma, avec la halibarde dont il s'était armé, la porte par laquelle l'officier voulait introduire l'ennemi, et l'y arrêta assez longtemps pour que sa troupe se grossît. Le combat fut rude, mais César de Naples qui, avec beaucoup de savoir et de courage, perdait toutes ses batailles, ne démentit pas sa mauvaise fortune et fut rejeté hors du bastion.

Le traître ne put pas s'enfuir avec les ennemis auxquels il s'était vendu; il fut arrêté et accroché à un gibet dans cette même nuit.

Dans cette campagne où les Français éprouvaient tant de revers, la trahison, du moins, n'était pas heureuse. La position des traitres est toujours une satisfaction pour ceux qui restent fidèles à leur drapeau.

L'échec de César de Naples et le supplice de l'officier n'empêchèrent malheureusement pas les Impériaux de faire le siège de Turin. Bientôt toutes les communications entre cette ville et les campagnes environnantes furent coupées; l'ennemi arrêta les bateaux qui descendaient, du haut du fleuve, vers Turin, ceux qui remontaient du Pô inférieur, et la famine commença à se faire sentir dans la population piémontaise et dans la garnison.

Il ne restait de libre qu'un petit espace entre la ville et la Doire, dont l'ennemi occupait la rive gauche, et il n'arrivait rien de ce côté; à peine pouvait-on trouver quelques poissons que les pêcheurs prenaient pendant la nuit au confluent de la Doire et du Pô, au risque d'être arqués par les Impériaux. Mais ce n'était là qu'une faible ressource.

Bastien en retournant à Turin, après avoir laissé Liobard au château d'Holypherne, n'avait pas oublié le brave pêcheur qui l'avait sauvé dans la nuit de sa lutte avec les soldats espagnols. Il avait porté quelques étoffes de France à la femme et quelques présents aux enfants du pêcheur, qui avait été vivement touché du bon souvenir de l'officier et s'était montré heureux de le revoir. A ce moment, les affaires des Français étaient prospères. Quand la chance eut tourné, l'Italien fit tout ce qui était en son pouvoir pour adoucir le sort de Bastien; mais les masses n'en souffraient pas moins.

On vit peu à peu s'éloigner de la ville tous ceux qui espéraient trouver leur subsistance au dehors; toutefois il y resta une quantité considérable de malheureux sans ressources demandant du pain à la garnison, qui en manquait pour elle-même.

Les réserves en blé et en farine étaient épuisées, les greniers étaient vides; on épuisait les chevaux de luxe et, tant que dura cette ressource, on fit des distributions régulières. Après les chevaux de luxe vint le tour des chevaux de trait, de toutes les bêtes de somme, des mulets de l'armée; enfin, la cavalerie qui se résigna à un pénible sacrifice: elle tua ses chevaux pour nourrir la garnison et la population.

Ce dernier moyen d'alimentation s'épuisa encore; alors tous les animaux domestiques disparurent, et on en arriva à faire la chasse aux rats. Durant ce siège terrible se reproduisirent toutes les scènes douloureuses racontées par les historiens des guerres antérieures; on éprouva toutes les souffrances qui, depuis, ont rendu fameux les sièges de Gênes et de Danzig, soutenus encore par les Français, qui, dans ces circonstances, ont toujours donné de grands exemples de constance et de courage.

Le commandant en chef des Impériaux, Du Guast, eut le moment favorable pour ouvrir des négociations, et fit demander au gouverneur français la reddition de Turin. Les soldats étaient exténués par les privations; c'étaient des spectres ambulants qui maintenaient la garde sur les remparts, que la faim couchait au pied des murailles d'où chaque jour plusieurs ne se relevaient pas. Boutières assembla les officiers et leur soumit les propositions du général espagnol.

Alors eut lieu entre les officiers qui composaient ce conseil une des scènes les plus dramatiques, les plus émouvantes que l'histoire militaire de la France ait enregistrées. Un refus pouvait condamner à la mort, au milieu des tortures de la faim, tous ceux qui étaient présents. Nul ne venait

au secours de Turin, le pas de Suse était intercepté.... et cependant pas une voix ne s'éleva pour proposer d'accepter les propositions de Du Guesat : tous les officiers répondirent qu'ils mourraient plutôt que de rendre Turin.

Le Grand-Bressan était dans la place avec sa compagnie démontée, dont les chevaux avaient été, un à un, sacrifiés pour le service des subsistances ; le brave capitaine faisait son service à pied, malgré tout contre la réclusion à laquelle il était condamné et, dans ses heures de loisir, traduisant le Dante, dont il échantillonnait les passages les plus tristes et le plus en rapport avec sa déplorable situation.

Le pauvre amoureux se trouvait enfermé dans Turin, qui était enveloppée par les troupes ennemies, et sa Paola bien-aimée était à une toute petite distance ; mais, si petite qu'elle fût, il ne pouvait pas la franchir. De l'un des bastions qui dominaient le fleuve, le capitaine voyait parfaitement la demeure de Toniella et le camp des Impériaux qui l'enveloppaient de trois côtés ; il eût tout fait pour chasser les ennemis de cette position, non-seulement parce qu'ils bloquaient et affaiblissaient la ville, mais aussi parce qu'il était jaloux des officiers se promenant librement sur l'autre rive et à portée de voir tous les jours celle qu'il ne voyait que dans ses rêves.

Quelques-uns le lendemain d'un assaut qui avait été repoussé, lorsque les assaillants se reposaient, que tout était silencieux comme par un accord tacite entre les deux armées, deux ou trois coups de canon partaient de ce bastion et dispersaient les promoteurs trop rapprochés de Toniella. Les Impériaux tiraient peu de la rive droite du Pô, ne cherchant pas à faire dans les remparts une brèche qu'ils ne pouvaient utiliser. Les attaques les plus vigoureuses contre Turin avaient lieu par les routes de Rivoli et de Pignerol. Aussi les officiers désaient-ils, en voyant arriver ces boulets :

— Quel démon pousse donc les Français à canonner ce côté ? Ce n'est pas ici qu'est le danger pour eux.

— C'est une bravade, répondait-on : ils veulent prouver qu'ils ne manquent pas de munitions ; mais cela ne durera pas longtemps.

Ce n'était ni un démon possédant les Français ni une bravade qui valait aux Espagnols ces saluts de boulets ; c'était Bastien qui, d'accord avec le commandant de la batterie, se vengeait de son éloignement forcé de Paola en faisant tirer sur ceux qui venaient trop près.

Le Grand-Bressan ne se borna pas à disperser les curieux qui rôdaient autour du jardin, le commandant de la batterie prit plaisir à servir la jalousie du capitaine ; il tira par-dessus la maison de Toniella, puis à droite, puis à gauche, et força les tentes les plus rapprochées à déloger, à se placer à une distance respectueuse, c'est-à-dire, hors de portée. Il arriva ainsi à former autour de la maison de Toniella un demi-cercle, un arc, dont le Pô était la corde, et qui se trouvait entièrement vide.

Cette témérité, que rien ne justifiait aux yeux des Espagnols, attira l'attention des grands stratèges de leur armée. Le bastion qui balayait ainsi le terrain devint l'objet de sérieuses études. On en releva le plan, la hauteur, les angles, l'inclinaison des embrasures ; on arriva à se persuader, en voyant la maison et le jardin de Toniella demeurés intacts, qu'il y avait dans le bastion un défaut de construction qui ne permettait pas de tirer aussi bas, à cette distance. Les savants italiens et espagnols écrivirent à ce sujet une douzaine de volumes ; mais l'imprimerie était encore peu répandue, et ces travaux restèrent manuscrits, ce qui fut assurément une perte fort regrettable pour tous ceux qui s'occupaient du grand art de tuer les hommes d'après des règles mathématiques.

CHAPITRE XII.

Si le problème de la maison demeurée intacte au bas de la perpendiculaire de l'arc tracé par le canon ne fut pas résolu, on en eut la solution donnée par la science resta ignorée, l'amour de Bastien eut du moins pour le bien-être de la garnison un résultat matériel, positif, et d'assez grand prix.

Les télescopes n'étaient pas encore inventés ; ceux qui observaient les astres, les généraux d'armée et les amoureux, devaient se contenter de leurs yeux. Les observations étaient nécessairement plus longues ; le Grand-Bressan revenait si fréquemment, et restait si longtemps sur le bienheureux bastion à regarder de l'autre côté du fleuve, que ses yeux,

retrouvant toujours les mêmes objets sous des angles de lumière différents, finirent par saisir les moindres détails et par étendre fort loin le rayon visuel. Il voyait toujours, derrière le Pô, à droite de la route de Villanova, et à une assez courte distance, un grand mouvement de chariots et de cavaliers ; il put un jour distinguer un nombreux troupeau de bœufs prenant la même route que les chariots, et comprit que le parc aux bestiaux et les magasins des Impériaux se trouvaient là.

L'abondance d'un côté, la misère de l'autre : il y avait de quoi tenter la malheureuse garnison qui mourait de faim. Restait le fleuve à franchir ; c'était une question de stratégie. Bastien fit méthodiquement part de ses observations à son colonel ; celui-ci en parla à M. de Boutières ; tous trois se rendirent sur le bastion. En rentrant chez lui, le gouverneur avait fait son plan d'attaque.

Les troupes disponibles sortirent donc un jour de Turin, à l'aube naissante, armées par la corde de la faim, et se divisèrent en deux corps. Le premier prit une des routes qui vont de Turin à Pignerol, celle qui est la plus rapprochée du Pô ; le second, dont Bastien faisait partie, tenait la gauche du premier corps, entre celui-ci et le fleuve, marcha dans la direction de Montcalier, place située entre Turin et Carignan, et dont le pont était la communication la plus importante entre les divisions de l'armée espagnole qui occupaient les deux rives.

L'ennemi, qui ne s'attendait pas à cette sortie, recula d'abord devant les Français et, persuadé que ceux-ci allaient attaquer le pont afin de couper la communication et d'isoler Rivoli et Grulichero placés sur la rive gauche, et dont ils auraient ensuite bon marché, l'ennemi, disons-nous, courut en toute hâte vers Montcalier. Le premier corps français faisant alors un mouvement sur sa gauche, y suivit les Espagnols et attaqua le pont d'une façon assez vive.

Protégé par ce mouvement, n'ayant plus d'ennemi devant lui, le second corps, resté en arrière, s'arrêta au bord du fleuve, le long du chemin entre Turin et Montcalier, à la hauteur du point où s'élève aujourd'hui, sur l'autre rive, le fort de Cavour. Le Pô, assez large en cet endroit, était divisé par une île en deux bras, dont l'un était profond et rapide, dont l'autre, au contraire, pouvait être passé à gué.

Les Français avaient amené des batteaux étroits et légers sur leurs chariots ; un pont fut rapidement jeté entre la rive gauche et l'île. Les Français y passèrent sans obstacle, puis traversèrent le second bras, ayant de l'eau jusqu'au genou, malgré quelques coups de feu tirés par les postes espagnols. Ils se mirent alors en ordre de marche et, tournant à gauche, s'avancèrent dans la direction de Saint-Vito.

Ces malheureux affaires de Turin étaient enfin sur cette rive droite où se trouvaient les parcs aux bestiaux, les dépôts de blés et de farines, les provisions de toute espèce ! Ils firent une ample récolte sans trouver de résistance sérieuse, tant l'ennemi était loin de soupçonner la possibilité d'une attaque de ce côté.

Les chariots furent chargés de blé, de viandes salées, de vin ; des bœufs, des moutons furent liés. Tout cela fut opéré avec la plus grande rapidité, car c'était là une condition du succès. On donna aux soldats une demi-heure dont les pauvres diables avaient grand besoin pour se refaire un peu.

Il fallait envoyer vers Turin les prises qu'on avait faites, et cela était moins facile que le passage que l'on venait d'opérer, car il n'était plus possible de traverser le Pô au même endroit. En effet, les Impériaux avaient reculé devant les Français jusqu'au pont de Montcalier, qu'ils avaient bravement défendu. Le premier corps n'avait d'autre but que celui d'occuper l'ennemi pendant que le second opérât sa razzia ; il tirait constamment, mais montrait quelque mollesse dans l'attaque. La garnison de Montcalier, croyant à un danger sérieux, alla promptement se joindre à ceux qui défendaient le pont. Les Impériaux reprirent alors l'offensive sur la rive gauche, et le premier corps français recula à son tour devant eux.

Dans ce mouvement de retraite effectué le long du fleuve, il fallait abandonner ou enlever le pont de batteaux. Les Français purent heureusement le démonter et l'emporter malgré les efforts de l'ennemi.

Des lors, le deuxième corps n'eut plus d'autre moyen de ramener ses prises que de descendre la rive droite du Pô et de traverser le pont de Turin dont les Espagnols occupaient la tête sur cette rive. Il marcha résolument vers ce point ; en même temps, sur les ordres de Boutières, tous les bastions qui bordaient le fleuve vomirent des boulets et de la mitraille

sur cette tête de pont. L'épouvante se mit chez les Impériaux, attaques ainsi de tous côtés; le pont fut libre un moment et le convoi commença à filer.

Mais le premier instant de surprise passé, les chefs espagnols rallièrent leurs soldats et chassèrent vigoureusement les Français. L'ennemi arrivait de tous les points, et il fallait bien le tenir en respect, sous peine de perdre le fruit de cette sortie, heureuse jusque-là, de se voir encore livrés aux horreurs de la faim. Aussi les Français firent-ils des prodiges d'audace.

Craignant de se laisser acculer contre le fleuve, où l'ennemi les eût jetés, les Français le refoulèrent avec un courage désespéré sur toutes les routes qui aboutissaient au pont. Le Grand Bressan, à la tête de sa compagnie de cheval-légers démontée, et combattant à pied, occupait la rive en aval du pont, sur le chemin qui menait à la maison de Toniella. Les soldats étaient armés de la lance, les officiers de la halberde. Les bastions de Turin ne tiraient plus, les coups pouvant frapper les Français presque confondus avec les Espagnols. Le convoi filait toujours, malgré l'ennemi, essayant en vain de briser les lignes françaises qui en protégeaient la marche. Une masse énorme se pressait sur la route de Villanova; un gros d'Impériaux, inutile sur ce point, abandonna la route, se jeta à travers champs, sur sa droite, et alla en aval du pont attaquer la troupe commandée par Bastien. Il y eut là une mêlée terrible; les Impériaux avaient deux pièces de campagne qui vomissaient la mitraille sur les cheval-légers et les fantaisies réunies à eux.

— Mes amis ! s'écria Bastien, leurs canons portent plus loin que nos lances; il n'y a pas moyen de se battre comme ça; c'est un métier de dupe. Courons sur les canons : ne les enclouons pas, mais prenons-les; ça nous servira. Vous êtes prêts ? En avant ! marche !

Les Français s'élançèrent au pas de course, les canons craquèrent leur dernière volée !... Quelques-uns tombèrent, les autres cultiveront tout et s'empareront des pièces. Devant cette avalanche, les Impériaux reculerent. Emporté par l'ardeur du combat, Bastien se laissa malheureusement entrainer trop loin à leur poursuite, et se trouva tout à coup en face d'une autre troupe d'Espagnols qui accourait au secours de la première et débouchait par le petit chemin longeant la base du jardin de Toniella, cette base que Bastien avait franchie le soir de l'entrevue d'Antonio de Leyva et de Saluces.

Les Impériaux fondirent sur les Français. Frappé de deux coups de lance, Bastien tomba et les siens s'enfuirent en désordre, pourvus par l'ennemi, qui passa sur le corps du capitaine. Ils s'aperçurent bientôt de l'absence de leur chef et reprirent l'offensive pour arriver jusqu'à lui et l'enlever; mais ils n'en purent venir à bout, malgré les plus grands efforts, et durent l'abandonner sur le terrain.

Resté seul, le Grand Bressan essaya de se relever; mais il n'en put venir à bout et retomba sur le sol en gémissant.

Quelques mauvais soldats espagnols, de ceux qui sont toujours les derniers au combat, les premiers au pillage, commencèrent à exploiter le champ de bataille que la compagnie du malheureux capitaine venait de quitter. Ils faisaient prisonniers les blessés, dépouillaient les morts, amis et ennemis, d'une main plus lestée à fouiller les poches qu'habile à manier la hache.

Bastien vit ces pillards s'avancer lentement de son côté et, levant les yeux au ciel, il dit tristement :

— Allons, tout est fini !

Puis, faisant un dernier effort, il cria d'une voix déchirante : — Paola, Paola ! je viens mourir auprès de toi !

Le bruit du combat avait attiré dans le jardin de Toniella les deux femmes qui la servaient; elles entendirent ce douloureux appel de l'officier, regardèrent par-dessus la haie et reconnurent le Grand Bressan. L'une d'elles courut auprès de sa maîtresse et lui répéta ce qu'elle venait d'entendre.

Paola était là. Sans dire un mot, sans jeter un cri, elle descendit rapidement l'escalier et s'élança sur le chemin. Elle vit Bastien gisant à terre et baigné dans son sang. Les deux femmes l'avaient suivie; elle leur fit signe, leur dit quelques mots en italien, et toutes trois essayèrent d'enlever le capitaine et de le transporter dans la maison.

En ce moment, les pillards, qui continuaient leur exploration, s'approchèrent avec vivacité, et l'un d'eux dit en riant :

— Eh ! eh ! mes belles filles, ne nous volez donc pas notre butin, si il vus plaît !

— Vous voyez bien que c'est un homme mort, dit un autre, en regardant effrontément les jeunes femmes.

En même temps ils voulurent reprendre ce qu'ils appelaient

leur butin. Paola les repoussa vivement en appelant au secours, comme si quelqu'un pouvait sortir de la maison et mettre en fuite ces bandits. Mais personne ne vint qu'un officier espagnol, qui, ralliant ses hommes sur le chemin, s'approcha au bruit de la querelle et en demanda la cause.

— Un soldat mort que ces femmes emportent pour le démolir, dirent les soldats.

— Un blessé que nous voulons secourir, répondit énergiquement Paola.

— Mort ou blessé, fit durement l'officier, rendez-le. Et si tournant vers les soldats : Eulexede, ajouta-t-il.

Les femmes qui portaient Bastien étaient entrées dans la maison; Paola se jeta devant la porte pour barrer le chemin aux pillards, et, regardant l'officier, elle s'écria :

— Cet homme est mon fiancé : mort ou blessé, il est à moi !

— C'est un Français et un ennemi, répliqua l'Espagnol : il est à nous. Reprenez-le !

Les soldats jetèrent Paola hors du seuil, et se précipitèrent vers les femmes, l'officier à leur tête. Mais à ce moment parut Toniella, pâle, courroucée. L'Espagnol s'arrêta devant cette femme, dont les yeux brillaient du feu de la colère, dont les lèvres étaient frémissantes.

— Qui ose violer la demeure de la veuve de Cassio, d'une amie de Charles-Quint ? s'écria Toniella.

— Madame... balbutia l'officier, c'est un Français qu'on enlève.

— Espagnol ou Français, quiconque entre ici est sacré ! reprit Toniella. Ne l'oubliez pas et ne me forcez pas à prier l'Empereur de vous le rappeler.

— J'ignorais chez qui nous étions, madame, excusez-nous, dit l'Espagnol.

Les soldats s'éloignèrent et se soulevèrent, seulement alors, qu'Antonio de Leyva, l'année précédente, et lui Guast, tout récemment, avaient fait visite à la jeune veuve et avaient ordonné que sa maison fût respectée de tous.

— Elle est venue mal à propos, disait l'un d'eux, cet officier avait au cou une chaîne d'or qui eût bien fait notre affaire.

— Il avait au côté une dague dont le fourreau eiselé doit être de quelque prix, fit un autre.

— Bah ! riposta un troisième, nous en trouverons des chaînes d'or et des fourreaux eiselés, quand nous entrerons à Turin. Deux petites heures de pillage nous vaudront plus que toute la détroque des Français.

— Nous aurons et le pillage et la détroque, dit un autre en ricanant; on ne fera pas de la générosité ici comme à Fossano, et toute la garnison sera prisonnière de guerre.

L'officier leur ordonna de rejoindre leurs compagnies et ils s'éloignèrent chargés d'un assez riche butin qu'ils avaient impartialement enlevé aux morts des deux nations.

Dependant le convoi filait toujours. Maîtres de la tête de pont et de la route qui bordait le fleuve en amont, les Français faisaient face à l'ennemi et le contenaient encore. Les bestiaux, les chariots de blé, de farine, continuaient à entrer dans la ville.

Les Impériaux, dont la masse grossissait toujours, suivaient pied à pied l'arrière-garde et affluaient de tous les côtés. Les Français n'étaient pas en assez grand nombre pour garder la tête de pont, il ne leur était plus possible de tenir. Ils cédèrent la place à l'ennemi, qui reprit sa position; mais leur but était atteint : tout le convoi était passé.

Sur la rive gauche, le premier corps opérant se retirait lentement, ramené par les Impériaux, mais sans toutefois se laisser entamer. Le succès de cette petite expédition fut complet et rendit pour quelques semaines l'abondance à la garnison de Turin. Ce fut une des heureuses journées de l'armée qui, depuis longtemps, n'en comptait pas beaucoup de ce genre.

Dans la maison de Toniella, toutes les pensées et tous les soins étaient concentrés sur la capitaine Bastien. Pendant que les Français s'éloignaient et que retenaient les derniers coups de canon, le blessé était transporté au premier étage, dans une chambre donnant sur le jardin, et déposé sur un lit où l'on visita et lava ses blessures.

Depuis qu'on l'avait enlevé aux pillards espagnols, il n'avait pas donné signe de vie, et Paola, en étanchant le sang qui coulait des plaies béantes, versait de grosses larmes sans proférer un mot. Cette pénible opération achevée, la pauvre enfant mit la main sur le cœur de Bastien et ne le sentit pas battre... Elle approcha ses lèvres des lèvres de son amant, afin de sentir le souffle léger de sa respiration s'il vivait encore : non souffle d'effluve ses lèvres... Elle se fit apporter

un petit miroir et le posa sur la bouche de Bastien : la glace ne fut pas ternie.

Alors Paola découragée laissa tomber ses bras ; elle contempla la belle tête pâle et inerte du Grand-Bressan, puis, tout en larmes, désespérée, elle jeta ses deux bras au cou de Bastien, colla sa bouche à la bouche de son fiancé, comme si elle eût voulu recueillir son âme ou insuffler une vie nouvelle dans les pommons du mort.

L'amour lui révélait-il une science inconnue d'elle ? Fit-elle en réalité pénétrer dans les pommons un air qui rétablit le jeu de la respiration ? Nul ne le sait : mais Bastien poussa un soupir, se releva, ivre de joie, haletante, n'osant parler, écoutant, afin de surprendre une nouvelle manifestation de la vie.

Toniella apporta de la charpie et des linges découpés en bandes et pensa les blessures du malheureux officier. Malgré les soins et l'habileté de la jeune femme, la douleur arracha à Bastien un cri léger qui passa en sifflant entre ses dents serrées... Il ouvrit les yeux, et sans avoir reconnu personne, les ferma.

— C'est fini, dit Paola d'une voix entrecoupée par les sanglots, en passant rapidement du l'espérance à la désillusion. Puis elle s'assit un chevet de Bastien et prit dans ses deux mains la main glacée du moribond.

— Espérons, dit doucement Toniella quand elle eut achevé le pansement ; laissons faire la nature, en l'aidant de notre mieux.

Alors elle humecta les lèvres de Bastien et fit pénétrer quelques gouttes d'eau adulcifiée de sirop dans sa bouche desséchée et brûlante. Il respira péniblement, avec effort, mais enfin la vie n'était pas encore éteinte.

Paola, qui jusque-là n'avait songé qu'aux blessures, sur son visage, peignit ses beaux cheveux blonds bouclés, lava les araignées sur son front, sans savoir si elle le paraît pour la résurrection ou pour le tombeau.

Pendant huit jours et huit nuits, on vit constamment auprès du capitaine, Toniella, admirable de dévouement ; Paola, dirigée par son amour, et les deux sœurs, deux bonnes créatures, se relayant au chevet du malade, épuisant ses mouvements, attendant une parole ou un regard intelligent annonçant qu'il eût conscience de son état.

Ce fut Paola qui reçut en premier regard, qui recueillit cette première parole. Bastien ouvrit les yeux, reconnut la jeune fille, murmura son nom, et lui tendit la main. C'était enfin le reveil après cette longue léthargie qui ressemblait à la mort.

— Sauvé ! sauvé ! s'écria la jeune fille avec bonheur.

Et souriante, légère comme un oiseau, elle courut de chambre en chambre annoncer l'heureuse nouvelle et rassembla tout le monde autour du lit du malade.

Bastien pressait les mains des deux sœurs. Il ne se souvenait de rien depuis ses deux blessures et les paroles qu'il avait prononcées en tombant sur le champ de bataille ; il comprenait bien qu'il n'avait pu être sauvé que par un miracle d'amour et de dévouement et demandait comment on l'avait découvert et recueilli.

Paola eût volontiers répondu à ses questions, mais Toniella commanda le silence et le repos, car l'officier n'était pas hors de danger et toute recrudescence eût été fatale ; elle ne permettait que le langage des yeux.

L'amour avait commencé la guérison, la jeunesse l'acheva : deux grands médecins qui ont toujours fait des cures merveilleuses sans écrire de traités scientifiques. Les blessures se cicatrisaient, les forces revenaient. Ce fut une fête dans la maison, le jour où le Grand-Bressan put quitter sa chambre, se promener un moment dans le jardin et s'asseoir sous les orangers entre les deux femmes auxquelles il devait la vie. Il excita plus d'une fois leurs rires joyeux en leur racontant de quelle manière l'artilleur son aïeul avait forcé les tentes espagnoles à s'éloigner de leur demeure et tenu à distance les maraudeurs.

La convalescence faisait des progrès rapides. Le capitaine était plein d'amour et de reconnaissance pour ses libératrices ; mais il venait souvent s'asseoir à une fenêtre qui ouvrait sur le fleuve, et là, tout en causant avec Toniella ou avec sa sœur, il regardait les remparts de Turin, et soupirait quelquefois.

CHAPITRE XIII.

Paola, avec cette intelligence que donne l'amour, comprit les soupçons de Bastien devina sa pensée.

— Mon capitaine, lui dit-elle un jour, d'un accent empreint de tristesse, quelqu'un vous aimera-t-il plus et mieux là-bas ?

— Paola, répondit l'officier, celle que j'aime, celle à qui je dois la vie est ici, et jamais je n'ai été aussi heureux.

— Eh bien ! fit vivement la jeune fille, pourquoi le temps vous paraît-il si long auprès de nous, pourquoi voulez-vous nous quitter ?

— Hélas ! mon amie, répondit Bastien, je suis soldat ; mon devoir m'appelle au milieu de ceux qui combattent et qui souffrent.

— Vous ne m'aimiez pas... dit Paola en hésitant et sans oser regarder le capitaine.

— Endant ! je vous aimais déjà de toutes les forces de mon âme... je vous aime, aujourd'hui, avec l'ardent désir de vous consacrer la vie que vous m'avez rendue, répondit le Grand-Bressan.

— C'est pour moi que vous soupirez, après le moment où vous pourriez vous séparer de moi, ne laissez ici dans la douleur, tremblant pour vous, qui allez courir de nouveaux dangers ! murmura Paola.

— Ma bien-aimée, reprit le capitaine, en pressant les mains de la jeune fille entre les siennes, vous ne pouvez pas épouser un vaincu ; laissez-moi rejoindre mon drapeau : je reviendrai vous offrir la main d'un soldat victorieux et, dès lors, digne de vous.

Quelque douleur qu'elle éprouvât de voir Bastien s'éloigner, Paola comprit ce noble langage et consentit à son départ. Mais Toniella haussa les épaules en souriant, lorsque sa sœur lui transmit les vœux du capitaine. Bien que la maison ne fût séparée de Turin que par le fleuve, le retour à la ville n'était pas aussi facile que Bastien le supposait, et toute son habileté, tout son courage y eussent échoué.

Depuis la sortie qui avait si bien réussi à la garnison, les Impériaux exerçaient la plus active surveillance le long du Pô. Quelques marchands avaient seuls obtenu la permission de sortir de la ville et d'y rentrer chaque soir, par le pont. Du Gust avait accordé cette autorisation parce que ces marchands apportaient dans les cantonnements espagnols des objets manufacturés dont les soldats avaient besoin. Boutières parce que ce petit trafic permettait à quelques ouvriers de Turin de vivre de leur travail ; mais les deux généraux avaient l'air d'ignorer le but des marchands et leur commerce. Pour prévenir toute surprise ou toute manœuvre, ces hommes devaient toujours sortir et rentrer par la même porte ; leur identité était reconnue chaque jour par les mêmes gardiens, qui visitaient soigneusement leurs paquets et leurs poches.

Bastien ne pouvait donc pas songer à se faire passer pour un de ces marchands et à rentrer à Turin sous des habits d'emprunt ; il eût été infailliblement arrêté.

D'un autre côté, les soldats espagnols, privés des dépouilles du capitaine par l'intervention de Toniella, avaient raconté l'affaire à leurs camarades. Il n'y avait pas de poste auprès de la maison, on sait pourquoi ; mais les soldats veillaient, bien décidés à s'emparer de tout homme qui en sortirait, et à faire payer au prisonnier une rançon capable de les dédommager du butin qu'un leur avait soustrait. Il était également impossible de faire pénétrer le brave pêcheur du confluent de la Doire et du Pô, habitant la rive opposée, et dont la maison était, au surplus, entourée par le Pô. Espagnols, dont les avant-postes venaient jusque-là de ce côté.

Le Grand-Bressan voulait écrire au gouverneur de Turin et à son colonel qu'il n'était pas mort, comme avaient dû le penser les soldats de sa compagnie qui n'avaient pu le reprendre, qu'il avait été sauvé par le dévouement de madame Cassio et de Paola ; mais Toniella s'y opposa formellement, persuadée que la lettre serait prise et amènerait quelque complication.

Aucun marchand n'entra dans la demeure de Toniella ; mais celle-ci en trouva un chez lequel elle avait fait, à Turin, quelques emplettes avant le siège, et celui-ci se chargea de faire connaître au général Boutières et au colonel des chevaux légers le salut et l'existence du capitaine. Pour la première fois elle se berna là, craignant d'être refusée si elle demandait plus. Les deux officiers supérieurs firent faire leurs compliments à Bastien.

Toniella s'était aperçue de la surveillance exercée sur sa demeure, mais elle n'osait s'en plaindre à personne ; Charles-

Quint lui-même n'aurait pu trouver mauvais que ses soldats voulaient faire un officier français prisonnier. Bastien était là au milieu des ennemis ; c'était beaucoup qu'en l'y laissât en repos, sinon en liberté complète.

— Il serait bien facile à mon général de me tirer de ce mauvais pas, dit un jour le Grand-Bressan en sortant d'une rêverie qui l'avait longtemps absorbé.

— Comment cela ? fit Toniella en souriant d'un air incrédule.

— Boutières et Du Guast doivent avoir quelquefois à traiter ensemble d'objets qui concernent les deux armées ; et si ne se voient pas, mais ils s'envoient des parlementaires. Qui empêcherait le gouverneur de Turin de me choisir pour parlementaire, de me faire tenir mes pouvoirs et de m'envoyer vers Du Guast.

— Eh bien ! dit Paola, qu'arriverait-il ?

— C'est bien simple, reprit Bastien ; je remplirais ma mission, et en quittant Du Guast je rentrerais à Turin d'où je serais censé être sorti.

— Grand enfant ! répliqua Toniella, il arriverait que votre séjour ici, ignoré ou tacitement toléré, deviendrait public, officiel ; vous ne rentrerez à Turin qu'en donnant votre parole d'honneur de revenir après avoir rempli votre mission ; vous tiendriez fidèlement votre parole, et, au lieu d'être le prisonnier de Paola, vous seriez plus maître de guerre.

Bastien se gratta l'oreille. Paola lui fit une petite moue qui signifiait : C'est bien fait, vous resterez ici. Puis Toniella lui dit d'un air narquois :

— Il faut traduire Dante avec Paola et lui chanter des chansons bressanes.

Mais Turin était trop près ; quand on entendait résonner la mousqueterie de l'autre côté, Bastien exprimait tout haut le désir que les Français fissent une sortie qui lui permit de les rejoindre. Il avait perdu sa hallebarde en tombant sur le champ de bataille ; mais sa dague était restée attachée à sa ceinture, ainsi que son poignard ; et un jour qu'il eut une petite escamouche au pont de Turin, il saisit ses armes et voulut courir vers les Français.

Mais ce n'était qu'une fausse alerte : la garnison ne tentait rien de ce côté, et il n'avait pas fait vingt pas que le pont était balayé.

— Vous vous ferez tuer quelque jour, lui dit Toniella ; nous avons en trop de peine à vous sauver pour vous laisser périr de la sorte : je vais m'occuper de votre délivrance.

En effet, Toniella se rendit à Villanova, où était Du Guast, raconta au général espagnol les faits tels qu'ils s'étaient passés et le pria d'échanger Bastien contre quelque officier prisonnier des Français. Elle lui remit en même temps une lettre destinée à M. de Boutières, dans laquelle le Grand-Bressan priait son général de l'échanger.

Du Guast envoya au gouverneur de Turin la lettre de Bastien et un cartel d'échange ; bientôt après, le capitaine alla rejoindre les Français, partager leurs peines, leurs misères, souffrir avec eux les tortures de la famine qui était revenue et devait durer longtemps encore.

L'amour et le bonheur étaient chez Toniella ; le devoir appelait le soldat dans la ville assiégée. Le Grand-Bressan n'hésitait pas. Paola pleurnî et souffrait de ce départ, mais admirait en secret ce noble capitaine.

Une armée française se disposait à passer les Alpes pour secourir les braves soldats qui luttaient si courageusement en Piémont, et dont la position devenait de jour en jour plus difficile. Si la garnison de Turin donnait l'exemple du dévouement, de l'abnégation, dans le reste de l'armée l'anarchie paralysait tous les mouvements.

Les lansquenets mutins, insolents, avaient contraint le lieutenant général d'Humières à leur confier la garde de l'artillerie, c'est-à-dire à la leur livrer. C'était un gage de leur sagesse qu'ils avaient voulu. Dès ce moment, les lansquenets n'obéirent plus que lorsqu'il leur convint d'obéir ; ils contraignaient tous les plans du lieutenant général, et, au lieu d'être conduits par lui, l'entraînaient où il ne voulait pas aller. La question de la solde renaissait toujours, et ils lui arrachaient le plus d'argent possible. Un colonel nommé Hans Ludovic, ambitieux de gloire, actif, rusé, sans autre but que celui de primer, de satisfaire une vanité inutile, était le promoteur principal de toutes ces séditions. Ce colonel insulta un jour au commissaire des guerres, et comme le lieutenant général intervenant pour apaiser la querelle, Hans Ludovic osa tirer son épée et le menacer. Les gens de la discipline étaient à ce point révoltés que M. d'Humières fut obligé de dévorer cette injure.

Plus tard, quand l'armée fut rentrée en France, où l'autorité reprit son empire, le colonel fut arrêté à Lyon, jugé,

condamné, et paya de sa tête cet acte d'insubordination.

Mais on était encore loin de cette époque ; les lansquenets ne voulurent pas obéir, se rendirent à Bouix et à Pignerol, malgré les ordres du lieutenant général, et y conduisirent l'artillerie. Le malheureux d'Humières, sans canons, ne voulant pas servir cette fois les mutins, se retira avec ses troupes à Sézanne, d'où il envoyait au roi courriers sur courriers, pour exposer sa déplorable situation et pour demander des secours. Des escouades, les uns étaient pris par les Impériaux, les autres arrivaient et s'acquittaient de leur mission ; mais jusque-là aucune armée n'était venue rétablir les affaires.

Enfin, le lieutenant général envoya Langei pour représenter à François I^{er} l'état désastreux de ses troupes et de la garnison de Turin ; mais il fallait passer la frontière, et cela n'était pas facile, car elle était gardée et surveillée de tous côtés par les Impériaux toujours sur la qui-vive, regardant déjà comme prisonnière de guerre cette malheureuse armée dans laquelle Du Guast savait encore semer la dissension, qui, dans les moments de revers, trouve les esprits disposés à s'agiter.

Heureusement Langei était un homme d'imagination autant que de courage. Il avait dans l'esprit toutes les ressources du soldat, du négociateur, du diplomate le plus habile. Ce qui surtout le servait merveilleusement, c'est qu'il exécutait lui-même ce qu'il avait imaginé. Il avait, dans différentes occasions, rempli les fonctions d'ambassadeur de France dans les cours étrangères, et tout dernièrement en Allemagne. Fort obligant, très-conciliant, il connaissait tout le monde et avait rendu à beaucoup de personnes des services dont il invoquait au besoin le souvenir dans l'intérêt de son pays.

A cette époque de luttes incessantes, de revirements rapides, où l'allié de la veille devenait l'ennemi du lendemain et vice versa, suivant les intérêts de chaque jour, Langei avait des amis dans tous les camps. Durant cette campagne, il alla plusieurs fois de Piémont en France et de France en Piémont. Les Impériaux, avertis de ces courses, gardaient soigneusement les passages, surveillaient Langei, arrivaient sur ses traces, le poursuivaient, étaient parfois au moment de le prendre... Mais il passait toujours au milieu d'eux avec une adresse et un bonheur inouïs.

Langei passa donc cette fois comme précédemment, et trouva François I^{er} sur la route de Paris à Lyon. Ainsi que nous l'avons dit, une partie des troupes de l'Artois marchait vers les Alpes et le roi allait en personne au secours de l'armée d'Italie. Le dauphin, son fils, et M. de Montmorency venaient de prendre les devants pour presser la marche des troupes qui devaient se trouver réunies à Lyon, le 26 septembre (1537).

Mais la garnison de Turin était aux abois ; il importait de lui faire parvenir de l'argent, sous peine de voir tous ces braves gens mourir de faim. Avec de l'argent on aurait des vivres et on pourrait attendre les renforts promis. Le roi fit compter vingt-cinq mille écus à Langei, qui s'achemina vers les Alpes et lui chargea l'argent sur des mulets. Il fallait passer, et le pas de Suse était encore fermé par les Impériaux, qui n'avaient pas manqué de visiter la charge des mulets.

On se souvient qu'une partie des lansquenets était à Bouix, sur la route de Suse, du côté de la France. Langei, peu de temps auparavant, étant à Vitemberg, en mission diplomatique, avait rendu un service important à celui qui commandait les lansquenets cantonnés à Bouix ; malgré le dissentiment qui existait entre eux et le lieutenant général les lansquenets marchèrent, ouvrirent le pas de Suse et Langei passa heureusement, lui et ses mulets.

Ce n'était pas il fallait percer les lignes formées par les Impériaux qui ensermaient Turin, éviter Villano, à quelques lieues de Suse, et Rivelli un peu plus loin, l'une et l'autre au pouvoir de l'Espagnol ; car les lansquenets ne pouvaient pas songer à les emporter.

Un matin, on vit sortir de Turin cinq ou six cents fantassins, appuyés par quelques pièces de canon, allant dans la direction de Rivoli, enseignes déployées, tambour battant, comme l'avant-garde d'un corps d'armée ; ils marchaient avec une lenteur calculée, dans l'ordre le plus parfait, ne laissant pas entamer leurs flancs par l'ennemi. Le bruit de cette sortie, dont le but était ignoré, se répandit aussitôt : les Impériaux crurent à une attaque adroite contre Rivoli, coururent se placer en avant de cette ville, et partie de la garnison vint se joindre à eux pour repousser les Français.

En même temps que cette colonne prenait lentement la route de Rivoli, un fort détachement de cavalerie légère, à pied pour le moment, et commandé par le Grand-Bressan,

sortait de Turin sans bruit, laissait à sa gauche la route de Rivoli, remontait le cours de la Doire sur la rive droite, tombait avec rapidité sur un gros d'ennemis qui observait ses mouvements, perçait sa ligne, et envahissait une ferme placée au bord de la rivière.

Les Espagnols, qui occupaient encore cette ferme quelques heures auparavant, en voyant la furie avec laquelle les Français s'y précipitaient, riaient de la déception qui les attendait et ne prenaient pas la peine de disputer une bicoque sans importance stratégique et que quelques coups de canon pouvaient mettre en cendres.

En effet, le détachement évacua la ferme un instant après l'avoir envahie; mais, bien que les Espagnols n'y eussent rien laissé, il ramenait avec lui une demi-douzaine de muletiers dont les bêtes étaient chargées de peaux de mouton destinées, disaient-ils, aux tanneries de Chivas. Ces muletiers étaient arrivés à la ferme pendant le combat, par des sentiers abrupts, ouverts dans les montagnes, à travers les cols et les précipices, que des mulets seuls pouvaient suivre.

Le brave Langei était au nombre des muletiers ramenés par le Grand-Bressan; le pêcheur de la Doire avait servi de guide. A un signal donné, la colonne qui avait marché vers Rivoli opéra sa retraite, appuyée par un nouveau détachement sorti de Turin. Le soir, Boutières avait les vingt-cinq mille écus, et la garnison avait le pain.

Le roi arriva à Lyon le 6 octobre, et bientôt après se mit en route pour les Alpes, le dauphin et Montmorency le précédant de quelques journées. Tout faisait pressager une campagne sérieuse et décisive; François I^{er} avait cherché des alliés en dehors de l'Europe, et les mouvements de son armée devaient se combiner avec les opérations de Barbadan-Barberousse, ancien chef de corsaires, devenu roi de Tunis et d'Alger et grand amiral du sultan des Turcs, Soliman II, avec lequel le roi venait de conclure une première alliance. La flotte de Barberousse avait fait apparition sur les côtes d'Italie, où elle menaçait les possessions espagnoles.

Les habiles et les niais — qui en sont les plus puissants auxiliaires — poussèrent de grands cris à l'annonce de cette alliance qui pouvait avoir d'immenses résultats si François I^{er} eût exécuté loyalement les stipulations des traités. On reprochait au roi avec une vivacité extrême de s'aller aux infidèles lorsqu'en France on indulgait les plus horribles supplices aux protestants; il fallait retourner la question et reprocher au roi de ne pas faire cesser la persécution contre les religieux lorsque la France abandonnait la malheureuse politique qui avait produit les croisades.

Malgré les fautes de François I^{er}, il faut reconnaître que, par son traité avec Soliman, il ouvrait la voie à l'alliance entre l'Occident et l'Orient, il jetait les premiers fondements de la prépondérance française dans les pays soumis aux Turcs, il inaugurait une politique à laquelle il n'a manqué pour être féconde que d'être religieusement suivie.

Tout annonçait donc du sérieux effort en Piémont et dans le Milanais, et la garnison de Turin, que vingt-cinq mille écus ne pouvaient pas nourrir bien longtemps, espérait être bientôt délivrée.

De temps en temps, les soldats espagnols qui gardaient la rive droite du Pô royaient le matin, pendant quelques minutes, flotter un tout petit journal rouge sur le bastingin dont les canonnières avaient déjà si vivement occupé les géomètres italiens et allemands. Ils en cherchaient vainement la signification, et, pensant que ce devait être un signal de la garnison aux troupes du dehors, ils s'amusaient à lui envoyer des coups d'arquebuse.

Ce petit rien ne faisait pas de signaux à M. d'Humières; il ne disait rien sur les languettes, rien aux troupes qui seraient venues au secours de Turin si elles eussent été en force; il n'avait de signification que pour Paola et lui disait en s'agitant sous la brise du fleuve :

— Bastien est vivant et t'aime toujours.

Et Paola envoyait un baiser à l'ami invisible qui avait hissé le pavillon.

Pendant le séjour du Grand-Bressan auprès des deux sœurs, Toniella avait plusieurs fois parlé de Liobard, et Bastien lui avait appris la mort de Clemeuse, la prise du château d'Holyphe, le départ de Renaud pour l'Artois; il avait gardé le silence sur l'aventure de Séignat et il ignorait l'amour d'Huguette, que Renaud lui-même ne soupçonnait pas au moment où Bastien l'avait quitté. Toniella savait donc Renaud libre, elle soupirait et attendait.

Laissons Paola à son amour contemplatif, Toniella à ses espérances, Bastien aux souffrances d'une ville as-

siégée, l'armée française dans l'attente des secours promis par François I^{er}, et retournons sur les bords de la rivière d'Aile.

CHAPITRE XIV.

Les jeunes gens que Liobard avait réunis à Jazerieux n'étaient pas hommes à passer tranquillement leur temps à lire ou à regarder couler la Riv du haut de la terrasse du château; il leur fallait d'autres distractions et des exercices plus appropriés au genre de vie auquel ils se destinaient. En attendant qu'il pût au sire de Luyrieux de demander à Renaud raison de sa conduite, ils organisaient une grande partie de chasse dans les bois qui s'étendaient alors de Mornay à Montreuil et autour de ces deux points.

Le rendez-vous général de chasse fut fixé à Montreuil, et de là toute la troupe s'éparpilla dans diverses directions, selon qu'il avait été décidé à l'avance. Ces bois immenses étaient peuplés de gibier, et, comme depuis plusieurs années les seigneurs avaient été constamment occupés à la guerre, contre la France avant la réunion de la Bresse et du Buguey au royaume, et depuis en Italie, en Provence et en Artois, il en résultait naturellement qu'ils n'avaient pu qu'à de rares intervalles se livrer au plaisir de la chasse. Ces vastes solitudes, dont quelques parties sont encore boisées, offraient alors d'amples moissons aux chasseurs. Le sanglier, que la civilisation, le percement des routes, l'exploitation des forêts n'ont pas encore complètement chassé de la Bresse et du Buguey, y était à cette époque en grande abondance, et ce fut une chasse au sanglier que Renaud et ses amis organisèrent.

Arrivée, à peine arrivé à Montreuil, dépêché un message à Liobard, lui rendit compte par écrit des paroles de Georges et de son majordome sur le rocher d'Holyphe, des recommandations d'Huguette, et l'engagea vivement à se tenir sur ses gardes. Le message reçut l'ordre de faire la plus grande diligence et d'arriver jusqu'au sire de Liobard, à quelque endroit qu'il fût.

Il se hâta en effet, mais quand il arriva à Jazerieux, Renaud en était parti. Le message se dirigea aussitôt sur Montreuil; mais Renaud était en chasse, sans qu'on pût lui indiquer de quel côté; il dut se résigner à attendre son retour.

La journée offrit tous les incidents ordinaires des grandes chasses dans les pays giboyeux : sangliers reconnus, dévorés, poursuivis, faisant tête, décaussant les chiens, et enfin abattus. Vers le soir, quand l'heure de la retraite eût sonné, quand les derniers sons du cor eurent retenti en longues et vives modulations dans les bois, et que les mets fumants du souper appelaient tous les chasseurs et les convives autour d'une table dressée dans une grande salle où étaient établis les trophées du jour, où gisaient les victimes, on s'aperçut avec étonnement que Liobard seul manquait à ce rendez-vous solennel.

On attendit, puis on commença à s'inquiéter. Tous les chasseurs s'interrogèrent. Liobard avait pris la direction de Mornay, et tous ceux qui avaient battu de ce côté l'avaient aperçu dans la journée. Jean de la Palud était encore avec lui une heure avant la nuit; ils s'étaient séparés pour couper la retraite à un sanglier que Jean avait ensuite abattu. L'inquiétude gagnait de moment en moment, les cors retentissaient pour rappeler Renaud; on commençait à redouter un accident, et plusieurs chasseurs parlaient de remonter à cheval et d'aller à sa recherche. Le message de Montreuil, qui avait couru les bois sans succès, revint alors, demanda Renaud, parla des instructions pressantes de son maître et montra sa lettre.

On l'ouvrit, on la lut; un sentiment de terreur courut dans toute l'assemblée. Les chevaux furent sellés aussitôt et les chasseurs se divisèrent en trois parts : les uns devaient battre les bois des alentours jusqu'à Serrières, les autres pousser jusqu'à Mornay, pendant que les derniers, coupant au plus court, devaient remonter jusqu'à Bozon sans s'arrêter en route, s'ils ne rencontraient pas Renaud. On convint de divers signaux à faire dans le cas où il reviendrait, dans le cas où on la retrouverait, et tous les chasseurs bien armés s'élançèrent dans les directions convenues.

Ce n'était pas sans raison que les amis de Renaud s'inquiétaient; voici en effet ce qui était arrivé. Quand M. de la Palud s'était séparé de Liobard, et qu'ils avaient marché dans

un sens différent pour couper la retraite au sanglier, tous deux, emportés par l'ardeur de la chasse, avaient laissé loin derrière eux leurs piqueurs éparpillés dans les bois, et ils étaient suivis d'hommes comme eux en halets de chasse, et ils croyaient naturellement de la suite des jeunes seigneurs. Il faisait encore grand jour. Cependant le soleil venait de disparaître derrière la chaîne du Revermont. On entendait au loin le son du cor, les aboiements des chiens et les coups de fusil répétés par les échos. Le bruit appelait les chasseurs du côté du M. de la Palud venait de courir; Renaud piqua vivement son cheval pour s'élaner dans cette direction, lorsque quatre hommes qui le suivaient de près précipitèrent le pas de leurs montures, et se trouvèrent à ses côtés. L'un d'eux lui barra brusquement le passage; au même instant, par un mouvement hardi, un autre le renversa sur son cheval, tandis qu'un troisième le désarmait. Il essaya de résister; il poussa un cri terrible, mais il fut à l'instant même balotté avec une rapidité incroyable. Il avait encore ses mains libres: du poing il frappa ces hommes au visage, et, se glissant de son cheval, il fit quelques pas, espérant se perdre dans la taillis; mais il fut aussitôt rattrapé, repoussé et garrotté sur son cheval, dont on lui laissa le manèment plutôt que la direction.

Le malheureux Liobard, que le bâillon empêchait d'articuler un cri, faisait les plus violents efforts pour échapper à ces hommes; mais la lutte était trop inégale. L'un des ravisseurs lança son cheval; on piqua celui de Liobard, qui suivit. Les trois autres cavaliers étaient derrière, le pistolet au poing, empêchant toute déviation, pressant sa monture, et les cinq chevaux se mirent au galop. Tout cela avait été exécuté avec tant de précision qu'il était bien évident que les rôles avaient été distribués à l'avance. Ces quatre hommes n'avaient pas prononcé une parole et Renaud, persuadé qu'on ne voulait à sa vue, était en proie à une fureur d'autant plus grande qu'il ne pouvait rien pour leur échapper, et ne savait à qui attribuer la pensée de cet audacieux coup de main.

Les cavaliers chevauchèrent ainsi longtemps, suivant à travers les bois et la campagne des sentiers qu'ils croyaient bien connaître, — car il n'y avait nulle hésitation dans leur course, — dominant à peine à leurs montures le temps de respirer. Au milieu de la nuit, ils descendirent dans une petite maison perdue dans le bois; ils ôterent à Renaud son bâillon, et lui offrirent de partager leur repas, qui, préparé à l'avance, semblait les attendre.

Liobard, épuisé de fatigue, était dans un état d'exaspération facile à comprendre. Il fit de vains efforts pour connaître les causes de cet enlèvement; il demanda sans succès à ces hommes au nom de qui ils agissaient, et quel était le but de leur course: il semblait qu'il eût affaire à des muets, car il n'en put tirer une parole.

— Si vous n'avez attrapé et enlevé, si vous me faites la guerre pour votre compte, leur dit Renaud, vous avez pour moi d'obtenir de moi une rançon; que, bien, fitez-en le chiffre, je l'acquitterai.

Ces hommes ne répondirent pas; l'un d'eux sourit d'un air satisfait, mais Renaud ne s'en aperçut pas, et il reprit:

— Vous êtes des soldats, je le vois. Peut-être avez-vous fait campagne ensemble. Avant nous deux nous sommes dans le même danger. Si je vous ai intéressés, parlez, je puis repayer le dommage que je vous ai causé. Si je vous ai blessés dans votre honneur, je suis prêt à vous donner une juste satisfaction. Expliquez-vous; que êtes-vous et que voulez-vous de moi?

Ils continuèrent à rester muets. Liobard les interpella l'un après l'autre et ne put leur arracher un mot. Ils mangèrent tranquillement, l'intrus du geste à faire comme eux, et ils lui offrirent les premières des plats que l'un d'eux allait chercher successivement. Une heure s'écoula dans cette maison, où Renaud ne fut pas laissé seul un moment; puis on entendit ramener les chevaux à la porte de l'habitation. Les quatre hommes se levèrent et l'un d'eux dit respectueusement à Renaud:

— Monsieur de Liobard, le moment de partir est arrivé; veuillez, je vous prie, nous suivre et remonter à cheval.

— Ou préférez-vous me conduire? demanda Renaud.

— Non, n'avez pas d'explications à vous donner ici, répliqua le même homme; le temps presse, venez!

Liobard resta immobile sur le siège où il était assis, regardant fixement celui qui lui avait parlé, essayant par ce regard de faire rougir de son attitude ou de l'embarquer; mais celui-ci, impassible comme un automate qui obéirait à un ressort, promenait sur le prisonnier un air terne, comme pour lui demander s'il était prêt. Ne le voyant pas remuer, il fit un

geste d'impatience, s'approcha, et lui prenant le bras, qu'il secoua assez rudement.

— Hé! dit-il, le sire de Liobard est-il déjà fatigué de cette petite course? La renommée nous le représentait comme plus solide que cela.

— Insolent! cria Liobard irrité.

Et se levant, il repoussa le sordard avec tant de vigueur, que celui-ci alla trébucher contre la muraille.

Au même instant les trois autres bandits se rubèrent sur Renaud, le quatrième se releva et vint en aide à ses dignes compagnons. Renaud tenta d'arracher à celui-ci le poignard qui portait à la ceinture, mais il ne put en venir à bout malgré ses efforts. L'un de ces féroces le saisit à bras le corps par derrière, deux autres se précipitèrent à ses bras, et dans cette lutte indigne, il fut maîtrisé par les mains de fer de ces quatre hommes vigoureux; son courage resta impuissant, ses forces faiblirent et il tomba épuisé, la fureur peinte sur le visage, la bouche écumeuse de colère.

Les bandits le relevèrent; puis, après un moment de repos, l'orateur de la troupe reprit:

— Nous ne pouvons attendre plus longtemps; il faut partir. Il nous répugnerait d'user de violence envers le seigneur de Liobard; il doit s'apercevoir que nous sommes en force, et que toute résistance est inutile. Si il veut continuer à marcher avec nous, comme il l'a déjà fait ce soir, nous allons reprendre notre route; s'il refuse, nous serons réduits, à contre-cœur, à la dure extrémité de le garrotter et de le jeter en travers sur un cheval, manière peu agréable de voyager. Nous attendons sa réponse.

Accablé par la souffrance morale autant que par la douleur physique, Renaud garda le silence; mais il se leva et marcha lentement vers la porte. On lui amena son cheval sur le seuil, il se mit en selle, et aussitôt le voyage commença à travers les bois et les vallées, que l'on coupait par les sentiers les plus courts. Cette fois, les bandits n'avaient pas l'intention de Renaud le supplice du bâillon; il en conclut qu'il touchait au terme du voyage, ou que ses ravisseurs étaient sur des terres où ils n'avaient rien à redouter.

Cependant les amis de Renaud connaissent sur ses traces et le suivaient sans le savoir. Ceux qui devaient s'arrêter à Serrières avaient battu les bois sans succès; les bandits avaient trop d'avance sur eux; aussi les chasseurs arrivèrent-ils à leur destination sans avoir rien découvert. Ceux qui enlevaient Liobard connaissaient trop bien leur itinéraire pour suivre la route qui côtoyait la rivière d'Ain. La ligne droite était si réellement la plus courte, et après avoir dépassé la hauteur de Serrières, ils laissèrent également Moray à leur gauche et continuèrent leur course dans la direction de Bolozon. La maison dans laquelle ils s'arrêteraient était située dans les bois, entre Bolozon et Moray, et ils avaient dépassé ce dernier point quand la seconde troupe de chasseurs y arriva.

Là, un renseignement leur fut donné: un paysan qui arrivait à Moray plus mort que vivant, en passant dans un chemin de traverse, avait entendu venir à lui des cavaliers; et comme une rencontre à pareille heure pouvait n'être pas sans danger, il s'était jeté dans un taillis, et là, couché à plat ventre, il avait vu quatre hommes armés de pistolets en escorter un cinquième sans armes et qui marchait au milieu d'eux.

Le paysan indiqua la direction que suivait la bande, et les chasseurs, animés par l'espoir de sauver Liobard, s'élançèrent sur la trace. La troisième troupe courait droit au nord et devait arriver sur Bolozon sans devier. Elle allait avec rapidité, ne s'arrêtant pas une minute; seulement, de temps en temps, les cors jetaient leurs notes aiguës, mais nul bruit n'avait encore répondu à ce signal.

Les trois troupes qui couraient vers Bolozon formaient un triangle dont les ravisseurs tenaient le sommet. Ceux-ci étaient déjà près du village, qu'ils allaient laisser encore à gauche afin d'aller au nord-est traverser la rivière d'Ain. Tout à coup, les éclats du cuivre retentirent derrière eux! La troupe qui venait de se remettre en route, en partant de Moray, repoussa bruyamment à ce signal, tout en continuant de courir, et les échos des rochers répétèrent les sons de telle sorte que les ravisseurs purent se croire entourés de toutes parts.

Rendu tout à coup à l'espérance par ces bruyants appels, qui annonçaient un secours attendu, Renaud étouffa un cri de joie, mais il se cabrer son cheval avec assez d'habileté pour que ce mouvement put paraître l'effet de la surprise sur l'animal. Les quatre sordards s'arrêtèrent, entourant Liobard, écoutant avec anxiété, pendant que le prisonnier cherchait déjà du coin de l'œil par où il pourrait s'enfuir pour répondre

le plus promptement la troupe qui lui paraissait la plus rapprochée. Les appels des cors retentirent de nouveau. Il importait de gagner du temps pour donner à ses amis le temps d'arriver; il fallait intéresser à sa conservation les brigands, qui pouvaient lui casser la tête d'un coup de pistolet, ou le percer de leurs poignards et jeter son cadavre dans un ravin, puis s'échapper facilement sous leurs coiffures de chasse.

— Messieurs, dit Liobard, vous le voyez, je suis secouru à temps; vous êtes enveloppés, vous allez être découverts, vous ne pouvez échapper. Mais si vous le voulez, vous pouvez tout concilier : je ne vous connais pas, je ne veux pas vous connaître; fixez ma rançon et laissez-moi libre, je l'acquitterai, fût de gentilhomme et je garderais un silence absolu sur cette scène de violence.

Les quatre soldats se regardèrent, semblant hésiter, et Liobard entendit l'un d'eux dire à celui dont il était le plus près :

— C'est un cas de force majeure; place secourue, place sauvée.

— Je ne sais pas, reprit Renaud, au nom de qui vous agissez, je ne vous le demande pas. Vous m'avez fait la guerre, vous m'avez pris, je vous paie ma rançon; dites ce que vous voulez.

La caravane était toujours immobile, entourant le prisonnier. Trois interrogations du regard celui qui paraissait le chef de la troupe; mais celui-ci, évidemment préoccupé de la position, écoutait avec attention les bruits éloignés et regardait la route. Renaud crut voir quelque hésitation dans son attitude; il reprit avec feu, parla aux bandits des dangers qu'ils couraient, et offrit, pour racheter sa liberté, une somme considérable.

— Morbleu ! s'écria le chef avec impatience, si M. de Liobard dit un mot de plus, nous serons forcés de le bâillonner de nouveau; au milieu de ce flux de paroles, je ne puis reconnaître la position de ceux qui s'approchent et savoir s'ils viennent vous secourir ou me prêter main-forte au besoin.

Les cuirasses se firent entendre pour la troisième fois, plus sonores, plus éclatantes, et les sons répercutés par les échos enveloppaient la caravane. Renaud écoutait avec bonheur; il s'approcha du chef et lui dit tout bas :

— Acceptez, et je double votre part en qualité de commandant de l'expédition.

— Messieurs, fit le bandit en jetant sur le prisonnier un singulier regard, ceux qui viennent au secours de M. de Liobard, ou du moins ceux dont nous entendons les appels, sont encore à une demi-heure d'ici; quand ils arriveront à Bolezon, nous en serons déjà bien loin. En avant, et au galop !

Renaud voulut résister, mais un homme prit la tête de la troupe et s'élança; un autre piqua de son poignard le cheval du prisonnier. Celui-ci partit à la suite du premier, et de quelcote que se tournât Renaud, il voyait la queue d'un pistolet qui lui barrait le chemin.

Bientôt la bande contourna et dépassa Bolezon. On entendait encore de temps en temps les sons des cors, mais ils ne gagnaient pas du terrain. Les chasseurs arrivèrent en même temps au village par les deux routes qu'ils suivaient et coururent avec joie au-devant les uns des autres, chaque troupe persuadée que Liobard avait été rencontré et était ramené par l'autre. Un cri de stupeur s'éleva, quand on apprit des deux côtés qu'il était absent; ceux qui venaient de Morbay racontèrent le récit de paysans, des malédictiones se firent entendre, et partout on cria :

— A Holyphe ! Au repaire du brigand !

Cette réunion des deux troupes avait fait perdre quelque temps; les chevaux, qui avaient chassé tout le jour et couru une partie de la nuit, étaient harassés. En quelques minutes, une légère pluie d'arôme et du pain arrosé de vin relèverent leurs forces, et les chasseurs s'élançèrent à la poursuite des brigands; mais les cors ne résonnaient plus dans l'espace, pour ne pas trahir ceux qui accouraient au secours de Liobard.

Les ruisseaux, qui s'étaient tenus le plus possible à l'abri des bois et dans les chemins détournés, dotes poudrèrent enfin sur une grande route, celle que suivaient les chasseurs. La nuit n'était pas noire, et Renaud tremblait : il reconnaissait ce chemin parcouru tant de fois lorsqu'il descendait des rochers dont la longue ligne s'étend sur la rive gauche de l'Ain, en face du château d'Holyphe. Sur cette route, la bande qui l'entraînait rencontrait successivement quelques cavaliers isolés; le chef leur dit tout bas quelques mots et, à l'instant même, chacun d'eux retournait sur ses pas, au galop.

Cette route conduisait à un pont jeta sur l'Ain, en aval de la citadelle et près de Vaugrigneuse. Si Liobard traversait ce pont, c'en était fait; ses amis arriveraient trop tard. Cepen-

dant on les entendait; ils s'approchaient avec rapidité, les pas de leurs chevaux lrouissaient sur le pavé de la route... Quelques minutes gagnées, ils étaient là et Liobard pouvait être saisi ! Il s'arrêta court pour donner aux bandits, qui le suivaient au trot, le temps de le dépasser; mais le chef, posté à sa gauche, montrant le canon de son pistolet, lui cria :

— Monsieur de Liobard, je vous livrerai mort ou vif, marchez !

— Eh bien ! donc, vous me tuez ici, s'écria Liobard, je ne veux pas aller plus loin !

Et il fit face au brigand, marchant sur lui. Le brigand s'élança à droite; le coup partit, mais les mouvements de cheval, refusé par celui de Renaud, ne permirent pas de viser juste et la balle alla se perdre au loin. Renaud passa sur le corps du bandit et lança son cheval du côté par où arrivaient ses amis, dont il entendait les voix...

Au bruit du coup de pistolet, quarante cavaliers embusqués s'élançèrent des deux côtés de la route et coupèrent la retraite au fugitif. Il essaya de forcer cette ligne serrée, furant une masse compacte, en lançant son cheval au travers malgré les épées tournées vers lui; mais ces chevaux serres, appuyés les uns aux autres, ne devinrent pas et ne livrèrent pas passage.

— En avant ! cria celui qui les commandait.

Et les quarante chevaux s'avancèrent au pas, refoulant celui de Liobard, qui reculait malgré lui.

— A moi ! à moi ! s'écria Renaud applanissant ses amis à quelques pas.

Les chasseurs se retirèrent sur la troupe, abattirent quelques hommes; mais déjà d'autres cavaliers, qui occupaient la tête du pont, s'étaient précipités sur Renaud et l'avaient violemment entraîné.

L'entrée du pont était franchie, et Renaud, en proie à la plus violente exaspération, entouré d'un cercle d'épées nues dont la pointe était tournée vers lui, se coupait les doigts en essayant de désarmer quelque soldat pour se servir de son épée. Les corps de pistolet retentissaient, les épées se teignaient de sang, les amis de Renaud plongeaient avec rage les couteaux de chasse dont ils étaient dotés armés dans la poitrine des soldats d'Holyphe; mais il y avait à l'entrée étroite du pont une barrière vivante, un rempart d'hommes et de chevaux qu'il leur était impossible de franchir.

Quelques-uns des chasseurs tentèrent un dernier effort : ils passèrent la rivière à la nage, en aval du pont, près du moulin de Claves, et coururent sur l'autre rive pour attaquer l'escorte de Liobard et essayer de le sauver; mais quand ils arrivèrent, la troupe était déjà engagée dans la route taillée sur le rocher qui surplombait le ravin servant de fossé à la citadelle, et les abords en étaient garnis de soldats. Il n'y avait plus rien à espérer !

C'était la même route qu'avait suivie Liobard la nuit où il avait pris d'assaut le château d'Holyphe. Jusqu'à ce moment le nom de Luyrieux n'avait pas été prononcé, et longtemps le capital avait pu se demander pour qui agissaient les bandits qui l'avaient enlevé presque sur ses domaines; mais en débouchant près du pont, en voyant ces nombreux cavaliers se ruier sur lui, en gravissant ce chemin ou on l'entraînait, le doute n'était plus possible. On marchait péniblement sur cette route en pente; Renaud, le premier, rompit le silence.

— Vraiment, dit-il avec amertume, vous n'êtes ni de loyaux chevaliers, ni de braves soldats : on m'enlève pas les hommes; on les appelle en champ clos, on y descend avec eux, et on combat.

— Sire de Liobard, répondit le chef, nous ne sommes pas juges entre vous et vos ennemis.

— Je l'entends bien ainsi, répartit le prisonnier : vous n'êtes pas juges, mais bourreaux.

— Ni l'un ni l'autre, fit le bandit. Avant le juge et avant le bourreau, il y a l'huissier qui cite et amène au banc. Quelque ultime que soit ce rôle, c'est celui que nous remplissons aujourd'hui. Nous ne pensons pas qu'un cartel de votre part de combattre sans réponse, s'il est fait en termes convenables et appuyé sur deux motifs légitimes.

— Eh ! depuis quand, reprit Renaud avec hauteur, depuis quand est-il besoin d'entraîner un Liobard pour le forcer à accepter un combat, ou à envoyer un défi ?

— Si quelqu'un doutait de votre bravoure, monsieur, répondit le chef, je serais prêt à en rendre témoignage.

Renaud jeta sur cet homme un regard de courroux et de mépris, ne répondit pas, et tomba peu à peu dans les plus pénibles réflexions. Le château d'Holyphe élevait au-dessus de sa tête sa masse gigantesque; il allait y trouver trompeur, traître, le chef des bandits qui l'avaient arrêté, cet

homme l'objet de toute sa haine. Nulle espérance n'arrivait à son cœur : toute fuite était impossible ; les cavaliers qui l'avaient saisi avaient refusé une rançon, au milieu des bois, alors que son vœu à son secours, que personne encore ne connaissait son arrestation ; ils ne lâcheraient pas leur proie au moment de toucher au but. Il ne renouvela pas sa proposition.

Renaud fut tout à coup tiré de sa rêverie par les sons bruyants d'un cor qui retentirent sur la route, à quelques pas derrière lui. C'était un signal, l'annonce de sa capture, de son arrivée, car quelques instants après des cors répondirent du haut de la montagne. Il ne faut pas s'étonner de voir le cor jouer si fréquemment un rôle dans les événements que cette histoire déroule aux regards. Il n'y avait pas alors de télégraphe électrique transmettant les nouvelles avec la rapidité du vent ; le télégraphe aérien avec ses grands bras, ses grands mouvements saccadés, ses grandes lunettes et ses petites kiosques sur les montagnes, n'était pas encore inventé. Près de trois siècles devaient s'écouler avant que l'en vint, sur le mont d'Hylypherne, élever une maisonnette blanche avec les ruines de la grande tour et surmontée d'un télégraphe qui fonctionnait il y a peu de temps encore. Et pourtant, à cette époque où la vie féodale restreignait à un petit cercle ce qu'il importait de savoir, des signaux parcouraient l'espace et le cor était l'un des principaux agents de la transmission.

Il avait ses notes joyeuses qui annonçaient la naissance de l'enfant ; ses modulations qui disaient le sexe du nouveau-né, comme le dit aujourd'hui le nombre de coups de canon tiré lorsque, dans la famille des souverains, vient au monde celui qui tiendra le sceptre et celle qui tiendra la quenouille. Il jetait des sons tristes, prolongés, il pleurait pour faire savoir l'agonie, puis la mort. Il accompagnait, avec plus d'intelligence que le canon, les entrées triomphales, les toasts du banquet. Ceux qui prétendent aujourd'hui inventer la téléphonie à l'usage des armées ne font que ressusciter une science longtemps en usage, et que l'emploi du canon, qui couvre tous les bruits, a fait oublier ou plutôt a étouffé sous sa grande voix tapageuse.

Les cors qui, du château, répondaient à celui de la route, disaient la satisfaction, la joie du maître. La troupe avançait toujours. En arrivant à la plate-forme, elle entendit bruiser des chaînes et s'abaisser le pesant pont-levis. Une vive lumière illumina tout à coup la hauteur et Renaud se trouva à la porte du château d'Hylypherne.

Son escorte mit pied à terre, et lui fit signe d'en faire autant. Il descendit de cheval, et tous ensemble traversèrent le pont. Des bougies d'armes, l'épée à la main, formèrent deux haies entre lesquelles Renaud passa, le chapeau sur la tête, ferme et le regard assuré. Cette double haie allait de l'entrée jusque sur la terrasse, en face du perron. Georges de Luyrieux était debout sur les marches inférieures, comme un chétif qui vient recevoir un hôte illustre. Cette scène était éclairée par des torches que portaient des archers formant également deux haies en arrière des hommes d'armes.

La vive clarté de ces lumières se refléta sur les vitres de la chambre où reposait Hugnette et d'oreille. — Ceux qui souffrent ne dorment pas bien profondément. — Le bruit du cor acheva de la tirer de son assoupissement. Elle courut à sa fenêtre, l'ouvrit précipitamment et reconnut Liobard au moment où il arrivait sur la terrasse. La malheureuse poussa un cri aigu dans lequel se confondaient l'amour, l'étonnement, la terreur, tous les sentiments qui se heurtent à la fois dans cette pauvre dame souffrante.

Arrivé devant le perron où se tenait Georges entouré de ses officiers, Liobard se découvrit et s'écria d'une voix haute et résolue :

— Devant vous tous, je proteste contre l'odieuse guet-apens dont je suis victime ! Cet acte déloyal est indigne d'un chevalier ; j'en appelle à Dieu qui m'entend, et à mon épée, si vous voulez me la rendre !

Toute cette foule resta froide et muette. Le sire de Luyrieux sourit ironiquement, fit un signe à son majordome, se retira lentement et resta dans son appartement. L'officier s'avança vers Liobard :

— Veuillez me suivre, monsieur, lui dit-il en se découvrant. Liobard jeta un regard de mépris sur Georges, qui s'éloigna, et, toujours entouré de ses ravisseurs, suivit le majordome. Un lit gravé le perron. Arrivé au premier étage, il parcourut une partie du long corridor au fond duquel était le petit escalier conduisant à la chapelle ; une porte s'ouvrit, et Renaud se trouva dans une chambre étroite dont la fenêtre était garnie de lourds barreaux de fer. Un moment après, on

le laissait seul, et il entendait le majordome tirer les verrous qui fermaient la solide porte de chêne.

Liobard se jeta sur le lit. Après quelques heures de repos que les fatigues de cette journée imposaient au corps, il s'éveilla, regarda autour de lui et se souvint. Il est facile de comprendre quelles douloureuses pensées vinrent alors l'assaillir. Il se trouvait dans ce château fort où il n'était venu qu'une fois ; mais il y rentrait en captif, non pas vaincu, mais pris. Il n'avait pas même la gloire d'un combat après lequel le vainqueur peut encore rendre justice au courage de celui dont il a triomphé ; il avait été enlevé comme on ferait d'une femme, saisi dans une chasse comme on ferait d'une bête fauve. L'orgueil légitime du soldat d'Italie et d'Artois était froissé et humilié.

Mais Renaud éprouvait bien d'autres tortures : dans ce château, aujourd'hui sa prison, Clémence qu'il aimait avait été la femme d'un autre, elle avait été captive ; et, maintenant, elle reposait à quelques pas de lui, mais froide et insensible. Dans cette même enceinte était une jeune fille dont il était aimé, dont il avait méconnu l'amour, blessé le cœur ; et auprès d'elle deux autres jeunes femmes que ses amis avaient déshonorées, l'un par la vengeance, l'autre par désir. Enfin, il était au pouvoir d'un homme animé contre lui d'une haine profonde, son rival, l'époux de Clémence, le père des deux femmes outragées.

Quand même il n'eût pas été captif, quand même il n'eût pas senti son existence menacée, il était impossible que ces pensées, dans un tel lieu, ne portassent pas de trouble dans son esprit, qu'il ne fût pas en proie à de vives émotions.

D'autres douleurs veillaient dans ce château d'Hylypherne. A l'extrémité opposée du corridor où se trouvait la prison dans laquelle on avait déposé Renaud étaient les chambres de Philiberte, de Loyse et d'Hugnette. Les deux malheureuses sœurs, déjà condamnées par leur père, avaient cédé à la lassitude, et en pleurant sur les insuccès de leur tentative d'évasion, elles avaient fini par s'endormir. Elles ne savaient rien du grand événement de la nuit, qui décidait de leur sort.

Mais Hugnette avait vu arriver Renaud prisonnier ; elle l'avait entendu protester contre l'acte de violence qui le livrait à son ennemi ; elle avait vu entrer dans sa porte quand le majordome l'avait emmené, et l'avait vu entrer dans son cachot.

Il était là, près d'elle, celui qu'elle aimait de toutes les forces de son âme ; mais ce n'était pas le fiancé attendu, le futur gendre fêté par la famille ; c'était le captif venu à une mort certaine par l'implacable vengeance de son père. L'aimait-il, celui qu'elle voulait sauver ? Les derniers moments qu'il avait passés ensemble avaient-ils changé les dispositions de Liobard ? La révélation qu'elle lui avait faite l'avait-elle éclairé, l'avait-elle ému ? Elle l'ignorait ; mais elle l'aimait, et ne voulait pas le laisser mourir sans rien tenter pour son salut.

Au matin, avant que M. de Luyrieux fût sorti de son appartement, la malheureuse Hugnette, en proie à tous les tourments que peuvent donner à la fois l'amour, la crainte et l'incertitude, rôdait autour de la chambre de son père, guettant son réveil. Quand elle jugea qu'il était levé, elle entra chez lui, non point triste et abattue par tant d'émotions, mais légère et souriante, et de sa voix la plus douce, la plus caressante, elle lui dit :

— Mon père, j'ai entendu beaucoup de bruit, j'ai vu la terrasse illuminée d'une grande clarté ; il s'est passé quelque chose d'extraordinaire dans votre château, cette nuit.

— Oui, mon enfant, répondit Georges ; celui qui m'a frappé dans ce que j'avais de plus cher est maintenant mon prisonnier ; on l'a amené ici cette nuit. Ses amis peuvent, si cela leur plaît, prendre les armes pour l'arracher de mes mains, je les attends ; on ne s'emparera pas deux fois de ma cradelle d'Hylypherne.

— Et que comptez-vous faire de votre captif ? demanda timidement Hugnette qui ne comprenait que trop bien.

— Nous avons, dit Georges, sur nos terres d'Hylypherne et de Luyrieux, droit de haute, moyenne et basse justice, et dans nos domaines de Montverm des fourches paternelles à quatre piliers. Un tribunal s'assemblera aujourd'hui pour juger Renaud de Liobard.

— Et s'il le condamne ?... reprit la jeune fille avec émotion.

— On exécutera la sentence, dit froidement Georges.

— Sans appel ? demanda Hugnette.

— Sans appel.

Hugnette se sentait défaillir. Elle resta un moment sans pouvoir parler, mais elle eut le courage de maîtriser son trouble, et son silence parut être le résultat de la méditation,

Enfin elle reprit avec le plus grande douceur et de manière à ne pas blesser le sire de Luyrieux :

— Mon père, votre droit de justice dans tous vos domaines et sur tous vos vassaux ne saurait être contesté par personne. Toutefois, permettez à une fille occupée de tout ce qui vous touche, jugeant frolement les choses, de vous faire remarquer que la réunion du Bugey à la France a modifié votre situation.

— Comment cela ? fit Georges en regardant sa fille avec curiosité.

— Oui, reprit Huguette, les seigneuries de Montvran et de Prangin, qui vous appartenient, ressortissent au siège royal de Belley. Quant à la seigneurie d'Holypherne, dans laquelle nous sommes, vos ancêtres et vous-même y avez toujours agi en souverains tout en rendant foi et hommage au roi de France pour cette seigneurie. Mais elle était alors enclavée entre les possessions espagnoles, qu'elle limite encore, et des terres qui alors appartenaient au duc de Savoie, dont elles sont aujourd'hui détachées. Le roi ne pouvant trop savoir ce qui s'y passait et n'avait pas de route pour s'y rendre. Maintenant tout est changé : la Bresse et le Bugey rounis à la France, les chemins sont libres, le roi viendra quand il voudra ; les appellations des jugements rendus par vos juges vont à Cluny, et de là, s'il y a lieu, au ressort du parlement de Paris.

— J'admire votre savoir en ce qui touche la justice du pays ; vous voilà plus savante que mes clercs, dit Georges avec un mélange d'impatience et d'orgueil paternel.

— Qu'avez-vous de mieux à faire ici que de m'occuper des intérêts de mon père ? reprit Huguette.

— Si ce sont les miens, à la bonne heure ! Achevez, répliqua Georges.

— Eh bien puisque vous le permettez, répliqua Huguette, Renaud de Lioard, qui fut si coupable envers vous, contre lequel vous avez de si légitimes griefs, n'est pas votre vassal ; il ne vous rend foi et hommage pour aucune de ses terres ; il n'appartient pas à votre juridiction, mais à celle du roi de France, auquel il a prêté foi et hommage pour sa châtellenie de Saint-Sorlin, qu'il tient de madame de Nemours. Vous avez rendu au roi trop de services pour qu'il ne vous fasse pas bonne et prompt justice ; d'un autre côté, Renaud a vaillamment combattu, dit-on, dans la campagne de Picardie, et peut-être, en exerçant sur lui quelque vengeance, vous attirez-vous la colère de François I^{er}, qui doit être jaloux de ses droits de justice dans ce pays.

— Depuis quand de pareilles considérations ent-elles arrêté les seigneurs d'Holypherne ! s'écria Georges en relevant la tête avec orgueil. Nous avons résisté aux rois quand il a été de notre intérêt de le faire ; aucun d'eux n'a pu nous réduire. L'insupportable coup de main de Lioard vous ferait-il croire que ce châtien est désormais euvré à tout assésant ?

— Oh ! mon père, dit Huguette en se hasardant à prendre le bras de Georges et à s'appuyer sur lui, mais sans répondre directement, de peur d'augmenter l'orage, tant que vous avez été ici, nous n'avons rien redouté. Si le seigneur d'Holypherne eût défendu lui-même son château, il ne serait venu à l'esprit d'aucun noble de la contrée l'idée ambitieuse qu'il le pouvait prendre d'assaut. Mais le roi...

— Le roi ! s'écria Luyrieux ; nous avons bâti les citadelles de Cules et de Montvran malgré le duc de Savoie !

— Puis, vous avez transigé avec lui, fit doucement Huguette.

— Transigé !... transigé !... pour la forme... dit Georges ; la transaction a-t-elle fait tomber une seule pierre, abaisé un seul pont ?

— Pardon, mon père, reprit Huguette avec plus de douceur encore, je vous exprime mes pensées ; votre gloire m'est chère : elle est une partie de mon patrimoine ; mais les temps sont changés ; si le roi voulait intervenir en faveur de Renaud, il n'est pas possible que vous songiez sérieusement à lui résister. L'amiral Chabot n'a mis que quelques semaines à conquérir tout ce pays.

Le sang monta au visage du vieux Georges.

— J'ai rendu au roi François I^{er}, dans nos guerres d'Italie et d'Artois, de plus nombreux et de plus importants services que Renaud, reprit-il avec aigreur. Celui-ci n'a fait, après tout, que deux campagnes où j'étais moi-même, et qui doivent peser au cœur du roi, ne fût-ce qu'en raison des fautes qu'il y a commises.

— Sans doute, fit Huguette, on ne saurait mettre les services de Renaud en balance avec les vôtres ; mais si vous attention à la vie de Renaud, une portion de la noblesse du Bugey et de la Bresse ne prendrait-elle pas les armes contre

vous, et le roi, s'il vous soutenait dans cette querelle, ne craindrait-il pas de voir ce pays à peine conquis relayer l'étendard du duc de Savoie ?

CHAPITRE XV.

Le sire de Luyrieux souriait aux paroles de sa fille, et, ne devinant pas qu'elle eût une autre pensée que celle de sa gloire, il ajouta d'un ton plein de vérité :

— Je vois avec plaisir que mon fille Huguette s'occupe sérieusement des intérêts de son père, des affaires et de la politique du pays, — ici sa voix prit un accent plus marqué ; — je suis d'autant plus heureux de cette disposition aux choses graves que mon Huguette sera peut-être appelée à défendre le grand héritage que nous lui laisserons.

— Je suis la plus jeune de vos filles, répliqua Huguette avec émotion...

D'Holypherne lui coupa la parole en lui jetant un regard profond, sans toutefois dire un mot ; à son tour, celle-ci le regarda : Georges cherchait à démêler quel effet avaient produit ses paroles, et s'il verrait poindre un germe d'ambition dans la tête de sa fille ; Huguette essayait de déterminer le sens des paroles de son père. Celle-ci n'osait pas interroger ; Georges n'osait pas expliquer toute sa pensée avant de savoir s'il trouverait une âme capable de le comprendre. C'était quelque chose de triste et de douloureux que cette étude que faisaient l'un de l'autre le père et la fille.

Ce fut M. de Luyrieux qui, le premier, rompit le silence. — Ma chère Huguette, dit-il gravement, il n'y aura jamais de lutte entre le roi de France et moi : ses intérêts sont les miens ; mais comme je suis décidé à frapper mon ennemi, ce que tu viens de dire me semble appeler de sérieuses méditations. J'en référerai aux seigneurs, mes alliés, et désormais tu assisteras à nos conseils.

— Moi, mon père ? une jeune fille à vos conseils ! fit Huguette étonnée de cette déclaration.

Georges hésita quelques instants ; puis, pensant que le moment de tout dire n'était pas venu, il reprit d'un ton plein de douceur :

— Tu remplaceras le fils qui a manqué à mon bonheur, qui eût continué la gloire de mes ancêtres ; si le nom de Luyrieux doit s'éteindre dans ce pays où il a longtemps brillé, je mourrai moins malheureux en pensant que ma citadelle, leur tombeau et le mien, sera entre les mains d'une femme de tête et de cœur.

— Je vous remercie, mon père, répondit Huguette ; je tâcherai de justifier votre confiance.

— Oui, reprit vivement Georges, il faut justifier ma confiance, et, le meilleur moyen, c'est de bien comprendre mes projets.

— Quoi que vous ordonnerez pour votre gloire, pour vos intérêts, pour votre service, je le ferai, répliqua Huguette, et, en ceci, j'obéirai à mon cœur autant qu'à mon devoir ; mais, ajouta-t-elle en relevant la tête, mais, j'espère que vous n'attendez de moi ni faiblesse, ni complaisance pour des actes que Dieu ou ma conscience me défendrait.

Et le visage d'Huguette brillait d'une noble fierté.

Le sire de Luyrieux fronga le sourcil, puis haussa les épaules ; toutefois, ces mots ne parurent pas l'offenser. L'histoire de sa vie dit assez qu'il n'avait pas de croyances religieuses ; il avait une chapelle dans son château, parce que c'était un droit féodal qui donnait un revenu fixe, et il croyait savoir comment un fait laïc la conscience.

Il regarda de nouveau sa fille avec beaucoup d'attention ; et, au moment où celle-ci, frappée de ce regard singulier, s'attendait à une grave réponse, il lui dit avec un sourire légèrement narquois :

— Tu as en ce moment, ma belle Huguette, un petit air mutin qui est assez ordinaire aux jeunes chevaliers ; ça te rend toute charmante et me donne envie de t'embrasser.

Huguette, tout étourdie de cette réponse qui dissimulait le sarcasme sous des formes polies, tendit en rougissant son front à son père. Mais Georges fut touché de l'air de dignité que sa fille mit dans ce mouvement et, au lieu de l'embrasser au front, il la pressa sur son cœur avec effusion.

On eût dit que cet homme tout pénétré de force, de courage, de haine et de cruauté, éprouvait tout à coup un sentiment inconnu, qu'un rayon de joie pénétrait dans son âme endurcie,

qu'il était reporté aux jours de sa jeunesse et que l'amour paternel lui donnait une vespérale toute nouvelle.

Huguette aussi éprouvait un bonheur qu'elle n'avait jamais rêvé. Bien que Georges eût pour elle plus d'affection que pour ses sœurs, il n'avait jamais été prodigue de caresses; Huguette ne s'était jamais sentie aimée de ce père et par amour qui existe souvent entre un père et une fille. C'était une existence inconnue qui semblait commencer pour elle.

Sa pensée ne s'était pas un moment détachée de ses malheureuses sœurs; elle crut le moment favorable pour ramener son père à de meilleurs sentiments à leur égard.

La gracieuse enfant s'assit sur les genoux de Georges; puis, de ses mains élégantes, caressant la figure du soldat, frottée par le soleil, livide par la fatigue des expéditions, passant ses doigts blancs et délicats dans sa chevelure argentée :

— Mon père, lui dit-elle d'un accent plein de charme, mélodie harmonieuse qui devait aller au cœur, voilà pour moi un bien doux moment : je vous suis heureux et je suis fier de votre amour; mais notre bonheur à tous deux n'est pas complet, et vous pouvez le rendre plus grand encore.

Georges pensa que Huguette allait lui demander quelque cadeau, la satisfaction de quelque fantaisie de jeune fille; et tout di-même à lui accorder ce qu'elle voudrait :

— Parle, lui dit-il gaîment, qu'est-ce que veut la dame d'Holypherne ?

— Dites un mot, répondit vivement Huguette, et mes deux sœurs seront dans vos bras.

— Je n'ai qu'une fille ! s'écria durement le sire de Luyrieux, brusquement ramené à son caractère par ces simples paroles.

— Vous avez trois enfants, répliqua Huguette, les larmes aux yeux, trois filles qui vous aiment d'un amour égal.

Et de ses deux mains elle présenta docilement la figure de son père, sa bouche souriante effleurant les lèvres de Georges, ses yeux presque sur ses yeux, belle comme un ange qui prie et dont les larmes brillent sur les paupières comme des perles.

— L'amitié d'un vieillard vous pèse-t-elle déjà à ce point, que vous vouliez la partager ? reprit Luyrieux d'un air aigri.

— Oh ! mon père, répondit Huguette vivement peinte, je veux que vous ayez trois cœurs pour vous aimer !

— Allons, fit Georges avec amertume, Huguette me marchande ses caresses !

— Non, non, repartit Huguette en jetant ses bras au cou de son père, en baissant son visage de larmes, je n'aime pas de détruire son bonheur que vous m'avez donné. C'est la première fois que je l'éprouve, ce bonheur d'être aimée d'un père, mais qui si dure toute ma vie.

— Taisez-vous, dit Georges, demandez-moi autre chose, et aimez moi comme je vous aime.

Et il voulait embrasser sa fille.

— Mon père, mon père, fit Huguette, comment osez-vous me parler de votre amour, un homme vous caresses, quand je serai assise sur les pierres de deux tombeaux ?

— Asses, assés ! répondit durement le sire de Luyrieux, levez-vous, je ne suis trompé : je croyais parler à un fils capable de comprendre ce qui exige l'honneur de ma maison, à un fils qui porterait dignement le grand nom d'Holypherne ! Vos sœurs m'ont vu dire : vous n'êtes qu'une jeune fille sans courage et sans ambition ! Mon nom descendra avec moi dans la tombe; moi, en outre, à qui personne n'imposera plus le respect, meurt d'envie de caresser, d'embrasser, de voir, de jeter dans les débris dans les ravins. Vous ne comprendrez rien au cœur de votre père !

— J'ai trop bien compris ! lui cria Huguette d'une voix qui respirait l'effroi.

Georges le repoussa. Il se leva, et d'un geste à la fois impérieux et dédaigneux, il congédia la malheureuse enfant, dont l'âme était remplie d'une profonde horreur, qui pleurait et tremblait.

Huguette, obéissant machinalement à l'ordre muet de son père, courut à la tête et fit quelques pas vers la porte; mais, se ravisant tout à coup, elle revint, se plaça devant lui, la tête baissée, les bras pendants, mains collées au corps, les mains crispées.

— J'ai tout compris, dit-elle : vous allez tuer un homme qui vous a outragé, mais qui a été provoqué par une injustice.

— Écoutez, dit Georges avec fureur :

— Provoqué lâchement, cria à son tour Huguette, sans se laisser déconcerter, provoqué de derrière une muraille, comme ne l'ont jamais fait les Luyrieux, une insulte à l'abri

d'un rempart !... Vous êtes le maître... — et sa voix prit une inflexion d'indifférence qui trompa Georges, — entre lui et vous le roi jugera, s'il le veut. Cela le regarde, et il ne m'appartient pas d'avoir un avis sur ce que fait le seigneur d'Holypherne à l'égard d'un ennemi. Mais vous allez tuer aussi vos enfants, deux pauvres femmes innocentes; vous allez tuer avec elles deux êtres dans le sein de leur mère, et cela est horrible, indigne et lâche !... Cela déshonore ! entendez-vous, monsieur de Luyrieux, seigneur de Montvén ? cela ôte la mémoire d'un homme à tout jamais !... et vous n'avez pas le droit de me laisser un mot fier !...

Georges lui saisit le bras et le serra dans l'étau de sa rude main.

— Ajoutez aussi la torture, reprit fièrement la jeune fille sans pousser un cri. Il y a au ciel un Dieu qui juge et ceux qui rendent les sentences et ceux qui les subissent; il pènera dans sa justice l'innocence de vos enfants et votre crime !

Luyrieux laissa retomber tout meurtri le bras de sa fille. Elle sortit en lui montrant du doigt le ciel. Georges ne croyait à rien !

Le lendemain du jour où le père et la fille avaient ainsi lutté, avaient mêlé d'abord la finesse et l'habileté aux douces sensations que leur donnait pour la première fois l'amour paternel, puis s'étaient séparés après une scène violente, une sorte de cour de joute fut réunie dans la grande salle du château d'Holypherne. Le seigneur de Luyrieux pré-sidait; six des seigneurs, ses alliés, remplissaient les fonctions de juges; le majordome, celui de greffier; un clerc était chargé de soutenir l'accusation, dont l'acte avait été dressé par le majordome.

Il est inutile de dire qu'il n'y avait eu ni interrogatoire, ni instruction : il n'était pas question de justice, il s'agissait uniquement de vengeance. La nature humaine est ainsi universelle que l'on trouve toujours des juges disposés à composer ou sortis du tribunal ou de commission, dont la formation n'a d'autre but que de trampler l'épave du brique, et qui condamnent toujours au gré de celui qui trompe.

Surtout il voulait donner de la solennité au jugement et prêter bien haut la punition de Liobard, soit qu'il préparât déjà les moyens de se justifier aux yeux du roi, Georges lui pointer par un heaume, du haut de la terrasse et de la tour, qu'en vertu de son droit de justice, il allait faire procéder au jugement de Renaud de Liobard, qui, par surprise, était entré dans le château d'Holypherne et y avait commis plusieurs crimes; que les débats auraient lieu publiquement et en présence de quiconque y voudrait assister.

Il ordonna, en effet, que les portes fussent ouvertes et qu'en admettant tous ceux qui se présenteraient; mais en même temps il s'abstint de toute activité et laissa, venant avec son à ce que personne ne pût s'introduire en armes, prête à bannir la messe si se présentant une foule trop nombreuse, ou qui, par ses allures, donnait la moindre inquiétude.

Quand l'heure fut venue, l'espace réservé au public fut rempli par des archers, des hommes d'armes, des écuyers, tous appartenant à Georges, par les domestiques du château et par quelques hommes des environs, les vassaux, les autres libres, représentants de cette portion de la population qui, dans tous les temps, sans passion, sans haine, assiste aux jugements et aux exécutions, et sanctionne par sa présence des actes odieux. Les juges prirent leurs places, et Huguette elle-même vint occuper un siège qui lui avait été réservé, un peu au-dessous de ceux des juges. Georges, qui lui avait manifesté le désir qu'elle assistât aux débats, la vit avec satisfaction se rendre à ses vœux. La pauvre enfant montrait dans cette circonstance une complaisance qui servait à voiler ses desseins, et s'efforçait de cacher les divers sentiments dont elle était animée.

Les juges étaient placés. On assena Liobard devant le tribunal; il entra la tête haute, sans faiblesse, sans crainte et digne; il regarda les juges l'un après l'autre, les reconnut tous, vit le seigneur de Luyrieux occuper le siège de président et sourit de dédain. Avant que Georges lui adressât la parole, Renaud protesta contre l'illégalité de tout ce qui avait été l'objet, contre la formation d'un tribunal qui n'avait pas le droit de prononcer à son égard, contre le jugement qui lui était rendu, quel qu'il fût, et en appela hautement au jugement du roi de France.

A cet appel, le sire de Luyrieux haussa les épaules, comme s'il eût voulu faire comprendre que le roi était trop loin et qu'il était, lui, le seul souverain dans ses domaines. Il ne lui resta plus qu'à l'interrogatoire de Renaud, mais celui-ci refusa de répondre.

Huguette éprouva un vif sentiment de fierté en voyant celui

qu'elle aimait protester avec noblesse et dignité; mais elle ne leva pas les yeux sur lui, bien qu'elle sentît Renaud s'envelopper d'un regard investigateur.

Le silence obstiné de Liobard ne pouvait faire naître aucun débat, et Georges, par un semblant de respect pour les formes judiciaires, chargea un de ses clercs de présenter sa défense; mais au moment où celui-ci voulait prendre la parole pour remplir sa mission ilusoire, Renaud l'arrêta d'un mot en protestant de nouveau contre l'illegalité du tribunal, et en déclarant qu'il ne voulait pas être défendu.

Ces paroles produisirent quelque sensation dans l'auditoire, mouvement passager comme en produisent tous les incidents inattendus. Quant aux juges, ils restèrent impassibles: ils étaient là pour prononcer un arrêt dicté et convenu d'avance, et les paroles du Renaud glissèrent sur eux sans les émouvoir.

Après un semblant de délibération, Renaud de Liobard, seigneur de Jurerieux et du Chastelard, châtelain de Saint-Sorlin, fut déclaré atteint et convaincu de brigandage pour la prise du château d'Hylypherne, complice du viol commis sur deux filles du seigneur de Luyrieux, Prangin et Montveran, et, pour ce, condamné à mourir du supplice qu'il conviendrait au seigneur d'Hylypherne de lui infliger.

— C'est un assassinat ! s'écria Renaud, et je dois m'attendre à un ralliement du cruauté. Vous n'avez pas voulu me faire tuer au milieu des bois par vos bandits, et le silence que vous gardez sur le genre de mort qui m'est réservé laisse assez deviner quelque odieux supplice : M. de Luyrieux a fait ses preuves en ce genre.

L'arrêt, rendu au milieu d'un profond silence, ne souleva pas un murmure dans l'auditoire : on sentait là une volonté qui dominait toutes les autres, une tyrannie qui faisait taire toutes les consciences. Mais les paroles de Liobard firent réfléchir; quelques paysans échangèrent des regards, et courbèrent la tête : ils se souvenaient des supplices ordonnés par leur noble seigneur.

— Messieurs, dit Renaud, au moment de sortir et en promenant sur ses juges un regard fier et dédaigneux, à chacun sa part : à moi la mort; à vous la honte de ce jugement !

Les juges sourirent; le majordome jeta au condamné un regard narquois.

Liobard lui reconduisit dans son cachot, et Georges, en passant auprès de sa fille, qui faisait de vains efforts pour maîtriser son émotion, se pencha vers elle et lui dit tout bas :

— C'est bien, Huguette, je suis content de vous.

— A quand le supplice ? demanda Huguette tranquillement, presque souriante.

— A demain, répondit Georges encore plus bas.

Un léger frisson agita les membres de la malheureuse enfant; mais son père était passé, il ne s'en aperçut pas. Un instant après, il causait tranquillement avec les juges qui l'avaient assésé.

La foule sortit de la salle du tribunal, devisant sur le genre de supplice qui serait appliqué à Renaud, sans que personne osât manifester, même tout bas, un sentiment de commisération pour le condamné. C'était pourtant un grand événement que la condamnation d'un noble par d'autres nobles, et dans de telles circonstances; mais les habitants des campagnes avaient vu bûcher tant de seigneurs, assommer, taillader, mutiler tant de vilains, brâner tant de paysans aux arbres des chemins, sans compter ceux qu'un menait aux fourches, qu'ils n'étaient pas bien fâchés de voir leurs seigneurs ne déchirer entre eux.

Toutefois, comme Renaud de Liobard était généralement aimé et le sire de Luyrieux souverainement détesté, ils auraient voulu voir intervenir les rôles, que le juge fut Liobard, que le condamné fût Luyrieux. Les esprits les plus hardis n'allaient guère au-delà, dans ces campagnes où, malgré l'affranchissement des communes, la décadence de la féodalité, les efforts des rois, il y avait encore des seigneurs d'un côté et des vassaux de l'autre.

CHAPITRE XVI.

Les habitants des environs, hommes libres et vassaux du sire de Luyrieux, qui avaient composé l'auditoire et assésé au jugement de Liobard, commencèrent à se retirer. Plusieurs n'étaient venus que par curiosité, pour voir l'intérieur de

cette citadelle redoutable, le théâtre récent d'événements dont on s'entretenait dans la contrée. Ceux qui avaient à traiter de quelque affaire avec leur seigneur, profitèrent de l'occasion pour parler de leurs fermes, de leurs baux, de leurs récoltes, des dégâts de la chasse; puis, toutes ces choses réglées, ils reprirent tranquillement le chemin de leurs demeures, qui dans la vallée, qui sur le plateau.

Par mesure de précaution, et sur un ordre secret du majordome, on avait compté tous ceux qui étaient entrés au château; on les compta de même à la sortie, sans qu'ils en eussent le moindre soupçon, et quand il ne resta plus d'étrangers dans la forteresse, le pont fut relevé.

Dès ce moment, personne ne put ni entrer ni sortir, sinon pour les besoins de la garnison; encore fallait-il une autorisation du gouverneur, qui l'accordait seulement pour des motifs sérieux. Ces mesures de précaution étaient dictées par la crainte de quelque tentative des amis de Liobard.

Les hommes d'armes et les archers avaient repris leur service et leurs occupations ordinaires, et, quand vint la nuit, le calme le plus profond régnait dans la citadelle, où personne ne semblait soupçonner les préparatifs qui se faisaient pour le supplice du lendemain.

Cependant, le bruit de la condamnation de Renaud s'était promptement répandu au dehors et y avait produit une impression facile à comprendre parmi des hommes qui savaient de quoi était capable le sire de Luyrieux. Quelques seigneurs, amis de Liobard, se réunirent spontanément pour aviser aux moyens d'arracher celui-ci à la vengeance de son ennemi.

Il ne fallait pas songer à une attaque : le château était maintenant trop bien gardé, et, depuis le retour du maître, deux peccés d'artillerie qu'on n'y avait pas vus jusque-là, ouvraient leur gueule sur le carrefour en face de la porte et complétaient les moyens de défense. Il était à craindre qu'une tentative à main armée eût pour résultat de hâter l'exécution; si le vieux lion d'Hylypherne devait être vaincu, il ne tomberait qu'après avoir tué Liobard; on ne délivrerait qu'un cadavre.

Tout cela fut dit et compris en quelques instants, et les seigneurs résolurent unanimement de faire une démarche pacifique, seule chance de salut qui leur fut ouverte, et d'offrir au sire de Luyrieux une forte rançon pour la vie de son prisonnier. Ils partirent sur-le-champ, se présentèrent dans la nuit à la porte du château et firent connaître l'objet de leur démarche.

Georges refusa de les laisser pénétrer dans la citadelle; ils insistèrent pour conférer avec lui, il refusa de les voir; ils parlèrent d'une somme considérable qu'ils apportaient, d'une plus forte encore qu'ils s'engageaient à payer à la remise entre leurs mains de Renaud, et Georges leur envoya le gouverneur, auquel il donna l'ordre formel de repousser toutes les offres, de refuser toute rançon, quelque riche qu'elle pût être.

— Un de mes aïeux, dit fièrement Georges au majordome, a répondu que toute l'herbe du royaume ne vaud pas sa vengeance.

Le gouverneur rempli sa mission, et les seigneurs, impuissants devant l'invincible volonté de Georges, durent se retirer sans emporter la moindre espérance.

A l'intérieur de la forteresse, durant cette même nuit, trois hommes travaillaient à la lueur des lampes dans une salle basse de la grande tour, salle dont la porte était soigneusement fermée, et des appartements du château on ne pouvait pas entendre le bruit qu'ils faisaient. Autour d'eux, le long des murailles, étaient rangées des planches de peuplier découpées en douves longues de cinq pieds, larges d'environ huit pouces, et artistement taillées à la dolomé.

A côté de ces planches, on voyait de longues et étroites bandes de bois de châtaigner, légères, minces et flexibles, destinées à confectionner des cerceaux. Sur une longue cheville plantée horizontalement dans le mur étaient suspendus des bœufs formes de petites branches d'osier partagées en deux dans toute leur longueur.

Sur des rayons placés dans le pourtour de la salle, à la hauteur de la main, étaient empilées des marteaux, des vihebrequins, des tenailles, de longues pinces de bois, de petites pices de fer, des tas, des maillets, des courroies, des planches de bois appelées concavies que les ouvriers plaçaient sur leur poitrine et contre lesquelles ils appuyaient le morceau qu'ils façonnaient, lorsqu'ils travaillaient à la pame. Dans des quantités peu profondes étaient entassés une grande quantité des clous de fer, longs de quatre pouces, à forte tête.

Un long et solide établi en chêne occupait le milieu de la

saillie où tous ces matériaux attendaient leur emploi. A l'une des extrémités de l'étable, l'un des trois hommes, à l'aide d'une règle et d'un morceau de craie rouge, traçait symétriquement, sur chaque douve placée en travers, des lignes régulièrement espacées, allant en biais d'un bord à l'autre, et qui se croisaient avec d'autres lignes tirées au sens opposé. Quand il avait achevé de couvrir une douve de traits rouges, les extrémités exceptées, un autre la prenait et la faisait passer sous la meule mobile d'un vide-pneu fixé à l'étable, la perçait de trous à tous les points où les lignes se joignaient. Alors, le troisième s'emparait de la planche et dans chacun des trous enfonçait un clou; mais il avait soin qu'il ne dépassât pas l'épaisseur du bois, car le moment de faire saillir la poutre n'était pas encore arrivé.

Lorsque ces trois ouvriers de la mort, ces trois tonneliers en chair humaine eurent ainsi préparé le nombre de douves et de cercles dont ils avaient besoin pour construire les affreuses machines qu'on leur avait commandées, ils ouvrirent la porte de leur atelier, ordinairement destiné à de moins lugubres travaux, et allèrent sur la partie de l'esplanade qui s'étendait devant, trois feux de copeaux autour desquels ils dressèrent les douves, qui se soutenaient mutuellement en s'appuyant au sommet les unes contre les autres.

A la chaleur de la flamme le bois se contracta de manière à rebondir au milieu quand les douves assemblées seraient retenues aux extrémités par des cercles. Le fond inférieur fut placé morceau à morceau, s'appliqua dans une rainure profonde pratiquée dans l'épaisseur des douves, et les cercles, serrés par le tas et par le marteau, joignirent, serrèrent, consolidèrent l'édifice. Trois grands tonneaux étaient construits. Il n'y manquait plus que le fond supérieur, tout préparé, qu'on appliquerait et scellerait avec quelques pointes.

Alors, les ouvriers prirent leurs marteaux et frappant successivement sur chacun des cloas, dont les têtes étaient en saillie à l'extérieur, les firent pénétrer au travers du bois, et toutes les pointes acérées, prêtes à mordre, à déchirer les membres, ressortirent à l'intérieur des tonneaux.

Tels étaient les instruments du supplice que le sire d'Holyphe réservait à Liobard, le lit nuptial qui lui faisait préparer pour ses deux filles, Philiberte et Loyse. Les trois condamnées, enfermées vivantes dans ces affreuses machines, devaient être précipitées du haut de la terrasse du château sur les rochers qui surplombaient la rivière et aux bas desquels ils arriveraient déchirés, mutilés, perçés par les pointes qui malheureusement n'étaient pas assez longues pour attendre le cœur au premier bond.

Pendant que se faisaient les apprêts de l'horrible drame du lendemain, que les machinistes du bourreau ajustaient leurs engins, Renaud était dans sa prison, seul avec sa peine. Il n'avait aucun moyen de communiquer avec ses amis du dehors, il n'en pouvait attendre nul secours, et il connaissait trop le caractère de Georges pour conserver la moindre illusion.

On comprend la douleur, les plaintes, le désespoir, dans cette situation où un homme jeune, fort, puissant, va tout à coup mourir, s'étendre pour jamais, alors que la vie dans sa floraison offre le plus de charme, le plus de bonheur.

Mais Renaud ne s'abandonnait pas à un désespoir bruyant; on n'entendait ni soupirs, ni plaintes, sortir de son cachot: il avait lutté, il était battu tristement, délayement, il est vrai; mais enfin il s'écroulait dans ce duel sans merci, et il se résignait comme un homme de cœur qui ne conserve aucune espérance et ne faiblira pas devant la mort vingt fois bravée dans les batailles.

Dans ce moment suprême, alors que l'on pense en revue les principaux événements de sa vie, on éprouve une satisfaction réelle, bonheur de la dernière heure, quand on peut se dire que l'on meurt pur de toute mauvaise action, et que le coup dont on est frappé n'est pas une expiation. Liobard pouvait regarder en arrière sans regret.

Une seule pensée criminelle l'avait longtemps préoccupé, celle de frapper Luyneux par le déboulement de ses filles; elle était odieuse, mais elle l'avait assailli lorsqu'il ne pouvait pas la réaliser, et au moment où le troupeau lui avait donné toute confiance, où il était le maître, où tout aurait cédé devant la force brutale, une enfant l'avait vaincu, il avait courbé la tête devant la sile de son ennemi.

Liobard n'avait été heureux qu'à la tête de sa compagnie, dans les campagnes de l'armée française ou sa brillante vaillance avait éclaté; hors de là tout avait été déception et souffrance. Les circonstances l'avaient constamment trahi dans sa lutte contre le vieux lion d'Holyphe, nous la grille duquel il allait tomber, dont sa mort faisait éclater la puissance et relever l'orgueil.

Le prisonnier se jeta sur sa couche où il ne s'endormait pas; il attendait le jour qui devait être le dernier pour lui, sans se douter que ses amis s'en retournaient désespérés après une démarche infructueuse.

Les deux autres victimes vouées à la mort, instruites par Huguette du péril qui les menaçait, ne savaient pas que leur supplice dût accompagner celui de Renaud. Huguette seule avait deviné les intentions du sire de Luyneux, qui, voulant s'épargner l'ennoi des supplications de Gertrude, des larmes de ses filles, épargnait à celles-ci les angoisses de l'agonie.

Philiberte s'endormait sur sa couche, s'éveillait en sursaut, heureuse d'échapper aux terreurs de ses rêves; puis, regardant autour d'elle, songeant aux menaces de son père, s'efforçait de s'endormir de nouveau pour oublier les appréhensions plus terribles encore de l'état de veille. Pauvre femme, qui ne trouvait de repos ni dans le songe, ni dans la réalité!

Loyse ne s'était pas couchée. Elle était dans cette même chambre où elle avait reçu Montfermé; accoudée à la même fenêtre ouverte où celui-ci l'avait aperçue, elle pleurait en regardant la nuit. Cependant, elle était persuadée qu'Amédée ne l'abandonnerait pas, puisqu'il était venu une première fois pour la sauver; et, l'âme ouverte à l'espérance, elle écoutait les sons lointains, cherchait à surprendre à travers les airs le bruit que feraient des cavaliers se dirigeant vers le château.

Elle entendit le pied des échevins des amis de Liobard bruire sur les rochers; elle eut à l'arrivée de Montfermé, et un soupir de joie sortit de sa poitrine.

— Nous sommes sauvées toutes deux! s'écria-t-elle.

Les chevaux s'arrêtaient à la porte de la chapelle; Loyse ne pouvait avoir le moindre doute: c'était bien Amédée qui accourait, ne voulant pas, dans son impatience, attendre le jour! Elle fit quelques pas pour courir vers ses sœurs et leur faire partager sa joie; mais elle pensait que le pont allétrieu basané, que Montfermé entrerait avec les siens dans le château, et elle voulait voir celui qui venait l'arracher à la mort en lui apportant une couronne de mariée.

Elle vit le majordome passer sur la terrasse, se diriger vers la porte; elle attendit, toute frémissante. Mais le pont ne fut point baissé; le majordome passa de nouveau, tout seul, et elle entendit les chevaux s'éloigner... Ce n'était donc pas Montfermé qui était venu!...

Toutefois, l'espérance ne l'abandonnait pas: elle avait foi en son amant! Elle resta à sa fenêtre, mais elle n'entendit plus que les flots de l'Ain qui battaient le pied des rochers.

Huguette avait tout compris ou tout deviné: pour elle, les trois condamnées n'avaient plus à vivre que cette dernière nuit, mais elle n'acceptait ni l'arrêt du tribunal, ni l'arrêt plus cruel de son père, et elle n'était pas de nature à céder sans lutte.

On se rappelle la disposition des chambres des trois filles d'Holyphe et de l'appartement de M. de Luyneux, ouvrant sur le même corridor; les chambres des sœurs près du grand escalier communiquant au perron, l'appartement de Georges plus rapproché de l'angle où était la chapelle.

Sur ce même corridor donnait la chambre-prison dans laquelle on avait enfermé Renaud; celui-ci touchait à l'appartement du sire de Luyneux, dont elle était séparée par un mur, et se trouvait entre cet appartement et la chapelle.

Il existait d'autres cachots dans la chapelle, situés dans l'escalier de la grande tour; c'étaient des réduits étroits, à peine éclairés par une ouverture pratiquée dans la porte et sur laquelle se croisaient deux petits morceaux de fer, tels qu'on en trouve encore dans les ruines des châteaux forts de cette époque. Mais ceux-ci ne recevaient jamais que des prisonniers de bas étage ou des archers punis pour avoir manqué à la discipline.

La prison dans laquelle on avait enfermé le sire de Liobard, depuis son arrivée, était la prison d'honneur. La fenêtre qui l'éclairait avait vue sur la terrasse. Peut-être avait-on, dans le principe, construit ce cachot pour quelque prisonnier de distinction; peut-être avait-on voulu faire regretter plus vivement la liberté à ceux qui y étaient enfermés, en leur laissant voir le ciel, l'espace, les arbres, et ceux qui circulaient librement sur l'esplanade.

Peut-être encore avait-il été destiné à des prisonniers de guerre qui attendaient l'argent de leur rançon, et que l'on ne réussissait guère sur parole, ou à des femmes que l'on voulait soumettre par la captivité, quand la violence avait été impuissante. On ne savait. Tant d'ingrues traditions se rattachaient à ce château d'Holyphe que toutes les suppositions sont permises à l'égard de la prison.

Quoi qu'il en soit, d'épais barreaux de fer garnissaient la

fenêtre, très-rapprochée les uns des autres, et, s'ils laissaient pénétrer l'air et les rayons du soleil à l'intérieur, ils pouvaient défecter toute tentative d'évasion. Toute dégradation aurait été aperçue de la terrasse, tout bruit un peu fort aurait été entendu de l'appartement du sire de Luyriche, ou de ceux qui passaient dans le corridor.

La lourde porte en bois de chêne, à panneaux, — plus solide, hélas ! que celles qui fermaient les chambres de Philberte et de Loyse, — était verrouillée à l'extérieur, et une fois les deux verrous poussés, il n'y avait pas de force humaine qui pût ouvrir en dedans, car les lanchées de ces verrous entraient dans le montant en pierre de taille de la porte.

La solidité de cette porte inspirait une telle sécurité, que jamais, quel que fût l'hôte de la prison, on n'y avait placé de sentinelle, et le majordome n'avait pas songé à se départir de cette habitude, qui, au surplus, était observée pour les cachots de la tour.

En supposant que quelqu'un eût ouvert, du corridor, la porte à un prisonnier, il eût été impossible à celui-ci de sortir du château sans être vu et arrêté.

Quant à Liobard, on s'occupait des apprêts de son supplice. Il n'avait pas longtemps à rester là, et le gouverneur, qui connaissait le seul point faible de la place, c'est-à-dire l'escalier souterrain, avait pris à cet égard des précautions inusitées jusqu'à dans cette citadelle si bien fermée.

Après le départ des amis de Renaud, le sire de Luyriche s'était couché et reposait tranquillement, et le majordome était resté chez lui ; tous les soldats dormaient, à l'exception des sentinelles placées sur la tour, sur le rempart et à la porte du château, trois postes que l'on n'abandonnait jamais.

Huguette, par sa présence à l'audience du tribunal qui avait condamné Renaud, avait reconnu la confiance de son père. Georges ne soupçonnait pas l'amour passant que son ennemi inspirait à sa fille, et dans les observations qu'elle lui avait faites, il ne voyait plus que les préoccupations naturelles d'une enfant pour les intérêts de son père, pour la gloire du chef de la maison dont elle devait se trouver bientôt l'héritière. Les soupçons qu'il avait conçus d'un projet d'évasion, lorsqu'il avait trouvé ses filles dans la chapelle à la porte du souterrain, s'étaient dissipés ou ne l'occupaient plus. Nul ordre de surveillance n'avait donc été donné à l'égard d'Huguette ; elle était, comme par le passé, libre d'aller où elle voulait sans qu'on s'en occupât.

La jeune fille, le cœur enfié et la figure calme, sortit de sa chambre, vint un instant dans le corridor, n'entendit ni pas, ni bruit, descendit le grand escalier, sans avoir l'air de mettre le moindre mystère dans cette démarche, arriva à la terrasse et se rendit à la chapelle. Elle vit, en passant, les fenêtres de l'appartement de son père fermées ; aucune lumière n'y brillait non plus qu'à la fenêtre de Renaud.

Les sentinelles auraient pu l'apercevoir, et ne s'en seraient point occupées ; mais elles ne virent pas entrer dans la chapelle, Huguette, au lieu de descendre directement à l'égise par l'escalier du corridor, ce qui eût été beaucoup plus court, avait pris ce chemin pour ne pas passer devant l'appartement de son père, dont elle craignait d'être entendue.

Elle rasa la muraille de droite jusqu'au chevet, et arriva à l'escalier qui conduisait au corridor du premier étage, qu'elle venait de quitter ; elle entendit dans le chevet, à sa gauche, un léger murmure, mais, ignorant la cousine d'unce par le gouverneur, elle pensa être trompée, et gravit l'escalier sans bruit, sans lumière et sans encombre.

Un sonnet, elle trouva la porte qui donnait sur le couloir fermée, mais elle avait prévu cette précaution du majordome et en avait apporté la clef. Elle pénétra dans le corridor ; tout y était calme et sombre, comme un instant auparavant.

La porte du cachot était près de l'escalier, Huguette y toucha. Mais là, elle s'arrêta un moment, ne pouvant maîtriser son émotion, les lèvres et les mains tremblantes. Elle était braver le courroux terrible de son père, en essayant de lui arracher sa victime ; elle allait tenter de sauver celui qu'elle avait encore amoureux de Clémence...

Ne eût elle l'amaur, à Renaud pouvait l'aider à sauver ses sœurs. Huguette tira doucement les lourds verrous ; ils glissèrent sans bruit... Elle pénétra dans la chambre en retournant la porte sur elle, en so. la qu'on eût pu passer dans le corridor sans se douter que cette porte fût ouverte.

CHAPITRE XVII.

Au léger bruit que firent les pas d'Huguette entrant dans la prison, Renaud tressaillit sur sa couche, où il ne dormait pas.

— Dois-je mourir dans la nuit, et le moment est-il venu ? demanda-t-il d'une voix calme.

— Parlez bas et ne faites pas de bruit, murmura Huguette toute palpitante d'émotion.

A la faible clarté qui pénétrait dans la prison par la fenêtre barreaudée, Liobard devina une femme, mais il ne put voir son visage.

— Une femme ! dit-il à demi-voix, une femme dans ce cachot ! Qui êtes-vous ?

— Ce n'est pas Clémence, dont vous rêviez peut-être... dit tristement la jeune fille mécontente de n'avoir pas été reconnue ou devinée ; les morts ne reviennent pas. Qui donc ici peut songer à vous, sinon la femme dont vous avez dédaigné l'amour ?

— Huguette ! Huguette ! murmura Liobard en se jetant vivement hors de sa couche, vous êtes un ange que le ciel m'envoie pour adoucir mes derniers moments.

— Pour vous sauver ? répondit Huguette.

— Me sauver ! Cela est-il encore possible ? dit Renaud.

— Oui, en ce moment ; dans quelques heures il serait trop tard.

— Que faut-il faire ? Ordonnez.

— Venez, sortons d'ici : je tremble dans cette chambre ; suivez-moi sans prononcer un mot, dit rapidement Huguette.

Et le prenant par la main, elle l'emmena hors de la cellule, en referma la porte, puis poussa doucement les verrous, comme si le prisonnier y était encore et le conduisit dans l'escalier, dont elle retenait également la porte. Elle eut un instant dans la tribune, ne pouvant aller plus loin, tant son émotion était forte.

— Renaud, dit-elle, il y a là un marbre noir qui semble recouvrir un tombeau ; il cache l'entrée d'un souterrain qui conduit au bord de l'Am. Vous allez y descendre, vous traverserez la rivière à la nage, et vous êtes sauvés !

Il voulait parler, elle lui mit un doigt sur la bouche :

— Silence, dit-elle, le temps presse !

Il descendrait les dernières marches ; mais au moment de rentrer dans la chapelle, Huguette qui marchait en avant jeta un rapide coup d'œil dans l'intérieur et, à la clarté de la lampe qui brûlait toutes les nuits, elle aperçut un archer en sentinelle dans le chevet, assis sur un banc, le mousquet entre les jambes.

Le majordome avait ordonné qu'une sentinelle fût placée là, sous prétexte de préserver la tombe de Clémence d'une nouvelle profanation, mais en réalité pour garder l'entrée du souterrain, dont elle ne soupçonnait pas l'existence. Cette sentinelle devait donc l'alarmer si quelqu'un touchait à l'une des tombes. Huguette eut un frisson en voyant cet homme dont un cri pouvait tout perdre.

— Restez là et attendez-moi, dit-elle à l'oreille de Liobard. Elle remonta rapidement dans la tribune, enleva l'un des rideaux blancs qui la décoraient et redescendit.

L'archer en faction tremblait déjà de tous ses membres : il avait entendu le bruit des pas, le froissement de la robe d'Huguette. Le cou tendu, il regardait de tous côtés et ne voyait personne ; mais, imbécile, comme beaucoup de ses camarades, de la croyance superstitieuse qui faisait Clémence sortir de son tombeau pour se promener sur la terrasse, il s'attendait à quelque lugubre apparition. Toutefois, il ne voulait pas donner l'alarme avant d'avoir vu toucher aux pierres tumulaires, dans la crainte des railleries dont on l'aurait accablé.

Huguette arrangea sur sa tête le voile blanc et transparent, qui descendait jusque à ses pieds, et levant la main droite, elle marcha sur la sentinelle épouvantée et lui dit d'une voix sombre :

— Archer d'Holypherne ! à genoux, et prie Dieu pour l'âme de Clémence de Holypherne !

Le malheureux soldat tomba à genoux, balbutiant quelques paroles inintelligibles... Huguette, qui lui cachait complètement Liobard, appuyée sa main gauche sur le cou de l'archer l'entraîna à ce point, et le fit se prosterner le front sur la dalle, pendant que de la main droite elle indiquait à Renaud le marbre qui cachait l'entrée du souterrain. Celui-ci fit quelques pas, poussa le marbre et entra. Huguette se précipita avec lui dans l'escalier. La plaque avait repris sa place,

que l'archer était encore prosterné. Cette scène n'avait pas duré une minute, et il n'avait rien vu.

Cependant, quand il ne sentit plus la présence de la jeune femme, il se hasarda à lever la tête; il se vit seul et se releva en tremblant.

Huguette était dans le souterrain, heureuse de son succès. Renaud pressait ses mains dans les siennes avec vivacité.

— Merci, ange du ciel, merci! disait Renaud à la jeune fille, vous me sauvez la vie! Mais vous allez me suivre; vous ne pouvez plus repartir devant votre père, je le connais; il punirait sa fille de l'évasion de son prisonnier.

— Profitez de ce que j'ai pu faire pour vous, dit Huguette en soupirant, et ne vous inquiétez pas d'une malheureuse femme.

— Cette femme, reprit Renaud d'un ton pénétré, en interrompant Huguette, cette femme, depuis le jour où j'ai compris son amour, a été souvent l'objet de mes pensées, le rêve de mes nuits.

— Silence! silence! dit Huguette avec émotion, Clémence est là, dans son tombeau; ne blasphémez pas à côté d'elle.

— Clémence me pardonnera du haut du ciel d'avoir elle nous entend, la sainte martyre! répondit Renaud, ou plutôt, son âme a passé dans la vôtre pour eu doubler les forces, la courage et l'amour.

— Taisez-vous, taisez-vous; ne me trompez pas, dit la jeune fille d'un ton plein de tendresse.

— Non, reprit Renaud, depuis cette nuit terrible où vous m'avez si généreusement pardonné une pensée coupable, j'ai emporté dans mon cœur votre image, qui n'en est plus sortie; j'ai combattu, j'ai été brave en pensant à vous; j'ai appelé bien souvent le moment qui me rapprocherait de vous. Je vous aime, Huguette, je vous aime!

Il disait ces paroles d'un accent si vrai que la jeune fille sentit comme une nouvelle existence commencer. Elle était fière, elle était heureuse, elle éprouvait un bonheur inconnu, sans mélange. Elle appuyait la main sur une épaule de Liobard, laissait tomber sa tête sur l'autre, oubliant le danger, la poterne et la sentinelle.

— Vous m'aimez... Renaud... vous m'aimez... disait-elle dans une douce extase, vous venez de me consoler de toutes les douleurs que j'ai souffertes; mais parlez, au nom du ciel! — Oh! répliqua Liobard, je ne ferais pas seul! Venez avec moi; je vous déroberai à tous les regards, et quand vous serez libre de donner votre main à celui à qui vous avez donné votre cœur, je serai fier d'être votre époux!

— Non époux! dit Huguette toute troublée; pardonnez-moi, mon Dieu, d'avoir autrefois rêvé en bonheur... Aujourd'hui trop d'obstacles nous séparent.

— Vous serez l'ange dont la main les brisera, murmura Renaud.

— Partez, mon ami, mon Liobard, partez, je vous en conjure, reprit la seduisante jeune fille; ma tête s'égare, ma raison y succomberait. Descendez sans crainte, aucun soldat ne garde l'issue du souterrain; dans tous les cas, prenez ce poignard, il est bon, c'est le vôtre. Lèvez-moi du bord de l'eau un mot qui me dise que vous êtes sauré.

Elle faisait un effort elle ajouta :

— Adieu, adieu pour jamais!

Il y eut en ce moment une lutte entre eux. Renaud avait saisi le bras d'Huguette et l'entraînait.

— Je ne vous quitterai pas, disait-il, vous que j'ai offensée et qui me sauvez, ange qui consolez en pleurant vous-même, qui oubliez vos douleurs pour guérir celles des autres; venez, je vous en supplie, la vie sera belle encore pour nous.

— Non, non; je serais déshonorée si je parlais avec vous, disait la pauvre Huguette.

— Qui oserait insulter la femme de Liobard? s'écria celui-ci.

Et il courrait de baisers les mains et les joues de la jeune fille qui résistait, qui ne voulait pas partir, mais éprouvait un immense bonheur en écoutant Renaud.

— Vous abandonner dans le péril serait un crime, lui dit-il avec énergie, venez avec moi ou je reste avec vous!

Ces derniers mots rappelaient Huguette au sentiment de leur situation, lui rendirent tout son courage.

— Au nom de l'amour que vous m'avez juré, lui dit-elle, éloignez-vous: si vous demeurez, vous allez mourir de quelque affreux supplice, et moi je mourrai de douleur, car vous êtes tout mon bien, tout mon bonheur. Partez, et nous vivrons... tous deux.

— Elle se dégagea des bras de Liobard, le poussa doucement sur les marches, et lui dit :

— Vous n'êtes pas le seul qu'il faille arracher à la mort: j'ai mes deux sœurs à sauver!

— Allez, dit vivement Liobard, je les attends.

— Non, reprit Huguette, elles ne peuvent pas, comme vous, traverser la rivière à la nage. Quand vous serez sur l'autre rive, envoyez un bateau au pied de l'escalier; vite! vite!

Renaud descendit. Huguette suivit le bruit décroissant de ses pas... Quand il fut au bas de l'escalier, il jeta dans la spirale ce cri qui monta jusqu'à elle :

— A toi tout mon amour!

Elle n'entendit plus rien.

La sentinelle avait repris sa place sur le banc, pontelante, frappée de stupeur, n'osant donner l'alarme ni faire un pas. Le bruit des paroles de Renaud et d'Huguette arrivait jusqu'à elle, mais confus, intelligible, lui donnant le frisson. Elle entendait le bruit des pas, et persuadée que Clémence s'agitait dans sa tombe, elle s'attendait à la voir repartir d'un moment à l'autre et cherchait à se donner un peu d'assurance en se rappelant toutes les histoires d'apparitions qu'elle avait cent fois ouïes conter, et les conversations que l'on avait eues les précédentes.

Huguette remit sur sa tête le voile blanc; le marbre tourna sur ses gonds invisibles, et la jeune fille passa droite et raide devant l'archer. Mais, cette fois, celui-ci se leva comme un automate et lui dit d'une voix tremblante :

— Ame en peine... au nom de Dieu... que demandez-vous? C'était la formule consacrée chaque fois que l'on se trouvait face à face avec de prétendues ombres, de prétendus revenants.

— Ne me trouble pas dans ma promenade des nuits heureuses, lui répondit Huguette en donnant à sa voix une teinte surnaturelle que le soldat croyait entendre une musique céleste.

— As-tu quelque chose à me commander? reprit l'archer, se conformant toujours à la formule de l'époque.

— Tu me verras deux fois encore cette nuit, répliqua Huguette. Sous sa crainte, mais garde le silence sur mes apparitions, sinon je te punirai par la mort!

Alors, passant d'un pas grave et mesuré par le milieu de la chapelle, elle se dirigea vers la porte et disparut. Elle enleva son voile, rasa le mur du château, remonta le grand escalier, entra chez Loyse et l'entraîna dans la chambre de Philiberte.

Les paroles d'Huguette avaient peu rassuré l'archer. Il acheva sa faction, fouissant au moindre bruit, au plus léger craquement des boiserie, pensait voir un spectre s'avancer, regardant avec anxiété les ténèbres qui l'entouraient, certain que la dame d'Holypherne lui avait parlé, que tous les récits de ses courses nocturnes étaient vrais, et qu'elle allait revenir pour rentrer dans sa couche de pierre.

Quand on vint le relever, il transmissit à son remplaçant la consigne telle qu'il l'avait reçue, et s'éloigna avec le chef qui le relevait; puis, feignant d'avoir oublié quelque chose, il revint rapidement vers son camarade et lui dit tout bas :

— Si tu vois une femme en voile blanc, n'aie pas peur : c'est elle!

Celui-ci demanda une explication; mais le premier lui dit sur sa bouche en regardant son camarade et courut rejoindre le chef. Quand il rentra au poste ses dents claquaient, il tremblait la fièvre. Les soldats, remarquant sa pâleur et son air morne, l'accablèrent de questions, mais ils ne purent lui arracher une parole. La menace d'Huguette produisant son effet.

Le nouvel archer que l'on venait de mettre en faction avait levé les épaules à la pantomime de son camarade et se promenant dans le chœur pour ne pas s'endormir...

Arrivé au bord de l'Ain, à l'endroit où nous avons vu Montreuil, le sire de Loyreux et le majordome, Liobard jeta les yeux autour de lui et du regard sonda l'abîme. Il n'y avait pas un bateau qu'à cette heure, descendit le cours de la rivière. Il était dangereux de faire un pas sur cette rive dont les gens appartenaient à Georges; il fallait remplir au plus tôt les instructions d'Huguette. Liobard n'hésita pas, se jeta dans le rapide courant et se mit à la nage.

L'eau était grosse et bouillonnait serrée entre les rochers; elle formait de vastes tourbillons qui soulevaient les forces du mage, il attirait vers le fond et l'engloutissait. Mais Renaud savait comment on triomphe de ces tourbillons en s'élançant en dehors du cercle avec vigueur : a-t-il d'avoir été entraîné au milieu : grâce à ses efforts et à la connaissance qu'il avait d'un rivage tant de fois exploré, il s'éleva sur l'autre rive.

Il alla frapper à la porte d'un pêcheur chez lequel il s'était

souvent reposé dans ses courses, du dévouement et de la discrétion duquel il était sûr.

— Jacques, lui dit-il, prenez votre barque, allez là-bas dans la petite anse, au pied du rocher d'Hylypherne et attendez-y deux dames que vous amènerai de ce côté le plus promptement possible.

— Il pourrait bien y avoir quelque hôte à attraper, dit Jacques en souriant, pendant qu'il prenait ses rames dressées contre la muraille.

— Mon ami, répondit Liobard, il y a deux femmes à sauver.

— J'y cours, fit le pêcheur sans demander d'autres détails. En effet, il monta sur sa barque et alla s'affaler dans la crique, pendant qu'un bon feu de branches de sapin résineuses séchait les vêtements de Liobard brisés par la fatigue, par les émotions de cette nuit, et en proie à une mortelle inquiétude sur le sort de celle qui l'avait sauvé et sur celui de ses sœurs.

Ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, les trois filles d'Hylypherne étaient réunies dans la chambre de Philiberte. Huguette instruisait en peu de mots ses sœurs de ce qui se passait; Liobard venait de s'élever par le souterrain, il les attendait au bord de l'Ain; un bateau les transporterait sur l'autre rive et Liobard leur trouverait un asile sûr. Tout dormait dans le château, le moment était propice, mais il fallait se hâter; un voile blanc tromperait deux fois la sentinelle effrayée, qui ignorait le mystère de l'escalier.

Philiberte, accablée par la lassitude de cette longue veille entremêlée de rêves affreux, était dans une torpeur qu'elle ne pouvait secouer. La sentinelle placée dans le chœur était à ses yeux un obstacle insurmontable; le soldat les arrêterait; et cette nouvelle tentative d'évasion n'aurait d'autre résultat que d'irriter encore leur père.

— La sentinelle, disait Huguette, croit avoir parlé à l'ombre de Clémence; car vous n'ignorez pas les bruits ridicules qui courent sur ses apparitions. Je l'ai prévenue qu'elle ne reverrait deux fois encore cette nuit; ainsi, vous passerez l'une après l'autre près d'elle, à un court intervalle; le voile couvrira votre visage et on ne regardera pas de trop près ceux que l'on prend pour des spectres.

— Cet homme criera, ou peut-être nous frappera de ses armes, dit Philiberte.

— Non, reprit Huguette, je l'ai fait mettre à genoux, je l'ai touché du doigt, son front s'est incliné.

Mais ce rôle de spectre qu'il fallait jouer effrayait Philiberte. La pensée de se trouver seule, la nuit, avec un soldat, lui inspirait une indicible répugnance. Son énergie s'était éteinte dans les douleurs de sa position; son corps et son esprit semblaient être en ce moment sous le poids d'un narcotique puissant qui l'accablait. Si Huguette avait pu, comme la première fois, les accompagner, les conduire, elle l'eût suivie; mais on ne pouvait tenter une pareille épreuve sur le soldat; elle ébrouerait. En un mot elle voulait fuir, mais elle ne l'osait pas.

Loyse avait de tout autres idées, qui malheureusement allaient au même résultat. Elle eût sans sourcilier joué le rôle de spectre, passé devant la sentinelle, descendu le souterrain, si Montrevel eût dû l'attendre au pied de l'escalier. Elle ne voulait quitter le château de son père qu'au bras de son mari. Elle ne pouvait pas fuir avec un autre homme, étranger à sa famille. Puis elle avait foi en Montrevel; il allait venir la demander en mariage, elle devait l'attendre.

Huguette insistait avec vivacité, priait, suppliait, impatientée de voir le temps s'écouler, l'occasion se perdre. Elle offrait de se rendre seule à la chapelle par la terrasse, pendant que ses sœurs, passant pieds nus devant la porte de leur père, y descendraient par l'escalier de la tribune; elle se mettrait entre ses sœurs et la sentinelle, elle repèterait la scène qui lui avait si bien réussi avec Liobard. Quel que fût le résultat, il ne pouvait pas être plus fatal que l'attente.

Mais Philiberte ne pouvait vaincre ses répugnances, ni dominer sa fatigue; Loyse souriait, certaine qu'Amédée ne l'abandonnerait pas... et la pauvre Huguette se désolait de ne pouvoir sauver ses sœurs comme elle avait sauvé Liobard.

Celui-ci était encore lorsque, un moment auparavant, il avait voulu entraîner Huguette avec lui. Les événements qui avaient suivi la prise du château l'avaient vivement impressionné. L'image de cette courageuse enfant effleurant sa poitrine d'un poignard, priant la mort au deshonneur, lui avouant son amour, sa croyance d'être aimée, l'avait suivi à l'armée d'Artois. Il était arrivé et qui doit arriver toujours: la femme vivante, jeune et belle, avait pris peu à peu la place de la femme qui n'était plus; l'amour de Renaud s'était transformé comme se transforment toutes choses ici-bas.

Cet amour nouveau n'avait pas la vivacité, ni les ardeurs déçues de l'amour que lui avait inspiré Clémence; il était plus calme mais aussi vrai. Huguette venait de l'augmenter encore en arrachant Renaud à un affreux supplice.

Jacques était sur son bateau, au pied du rocher. De temps en temps Liobard se levait de l'escalier où il était assis au coin de l'âtre, allait à la porte, écoutait et regardait...

Nulle rame ne frappait les flots, nul pas ne faisait crié le sable du rivage... et le pêcheur attendit en vain jusqu'au jour. Les filles d'Hylypherne ne devaient pas venir!

CHAPITRE XVIII.

Le sire de Luyrieux avait voulu qu'un jugement condamnant Renaud de Liobard, afin que l'on ne pût pas lui reprocher d'avoir disposé de la vie d'un seigneur riche et puissant sans recourir aux formes judiciaires. Il avait dans ses domaines droit de haute et basse justice, et, par conséquent, un tribunal tout formé qui pouvait juger Renaud en le considérant comme ayant porté atteinte à la propriété de Luyrieux par la prise du château, et à l'honneur de ses filles. Mais ce jugement pouvait être déferé à la cour de Cluny, à laquelle la Bresse ressortissait: cela eût été trop long, la vengeance pouvait échapper.

L'acte reproché à Renaud s'était produit cent et cent fois; Georges en avait lui-même donné l'exemple, mais le vainqueur ne s'était pas ensuite laissé prendre. Georges avait eu l'avantage de saisir son ennemi, et, sous prétexte que l'attentat était exceptionnel, il l'avait fait juger par un tribunal exceptionnel.

La formation de ce tribunal, dont tous les membres avaient été choisis par lui, n'était qu'une odieuse comédie; la publicité des débats, la lecture de l'acte d'accusation, l'interrogatoire, la défense d'office refusée, la désobéissance, le prononcé de l'arrêt, toutes choses soigneusement inscrites dans le procès-verbal de la séance, n'avaient d'autre but que de fournir des titres pour répondre aux plaintes, aux réclamations de la famille, et de prouver au roi, et à qui d'appartendrait, que le procès avait été régulièrement fait.

On châtiait peut-être sur la promptitude de l'exécution; mais l'homme serait mort, et Luyrieux trouverait bien moyen de se faire pardonner cette irrégularité.

Les hommes qui exercent une grande puissance, ainsi que le faisait le sire de Luyrieux, lorsqu'ils veulent frapper un ennemi ou un homme qu'ils redoutent, se mettent le plus souvent à l'abri d'un tribunal. La victime est saisie, il est presque impossible qu'elle échappe; les juges et le bourgeois obéissent aux mêmes ordres; les formalités n'apportent à l'exécution que quelques heures de retard. C'est pure hypocrisie. Par malheur, les historiens et les peuples s'y laissent prendre volontiers: on rejette l'odieuse des condamnations sur les juges dont les noms surajoutés par hasard, tandis qu'on devrait confondre dans la même réprobation et ceux qui ordonnent et ceux qui sanctionnent, par un semblant de jugement, ces assassins juridiques.

Le sire de Luyrieux, qui avait nommé un tribunal pour juger un étranger, un ennemi, ne croyait pas avoir besoin de ce semblant de justice pour frapper ses filles; il était fermement persuadé qu'il avait sur elles droit de vie et de mort, et il ne lui vint pas à la pensée qu'on lui pût contester ce droit terrible.

On n'avait pas au milieu du seizième siècle. Le quatorzième, l'un des plus splendides de l'ère moderne sous le rapport intellectuel, avait fait rayonner sur l'Europe d'éclatantes vérités, mais il n'avait pas détruit cet odieux abus de la force en vertu duquel le père déshonorait de son enfant comme d'une pièce de son troupeau. C'était le droit du barbare noyant son enfant difforme au moment de sa naissance, jetait ses filles aux pourceaux quand le sexe du nouveau-né trahissait ses espérances.

Cent cinquante ans après les événements racontés ici, les procédures des *Grands jours* d'Auvergne révélaient des faits atroces en ce genre. L'opinion droit du père sur les enfants devait durer encore en France deux siècles et demi; et si, dans les dernières années qui précéderont la Révolution, les mœurs adoucies ne permettaient plus de répandre le sang des enfants, elles toléraient que le chef de la famille disposât de la liberté, du bonheur de ses filles, en les jetant malgré elles dans un cloître, sans se soucier de ce qui en pouvait résulter.

Peut-être, en fouillant les bas fonds de notre société actuelle, trouverions-nous dans cette absence de respect pour la personnalité de l'enfant dans les siècles précédents, le germe de l'un des vices trop communs du temps présent. Les mauvais héritages pesent longtemps sur les peuples.

Georges regardait ses filles comme déshonorées et leur honte comme révoltante sur lui, sur son nom, sur sa gloire. Les rois, les princes, les généraux, les seigneurs de cette époque ne manquaient pas de bâtarde qui faisaient assez grande figure; mais ceux-ci ne valaient que par leur père à leur entrée dans une carrière : on n'admettait pas les bâtards des filles nobles, quand leurs pères les abandonnaient.

Le sire de Luyrieux croyait tenir en sa puissance l'auteur indirect de la fétrissure dont il était frappé, et il voulait faire disparaître à la fois le coupable, les victimes et les enfants dont la naissance allait constater l'opprobre de sa maison. Il avait prononcé un arrêt de mort sans prendre conseil de personne. Huguette, qui l'avait servi, avait seule lutté pour sauver ses sœurs. Les prières, les larmes, les protestations de la jeune fille avaient été impuissantes contre la cruauté de son père.

Vers dix heures du matin, par un temps splendide, les clairons retentirent sur les remparts, sur la terrasse, dans les cours du château d'Holypherne. Tous les hommes d'armes, archers, ceuvres, vinrent à ce signal se ranger en ordre du bataillon sur l'esplanade, la face tournée du côté de la rivière d'Am. Des artilleurs, passés comparés de ce drame, sortirent d'une des salles basses de la tour, roulant trois énormes tonneaux ouverts d'un côté et garnis à l'intérieur de longues pointes aiguës. Les soldats s'attendaient à l'exécution de Liobard; mais en voyant ces trois horribles machines de supplice, ils se regardèrent avec étonnement, se demandant tout bas quelles étaient les autres victimes.

Georges ordonna qu'on amenât Renaud de Liobard, et le major domus se dirigea vers la prison. En même temps Georges commanda à quelques archers de saisir ses deux filles, Philiberte et Loyse, de leur lier les pieds et les mains, de les bâillonner, de les apporter et de les jeter chacune dans l'un des tonneaux. Les archers marchèrent vers les chambres des malheureux enfants. A la vue des soldats et des cordes dont ils étaient munis, Philiberte et Loyse pousèrent des cris aigus; Gertrude se jeta sur les archers, luttant avec eux, les frappant au visage, déchirant leurs mains avec ses dents, défendant les filles de Georges comme une mère défendrait ses enfants. Des soldats se ruèrent sur elle et maltraitèrent sa colère, impuissante contre les bourreaux.

Philiberte et Loyse opposèrent la plus vive résistance, se tortillant sous les liras nerveux des soldats; mais, dans cette lutte inégale, leurs forces furent bientôt épuisées... Les pauvres enfants furent liés de manière à rendre tout mouvement impossible; on étouffa leurs cris avec des bâillons; on leur jeta un voile sur la tête. Elles furent emportées ainsi et placées dans les horribles machines, dont les couvercles furent cloués sur elles.

Aux premiers cris de ses sœurs, Huguette s'élança vers son père. Les soldats voulurent l'arrêter. Elle les écarta violemment, et courut vers Georges; pleurant et priant dans son désespoir, elle étreignit son père dans ses bras, elle se traîna à ses genoux. Froid et impassible, le cruel seigneur regardait du côté du château et s'attendait de la lenteur que l'on mettait à amener Liobard... Le major domus accourut annoncer que le prisonnier avait disparu, bien que la prison fût soigneusement fermée au dehors.

Georges entra dans une horrible fureur en voyant qu'une de ses victimes lui échappait! Le major domus, qui avait été placé en sentinelle auprès de l'escalier, soutenait que Renaud n'avait pu s'échapper, qu'il était caché dans le château... Mais Luyrieux ne l'écoutait plus; il ordonna de précipiter les tonneaux sur le penchant de la montagne.

Huguette se jeta sur les archers qui allaient exécuter cet ordre, furieuse comme une lionne, les yeux flamboyants, les mains crispées. Les soldats la repoussèrent. Elle se précipita au-devant des affreuses machines, qui déjà roulaient vers le parapet... Sur un signe de Georges, on la saisit, on l'emmena à quelques pas... elle tomba épuisée sur le sol, sanglotant, volant ses yeux vers ses mains.

Soutenues par-dessus le parapet, les deux tonneaux roulaient sur la pente de la montagne, rebondirent sur une dernière saillie, et, dans la force d'impulsion, dépassèrent la rivière en la touchant à peine, et, se brisant de l'autre côté, vinrent sur la rive deux cadavres pulpitants, mutilés, défigurés...

Des larmes coulaient des yeux des vieux soldats à cette

horrible exécution... Georges était toujours morne et froid...

Il pensait à Liobard!

Après un moment de réflexion, il se tourna vers le major domus.

— Je comprends tout, dit-il : il faut qu'il y ait dans cette prison quelque issue secrète que j'ignore et que Renaud connaissait... Clemence m'a trahi : elle a reçu ici, en mon absence, celui qu'elle aimait.

— Malheureux ! s'écria Huguette en se levant exaspérée; le meurtrier de ses filles ne lui suffit pas; il l'écartera la mémoire d'une femme qui est morte de désespoir!

— Quel autre a pu apprendre à Liobard le moyen de sortir d'ici? demanda Luyrieux avec dureté.

— La main qui a ouvert sa prison lui a indiqué une issue, dit résolument Huguette.

— Et cette main?... cria Georges avec fureur.

— Cette main n'est pas celle d'une femme morte, répondit la jeune fille; c'est la mienne!

— Tu! dit Georges en levant sur sa fille ses poings fermés, je te trouverai donc toujours sur mes pas pour combattre mes volontés! Tu as préparé l'évasion de celui qui a stérili mon nom et le tien, tu as arraché à ma vengeance celui qui a fait déshonorer les sœurs!

— Que parlez-vous de mes sœurs, quand vous êtes leur bourreau! s'écria Huguette.

— Tu insultes à la justice de ton père!

— Justice de tigre ou de vautour! s'écria la jeune fille.

— Malheureux! cria Georges avec exaspération, faudra-t-il te punir aussi!

— Oui, répondit vivement Huguette; la vue et l'odeur du sang envenimé et font perdre la raison; vous avez préparé trois instruments de supplice, et vous n'avez eu que deux victimes!... La mort n'a pas son compte... qu'elle prenne donc ce qui lui manque!

Et soudain, la tête baïte, la démarche assurée, le regard fièrement arrêté sur son père, elle s'avança vers la fatale machine, dont la bouche était béante. Un frisson d'angoisse parcourut la troupe des soldats; tous les yeux se portèrent sur le chef, immobile de fureur et d'étonnement.

On attendait en baïlet; nul n'osait demander grâce et exprimer l'admiration qu'inspirait la jeune fille, dans la crainte qu'un sentiment de sympathie ne fût pour elle un arrêt de mort... Le silence le plus profond régnait dans cette troupe d'hommes si vivement impressionnés... Le moment était solennel, car le juge et les bourreaux étaient là : le premier, irrité, cruel; les seconds, prêts à obéir... comme toujours.

Le mouvement d'admiration produit dans l'assistance par la vue d'Huguette, la stupeur qui y régnait en ce moment où l'on tremblait pour elle, n'échappèrent point à Georges; il promena un rapide regard sur cette foule, le reporta sur sa fille dont l'extalation et les émotions terribles de cette journée relevaient la beauté; Huguette semblait une vierge inspirée, prête à mourir pour sa foi, pour son Dieu.

Georges éprouva à cette vue le seul sentiment humain qu'il lui fût donné d'éprouver encore, l'orgueil. Il se sentit être le père de cette enfant qui avait tant d'énergie, montrait ce courage devant la mort, et déjà inspirait un intérêt puissant aux soldats. Il fit quelques pas vers sa fille en s'écriant :

Tu es digne du grand nom que tu portes!

Huguette tourna la tête avec horreur. Mais l'assemblée respira; des larmes coulaient de tous les yeux. Le troisième tonneau fut jeté par-dessus le parapet; il rebondit sur les roches, traversa l'air, et, comme les autres, alla se briser sur la rive opposée... mais il était vide.

En ce moment le bruit d'une trompette retentit sur le rempart qui dominait la montagne conduisant à l'entrée du château, et une sentinelle cria :

— Une troupe de cavaliers gravit la montagne!

Ce cri fut répété de sentinelle en sentinelle sur la terrasse. Huguette tressaillit et se prit à pleurer.

— Est-ce une attaque? dit Georges. Qu'ils viennent, ils seront bien reçus.

Et, s'avancant sur le côté droit de la terrasse, il regarda par-dessus le parapet et vit une huitaine de cavaliers montant aussi vite que pouvait le permettre la rapidité de la pente. L'éloignement ne permettait pas de reconnaître les voyageurs; on ne voyait retenir aucune arme et le petit nombre des cavaliers éloignait toute idée d'agression. Au surplus, il était possible qu'ils prissent ce chemin pour rejoindre plus promptement la grande route qui passait sur le plateau.

Maie bientôt un cor retentit au dehors, au des soldats rôpéta au-dedans les modulations qu'il avait entendues, et tous comprurent que les nouveaux arrivants se présentaient en amis et demandaient que la porte leur fût ouverte.

— Allez, dit Georges au majordome, et voyez qui vient nous visiter et mal à propos.

Le majordome s'éleva, Hugnette, accroupie à terre et la tête sur un banc, pleurant à chaudes larmes, se releva et suivit l'officier à distance. Georges passait en revue ses soldats alignés. Le pont-levis s'abaissa, et le majordome sortit escorté de deux hommes d'armes.

— Que voulez-vous, messeigneurs ? dit-il aux cavaliers. — Je désire, dit le plus âgé de la petite troupe, et qui en paraissait le chef, parler à votre maître.

— Vous venez dans un mauvais moment, reprit l'officier, le château est en deuil.

— Nous changerons le deuil en transports de joie, répliqua en souriant le cavalier. Dites au sire de Luyrieux, seigneur d'Hylypherne, que le comte de Montrevel, escorté des membres de sa famille, vient lui demander la main de sa fille Loyse pour son fils Amédée de Montrevel.

A ces mots, le majordome saisi de stupeur, tout tremblant, leva sur le grand-bailli de Brez des regards effarés.

— Eh bien, monsieur, fit le jeune Amédée, cette demande est-elle donc si étrange que vous en deviez montrer tant de surprise ?

— Mon Dieu... monseigneur, balbutia l'officier éperdu, c'est un affreux malheur... Loyse est morte !...

— Mortel s'écria le fils du bailli, morte, Loyse !... et mon enfant !

— Il est trop tard, Montrevel, dit une voix déshabillée, trop tard de quelques instants... Ils viennent de l'as-as-leur !

C'était Hugnette qui avait passé le pont-levis à la suite du majordome. Amédée sanglotant, cachait sa tête dans ses mains, répétant avec douleur :

— Trop tard, trop tard ! Oh ! mon Dieu ! ma femme et mon enfant !

— Misérable brigand ! cria le vieux comte de Montrevel, tu as refusé de te mesurer avec un chevalier, et tu égorges des filles !

Et s'adressant à Amédée :

— Mon fils, ajoute-t-il, viens un jour assiéger cette citadelle, n'en laisse pas pierre sur pierre, et fais que les ruines servent de tombeau à ce père dénaturé !

Les cavaliers tournèrent bride, s'éloignèrent sombres et moroses. Le pont se releva ; Hugnette monta péniblement l'escalier et alla tomber dans les bras de Gertrude, en pleurant et en murmurant :

— Mortels mortels ! ma Philiberte ! ma Loyse ! tuées par lui !...

Le majordome rendit compte à son maître de la visite et des intentions du comte de Montrevel, sans parler de ses menaces. Le vieux d'Hylypherne poussa un cri, il passa sur son front sa main tremblante et la laissa retomber avec accablement. Pour la première fois il souffrait... non de remords, mais de ne pouvoir plus contracter d'alliance avec la grande maison de Montrevel.

Au moment où Georges ordonnait de précipiter ses filles du haut de la montagne, Liobard quittait la demeure du pêcheur pour prendre un cheval au premier village et se diriger sur Jozzeux. Il jetait, avant de s'éloigner, un dernier et triste regard sur le château d'Hylypherne, lorsqu'il vit tout à coup les deux nuchies à supprime rebondir sur le rocher, puis jeter près de lui deux cadavres !... Il poussa un cri terrible, levant ses bras, et lançant contre Luyrieux des imprecations impuissantes. Bientôt il vit rouler la troisième machine ; mais il se cacha les yeux avec les mains, et s'enfuit, épouvanté, fou de douleur, en criant :

— Mortel ! morte pour l'avoir sauvé ! le suis maudit : ma vengeance deshonorera et tué ; mon amour porte malheur !

Il courut tout le jour à travers les bois, les sentiers, les yeux hagards, frissonnant sous l'étreinte de la fièvre, arriva la nuit à son château sans savoir par où il avait passé, guidé par l'instinct, et tomba sans connaissance entre les bras de ses parents et de ses amis, en proie au plus affreux délire.

Les paysans de la rive opposée au château d'Hylypherne trouverent gisant à terre les cadavres de Philiberte et de Loyse, et les trois machines brisées.

Persuadés qu'il y avait trois victimes, ils sondèrent la rivière, fouillèrent les anfractuosités du rocher de l'autre bord, heureusement en vain ; puis ils enlèveront Philiberte et Loyse à l'endroit même où elles avaient été trouvées, brû-

lèrent les machines et élevèrent trois pierres, ou dolmens, qui, depuis cette époque, sont appelées les Trois Filles d'Hylypherne.

CHAPITRE XIX

Quelques jours après cet horrible meurtre, le sire d'Hylypherne se mit à la tête de ses troupes, convoquées de tous ses domaines, et partit pour rejoindre M. de Montrevel sur la route d'Alais ; Liobard, malade, se releva de son lit de douleur pour faire et la campagne ; le jeune Montrevel, cherchant dans les combats une distraction à son chagrin, et une gloire qui ne lui fit pas défaut, appela à lui les soldats des terres de son père, et marcha avec eux. Tous les trois allaient vers les Alpes, où tous ne devaient pas arriver.

Luyrieux avait compris qu'après la trêve conclue en Artois, les destins de la France et de l'Espagne allaient se jouer en Italie, que le sort des armes déciderait entre François I^{er} et Charles-Quint. Il avait tout à perdre au triomphe de l'empereur et du duc de Savoie, son allié ; aussi avait-il réuni plus de troupes que jamais. Un autre motif le guidait : l'alliance faite avec M. de Belmont était devenue sans objet par la mort de Clémence qui ne laissait pas d'enfant ; puis, c'était le temps, l'importance du B-gy et du Valromey était effacée devant les intérêts de la grande lutte où le sort de la Provence, de la Bourgogne, du Piémont et du Milanais, était en jeu. Il voulait bien mettre au service du roi toutes les troupes qu'il pouvait appeler sous les drapeaux, mais il voulait faire valoir la force qu'il en tirait, pour obtenir de François I^{er} le commandement d'une division, comme Montrevel, comme d'Amelant, comme Bouteres. C'était là, on l'a déjà pressenti, le dernier but de son ambition.

Le majordome, qui l'avait parfaitement deviné et qui croyait aux grandes destinées de Georges, avait voulu le suivre en Italie ; mais rebu, il n'avait pas consenti ; il avait voulu que l'officier, dont il connaissait le dévouement, continuât à gouverner le château, qu'il aurait peut-être à défendre en cas de revers. Le majordome avait insinué, sentant bien que son autorité allait s'amoindrir devant Hugnette et désirant sérieusement prendre part à la guerre ; mais il avait été obligé de céder à la volonté de son seigneur.

Le sire de Luyrieux partit donc à la tête de sa brillante troupe et prit la route de Lyon par Bourg. Après la seconde journée de marche, les soldats arrivés à leur étape campèrent sur le penchant de la colline qui s'étend entre la ville de Loyes et la rivière d'Am près de la grotte des Sorrasins. Les tentes étaient dressées et les hommes commençaient à se livrer au repos. M. de Luyrieux n'avait plus la tente simple et sévère des hords de la Senna ; il était environné de tout l'apparat d'un général en chef et une garde nombreuse veillait devant sa tente luxueuse. Il avait donné ses derniers ordres. De meurtre seul, il avait quitté son armure, éteint sa hennette, et s'était jeté sur sa couchette de campagne, les yeux tournés vers l'Italie et rêvant tout éveillé aux chances heureuses d'une expédition qui devait lui donner une position élevée.

Tout à coup, dans l'ombre, au milieu du silence général, une voix inconnue murmura à son oreille ces mots terrifiants :

— Sire d'Hylypherne, les assassins ne méritent pas de mourir de la main des braves, sous le feu de l'ennemi ; ils doivent tomber sous le fer d'un assassin.

Georges tressaillit ; brusquement arraché à ses rêves glorieux, regardant vainement autour de lui dans cette obscurité, il étendit le bras sans rien saisir, et s'écria avec colère :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je suis le vengeur de Loyse, reprit la voix ; elle est morte par un crime, elle va être vengée par un crime !

— Misérable ! s'écria Georges en se levant pour saisir ses armes.

Il n'en eut pas le temps.

— Bientôt c'est comme cela que je te voudrais, dit la voix.

Et aussitôt un rude coup de poignard dans le flanc gauche rejeta sur sa couche d'Hylypherne tout sanglant.

Le blessé poussa un cri de rage plutôt qu'un cri de douleur ; les minutes accoururent ; un flambeau fut allumé. Mais on chercha vainement l'assassin : personne ne l'avait aperçu, bien que la porte de la tente fût gardée, et il avait disparu sans laisser d'autre trace que le sang vermeil.

Seulement on remarqua que l'une des cordes attachées aux piquets était coupée. Le meurtrier avait dû s'introduire dans

la tente et en sortir par l'interstice résultant de l'absence de lien. On fit des recherches dans le camp, le prévôt et ses agents en parcoururent les débris, visitèrent les tentes les plus rapprochées... les soldats dormaient et le plus grand calme régnait partout.

Les paroles prononcées par celui qui avait frappé semblaient annoncer la vengeance de Montrevil; mais Andoë et sa troupe étaient partis quelques jours avant M. de Loryneux, ils étaient en avance de plusieurs étapes. Au surplus, Georges ne répéta pas les mots murmurés à son oreille, qui lui révélèrent les causes du crime, sinon l'auteur.

La blessure était profonde, terrible; mais, soit qu'une côte eût fait dévier la lame du poignard, soit que l'obscurité n'eût pas permis de frapper sûrement, le cœur n'avait pas été atteint, et Georges respirait encore. Le chirurgien fut mandé en toute hâte. Il sonda et pansa la blessure lentement, gravement, examinant avec soin et sans prononcer un mot, impassible malgré la douleur, le patient suivait les mouvements du chirurgien et cherchait à deviner son arrêt dans l'expression de son visage; mais celui-ci ne lui laissa pas pénétrer sa pensée.

Georges ne songeait pas à retarder la marche de sa troupe: il ne pouvait pas trouver ailleurs que chez lui les soins nécessaires; s'il devait mourir de sa blessure, il ne voulait pas que ce fût ailleurs que sur ses terres, dans la crainte que son corps fût profané par ceux qui le tuaient si mystérieusement et dont il était peut-être entouré à son insu. Il remit le commandement de sa compagnie à l'un des seigneurs partis avec lui, la regarda s'éloigner en soupirant, se fit placer dans une litière portée par deux muletiers, autour de laquelle veillaient des soldats, et reprit la route du château d'Holypherne sans permettre qu'on s'arrêtât un seul moment, pas même la nuit. Sa garde était nombreuse. En la voyant envahir de tous côtés sa litière, il jeta un petit rire strident, ironique, et dit à l'officier qui marchait près de lui :

— Ils n'ont pas su garder l'homme, et les voilà prêts à se faire tuer pour défendre le cadavre!

Deux jours après, Georges arrivait à la porte de sa citadelle presque déserte et en deuil. En passant près des terres de Montrevil, il avait jeté un regard terrible du côté des domaines du grand-bailli.

Un courrier envoyé au château en avait prévenu les habitants du retour de Georges, et avait raconté le peu qu'il savait de l'événement. Quand le cortège arriva au manoir, le majordome accourut auprès de son seigneur, la douleur peinte sur le visage, des larmes dans les yeux. Georges lui sourit tristement.

— Eh bien! dit-il, je ne reverrai pas l'Italie... ils m'ont arrêté en chemin!

Huguette s'avança avec dignité, mais sans empressément, droite et pâle, de l'autre côté de la litière.

— Monseigneur, dit-elle à haute voix, nous avons appris avec une vive douleur le malheur qui vous a frappé; nous sommes bien affligés de vous voir dans cet état, nous vous donnerons tous les soins qui dépendent de nous, et nous vous sauverons, si Dieu le permet.

Frappé de l'accent inutile de cette voix grave et froide, Georges regarda sa fille avec une attention singulière, cherchant à pénétrer sa pensée; mais le visage d'Huguette n'exprimait rien, ses yeux étaient ternes et atones. On eût dit d'une statue de marbre à qui un miracle aurait permis de parler.

La litière fut amenée jusqu'au pied du perron. Là, on plaça M. de Loryneux sur un brancard recouvert d'un matelas, et on le transporta dans son appartement, Huguette marchant à son côté et tenant sa main pendante.

Le caractère de cet homme ne se démentait pas dans la douleur : c'était toujours le même, dur et énergique, cherchant à deviner quelle main l'avait frappé et comment il pourrait se venger de son meurtrier.

Cependant il sentit l'isolement qu'il avait créé autour de lui. Il n'avait plus sa troupe, cette petite armée qui avait été sa force, au milieu de laquelle il avait passé sa vie. Ses principaux officiers, les gentilshommes ses alliés, formant sa cour, avaient continué leur route vers l'Italie; une dizaine de jeunes seigneurs seulement étaient revenus avec lui, autant pour lui faire honneur que pour soutenir sa garde au besoin.

Naguère, lorsque, après une campagne, il rentrait dans sa forteresse peuplée et animée, ses filles accouraient, sautaient à son cou, lui faisaient fête, et, dans les naïves caresses de ses enfants, il pouvait oublier la haine dont il était l'objet,

l'éloignement qu'inspirait son nom, comme ces enfants l'oubliaient elles-mêmes à ce moment du retour. Maintenant, ce n'était plus le triomphateur revenant plein de gloire des campagnes du Milanais ou de l'Artois : c'était un moribond n'inspirant ni pitié, ni intérêt, environné de tous côtés par la mort. En face de son château s'élevaient déjà les pierres indiquant la sépulture de ses filles assassinées par lui; dans la chapelle était la tombe de Clémence, morte de douleur par suite de son mariage avec lui... Il sentait le lincoln l'envelopper.

De sa famille, il ne restait plus que la malheureuse Huguette, qui n'avait pour lui, depuis le meurtre de ses sœurs, ni estime, ni amitié, mais qui volait sous des marques de respect la repulsion qu'il lui inspirait. Georges sentait cette repulsion et s'en inquiétait médiocrement. Ce qui le frappait par-dessus tout, c'était l'étrange figure de ceux qui l'entouraient et ne semblaient l'approcher qu'avec crainte.

Le chirurgien de sa troupe l'avait accompagné, sauf à reprendre plus tard le chemin des Alpes. Dans un moment où il se trouvait seul avec lui et le majordome, il lui dit tranquillement :

— Ils vont avoir besoin de vous là-bas, ne vous impatientez pas : je ne vous rendrai pas longtemps.

Le médecin répondit par quelques paroles d'encouragement et d'espérance; le malade sourit, et tournant les yeux vers le gouverneur :

— Majordome, repêtit-il, que se passe-t-il donc de singulier dans mon château? Je suis soldat, je suis blessé, je vais mourir, il n'y a rien d'extraordinaire; je suis revenu ici plusieurs fois, après une expédition avec des coups de balles et des coups de hache dans le corps, c'était grave, et je n'ai jamais vu des figures comme celles qui m'entourent.

— Tous vos serviteurs sont saisis de douleur à la vue de vos souffrances, répondit le majordome.

— Non, répliqua Georges : la douleur ne se manifeste pas ainsi; c'est de la stupeur, c'est de l'épouvante qu'ils ont sur le visage. Ils tremblent en me regardant; et ce sont pas seulement mes serviteurs, ce sont les hommes d'armes, les archers, tous, excepté vous et ma fille. Que diable ont-ils donc, et se peut-il qu'un événement aussi simple effraie ainsi des hommes?

Le majordome affirma à Georges qu'il se trompait et que le seul sentiment qui agit sur les gens du château était le chagrin de le voir en danger. Il croyait dire vrai; mais Georges avait mieux vu et mieux jugé que lui : l'épouvante était en réalité dans la citadelle.

Au départ de M. Loryneux pour l'Italie, Huguette avait demandé et obtenu sans difficulté que l'archer déjà employé par elle, et celui qui était de garde dans la chapelle au moment de l'évasion de Renaud, fissent partie de la petite garnison qui restait à Holypherne, sous le commandement du majordome. Le premier savait le choix que la jeune dame avait fait de lui et en était fort reconnaissant, se souciant peu d'aller se faire caver la tête en Péronnet depuis que les benefits de sa maladresse l'avaient mis à l'aise. Le second ignorait son choix et n'avait éprouvé ni plaisir ni peine à ne pas faire une nouvelle campagne en Italie, où il avait vu la mort d'assez près sur les corps ruinés de Fossano.

Huguette avait été dirigée par la pensée qu'elle aurait peut-être encore besoin d'employer le jeune archer, et que l'autre, sous le coup des menaces qu'elle lui avait faites, garderait mieux le silence à la citadelle qu'à l'armée, loin du théâtre des événements. Mais elle s'était trompée à l'égard de ce dernier.

Il n'avait rien dit durant les premiers jours; mais la disparition de Liobard, qu'il n'avait pas vu dans la chapelle et qu'il avait entendu parler dans l'escalier dont la porte était une pierre de tombeau, lui avait paru si extraordinaire, qu'il était persuadé que Clémence sortie de la tombe avait enlevé Renaud, rendu invisible à ses yeux. La déclaration d'Huguette réclamant la responsabilité de l'évasion n'avait pas ébranlé sa croyance.

Quelques jours après, le seigneur d'Holypherne était tombé sous les coups d'un meurtrier que personne n'avait vu et qu'on avait cherché vainement; le mystère qui planait sur cet assassinat avait ajouté à la terreur de l'archer, et alors, il avait raconté à ses camarades les scènes de la chapelle.

Cet archer avait fait bravement plusieurs campagnes; il parlait d'un ton convaincu, il montrait la place où il était quand l'ombre s'était approchée de lui, répétait les paroles qu'elle lui avait dites, indiquait le chemin qu'elle avait pris et où les soldats ne voyaient qu'un tombeau. Tous ces faits,

commentés par la peur, grossis par la crédulité, avaient pris des proportions extraordinaires.

Les incrédules se taisaient et s'en tenaient à ce qu'avait dit Huguette sur l'évasion de Liobard; les crédules, et c'était le plus grand nombre, attribuaient à une intervention surnaturelle la punition de leur seigneur, et Georges ne se trompait pas quand il lisait l'épouvante sur le visage de ceux qui l'approchaient.

Cependant l'organisation vigoureuse de cet homme triomphait de la mort; déjà il se sentait moins faible, il respirait plus librement et s'attachait à l'espérance de vivre afin de rejoindre l'armée d'Italie et de se venger au retour avec éclat.

Il pensa que son meurtrier commettrait une indiscretion. Celui qui tue pour voler cache son crime, dément les témoins, nie l'évidence; celui qui tue pour punir, qui frappe un coupable échappé à la vindicte publique, celui-là confie à ses amis son secret, se félicite de son action. La punition n'est réelle qu'à la condition d'être connue.

Georges ne se trompait pas. Il avait montré dans l'enlèvement de Renaud avec quelle habileté il employait les espions; il se servit d'un moyen analogue. On savait à Montrevil qu'il avait frappé le sire d'Hylypherne, et celui-ci ne tarda pas à en être instruit. Il avait désormais deux vengeances à exercer, deux hommes à frapper, car il ne reconnaît pas à Liobard, et ces deux hommes étaient en Italie.

— Docteur, dit-il à son médecin, lorsqu'il se sentit assez fort pour se lever, combien de jours dois-je encore rester ici avant de reprendre le chemin des Alpes?

Le médecin le regarda fixement, d'un air étonné, et ne répondit pas.

— Eh bien! reprit Georges, vous savez?

— Je calcule toutes les chances, dit tristement le docteur, je vous reprendrai dans quelques jours.

Il n'eut pas besoin de répondre à la réaction d'une nature puissante contre le mal étant arrivé à son terme. Georges le sentit bientôt; ses rêves de vengeance s'évanouissaient, il ne s'abaissa plus, et le médecin, qui n'avait pas eu un jour d'illusion, se bornait à rendre moins douloureux ses derniers moments.

Quand il sentit que la mort était proche, Georges se fit habiller et porter sur un lit de parade autour duquel furent appelés ses soldats, ses officiers, Gertrude et sa fille.

Il n'avait pas eu de peine à deviner l'amour d'Huguette pour Liobard. Il ne voulait pas que celui-ci épousât jamais sa fille, et ne pouvant frapper ses deux ennemis, il allait du moins en frapper un dans la mesure de ses forces.

Quand tout le monde fut réuni autour de son lit, Georges s'adressant à Huguette :

— Madame, lui dit-il, je me suis fait apporter ici afin d'y mourir, parce que je veux être inhumé à côté de mes ancêtres. C'est à vous que je confie ce soin, à vous que je fais l'héritière de tous mes biens, titres, terres, domaines, châteaux et seigneuries. Vous connaissez la foi féodale : vous vous marierez donc dans l'année de mon décès, afin que le roi de France, dont je relève, ne se croie pas en droit de vous priver ou de confisquer une partie de vos biens en vertu de cette loi.

— Monseigneur, je suivrai vos ordres en toutes choses, répondit Huguette avec calme, si Dieu vous rappelle à lui avant moi.

— Si Dieu me rappelle avant vous?... dit Georges en regardant sa fille, et en souriant avec ironie... Oui, j'ai entendu l'ordre, et je vais obéir.

En effet, sa voix s'affaiblissait, ne sortait de sa poitrine que péniblement et entrecoupée de soupirs. Il reprit avec une difficulté toujours croissante :

— Vous vous... marierez donc... dans l'année... Vous êtes... maîtresse de vous... je n'impose rien... Vous épouserez le gentilhomme... que vous voudrez... excepté...

— Monseigneur, dit Huguette avec respect, mais aussi avec une certaine vivacité, c'est la guerre que vous lèguerez à votre fille si vous exceptez quelqu'un. Je vous en conjure, ne prononcez pas d'exclusion.

Et regardant les officiers qui entouraient le lit, tous gentilshommes, seigneurs ou chevaliers :

— N'est-ce pas, messieurs, ajouta-t-elle, qu'une exception pourrait amener la guerre?

Les officiers étaient jeunes, Huguette était belle; plusieurs peut-être rêvaient le brillant héritage des Luzyriens, tous auraient reçu la main de la dame d'Hylypherne avec transport. Ils répondirent d'une seule voix, d'un accord unanime :

— Oui, c'est la guerre, monseigneur, c'est la guerre.

Georges de Luzyrien promena sur l'assemblée un regard

de colère qui semblait lui reprocher cette première atteinte à sa volonté, avant même qu'il eût rendu le dernier soupir, et faisant un violent effort pour arracher les sons de sa poitrine oppressée, il s'écria :

— Qui vous... voudrez... etc... etc... etc...

Mais sa tête se renversa sur l'oreiller, ses lèvres remuaient inutilement.

Il rendait le dernier soupir sans avoir prononcé le nom de celui qu'il avait l'intention d'exclure, parmi les prétendants à la main de sa fille.

CHAPITRE XX.

Huguette rendit pieusement, dignement, les derniers devoirs à son père. Elle déploya en cette occasion le luxe qui convenait à la puissante maison de Luzyrien. convoqua les seigneurs et abbés des environs, fit tendre de noir la grande salle où le corps fut exposé, le grand escalier, la chapelle; fit hisser le drapeau noir sur la tour, sonner les cloches; présida à la dernière cérémonie après laquelle le corps de Georges de Luzyrien, seigneur d'Hylypherne, fut déposé dans l'une des tombes couvertes de marbre qui garnissaient le pourtour de la chapelle, à côté de la malheureuse Clémence.

Tout fut grand, majestueux, imposant; mais on ne savait demander à la nature humaine plus qu'elle ne peut donner; Huguette éprouvait ce serrement de cœur que l'on ressent toujours, à son âge, en face de la mort; toutefois, sous la pompe des cérémonies, sous l'étalage ordinaire dans ces grandes occasions, il ne fallait pas s'attendre à trouver une douleur bien profonde.

La jeune fille ne le feignit pas, n'éclata pas en sanglots à ce moment si terrible, si douloureux, où le corps d'un père bien-aimé descend pour jamais dans la terre. Brisée par les émotions violentes si rapidement éprouvées en peu de temps, par les événements qui l'avaient si cruellement frappée, elle n'avait pas de larmes pour l'homme qu'elle avait vu, quelques semaines auparavant, violer toutes les lois de la nature et sacrifier ses deux sœurs, avec une épouvantable férocité, sans témoigner depuis ni regrets de la perte de ses enfants, ni remords de son crime. Le supplice de Philberte et de Loyse n'était pas de nature à être oublié, et pendant que Huguette pleurait sur les victimes, il lui était difficile de regretter le bourreau.

Les officiers qui entouraient le lit de Georges au moment de sa mort, assistèrent à ses funérailles et se disposèrent à rejoindre l'armée. Le deuil profond dans lequel était plongée la jeune dame d'Hylypherne ne leur permettait pas de faire des propositions de mariage; mais ils lui témoignaient tous un vif intérêt, et les jeunes gens dont la position de fortune pouvait justifier les prétentions s'efforcèrent d'attirer ses regards, d'éveiller ses sympathies.

Ces dispositions n'échappèrent point à Huguette. Désormais seule, en proie à une mortelle douleur, soutenue seulement dans la vie par son amour pour Renaud, qui la croyait morte pour lui et allait chercher la mort sur les champs de bataille d'Italie, elle n'encouragea pas leurs espérances, mais se montra pour tous affable et bienveillante. Ces jeunes et brillants officiers partirent avec le drapeau d'acquiescement, pendant la campagne, une gloire qui leur permettrait d'aspirer à la main de la riche héritière.

Le nom des Luzyriens allait s'éteindre, mais il était facile de prévoir que leurs états-lieux auraient de vaillants hommes pour les défendre.

Les occasions de se distinguer ne devaient pas manquer à ceux qui les voulaient chercher. Les Français franchissaient encore une fois les Alpes; ils allaient au secours de la malheureuse armée de Piémont dont les communications avec la France étaient coupées, qui était de tous côtés enveloppée et sur le point de succomber. Le général Daoust avait fermé le pas de Susse et, dans le but de le rendre infranchissable, y avait élevé de nouvelles fortifications; la garde et la défense en étaient confiées à César de Naples, que nous avons vu naguère gouverneur de Volpiano, au moment de réussir dans le coup de main qu'il avait préparé pour s'emparer de Turin.

Ce César de Naples est encore une des curieuses figures de cette époque si féconde en individualités qui ont, à des titres divers, attiré l'attention. C'était un capitaine jouissant d'une haute réputation de courage, réputation méritée, car il payait bravement de sa personne dans toutes les occasions.

Il déployait, assurait-on, la plus grande habileté à combiner un plan d'attaque et de bataille; mais ce courage incontestable, cette habileté reconnue, n'aboutissaient jamais qu'à le faire battre. Il perdait toutes ses batailles: il avait échoué à Turin, il s'était porté contre la petite ville de Caselle, que tenaient les Français entre Turin et Volpiano, position importante que les deux armées désiraient occuper, et, après trois assauts fort rudes et fort brillants, avait dû se retirer. Sa mauvaise fortune était passée en proverbe chez les Espagnols et les Italiens aussi bien que chez les Français.

Nous soupçonnons fort que cette mauvaise fortune aurait pu s'expliquer autrement que par la fatalité, qui n'existe pas à l'état permanent, autrement que par le hasard, qui n'a pas de parti et se met d'ordinaire du côté des gros bataillons et des plus habiles généraux; mais l'histoire du temps, acceptée sans examen et copiée par les écrivains postérieurs, suivant l'usage, en a fait un capitaine expérimenté, traîné toujours par les événements, le type d'une victime frappée par une divinité inconnue; et il faut le prendre tel qu'on nous le représente.

Le poste que César de Naples occupait au pas de Susse le désignait naturellement aux premiers coups de Montmorency, qui s'avancant à la tête de l'armée française. Le capitaine italien déploya son courage habituel; il disputa le passage avec la plus grande vigueur, mais il dut céder devant l'ardeur des Français, et le pas de Susse fut emporté encore une fois.

Liobard fut un des plus vaillants soldats de cette rude journée. Il n'allait plus chercher la gloire qui rayonnerait sur la femme aimée: il avait perdu Clémence, il croyait avoir vu précipiter Hugnette du haut du rocher d'Holypherne; cette vie de déchirements, de souffrances, lui était à charge; il ne voulait trouver que la mort sur le champ de bataille. Le combat était pour lui un suicide utile à son parti, glorieux pour sa troupe. Mourir était le seul but qu'il poursuivait.

Montrevil et les Jean s'efforçaient d'arrêter Hugnette au lit de mort de Georges ne faisaient pas partie du corps d'armée chargé d'ouvrir la route de Turin; ils marchaient à la suite du roi resté en arrière. Personne ne pouvait donc détenir Liobard, qui ignorait la mort de Luycieux et l'existence de sa fille.

L'armée française avait franchi la première barrière; mais ce n'était pas la seule qu'il fallait enlever, et l'entrée en Piémont n'en était pas la fin. Il restait Veillano, redoutable, comme on l'a vu précédemment, au pouvoir des Impériaux, et qui interdisait tout mouvement en avant.

Du Guast, en bonne habileté qu'il était, qui connaissait les lieux, jugea que le pas de Susse n'offrirait pas une grande résistance, et il avait concentré à Veillano ses plus grands moyens de défense. De récents travaux exécutés par ses ordres, et sous ses yeux, en faisaient un des obstacles les plus difficiles à vaincre. Enfin, Du Guast défendait cette position en personne.

Des rochers presque à pic encadraient l'unique route de Turin, route passant par Veillano, et il ne fallait pas songer à s'en frayer une autre à travers ces escarpements. Langeai l'avait tentée avec quelques mulets par des sentiers qui semblaient faits pour des chamois, mais il n'était pas possible qu'une armée suivît ces chemins fantastiques.

L'embarras de Montmorency était grand, les moments étaient précieux: l'armée française en Piémont succombait à la misère, au découragement, et Veillano pouvait arrêter longtemps celle qui venait à son secours. Les soldats firent des miracles d'intelligence, de patience, et développèrent largement ce génie de l'attaque dont ils sont éminemment doués.

Afin de reconnaître la position, les soldats grimperont avec des peines infinies sur les escarpements qui, des deux côtés, les enfermaient dans une route étroite et, de là, ils purent juger de l'obstacle que leur barrait le passage. Montmorency était monté avec eux, et calmement, attentif, regardant tristement ces masses de rochers infranchissables et ses murailles de la ville, qui perdaient une armée en retentant l'autre.

Pendant que le général en chef examinait tout ce qu'il pouvait voir et discutait avec quelques officiers les moyens à employer pour réduire promptement Veillano, les soldats se livraient à leurs lazis ordinaires.

— C'est ça qui nous arrête! dit l'un; ah bah! nous aurons bientôt enlevé cette bicoque.

— Une bicoque qui a une cuirasse de granit, fit un autre, c'est lourd à emporter.

— Sortez donc, et qu'on se bêche un peu, tas de...! s'écria un troisième en montrant le poing aux Veillanais et en ac-

compagnant son geste d'une de ces grotesques injures dont les soldats français ne sont jamais avares envers l'ennemi.

— C'est bien ton poing et tes injures qui y feront quelque chose, farceur! fit un autre en riant.

— Eh bien, envoyez-leur quelques prunes! riposta le premier.

— Bonne idée!... si le général le permet, dit un autre.

— Je vais le lui demander, répliqua celui qui avait ouvert la motion.

Et s'approchant de Montmorency, qui, entouré de ses officiers, cherchait la solution du difficile problème de la prise de la ville, il salua militairement:

— Mon général, dit-il, nous sommes là dans une position superbe; voulez-vous nous permettre d'envoyer quelques balles à ceux qui gardent les remparts.

— Vos balles sont trop petites, répondit Montmorency en souriant.

— Ah! si mon fusil pouvait porter un boulet, reprit le soldat, la besogne irait plus vite.

— Les canons sont là-bas, répliqua le général en regardant les soldats qui s'étaient approchés et en voyant parler à leur camarade.

— Oui, fit le soldat, mais le diable seul pourrait les amener sur ces rochers, et il lui faudrait pour cela un fameux atelage de dragons ailés.

Les officiers et les soldats se mirent à rire, Montmorency fit comme eux.

— Neus y sommes bien montés, nous, reprit le général, pourquoi les canons ne feraient-ils pas comme nous?

— Excusez, mon général, nous avons des jambes, nous autres, dit le soldat, et les canons ne marchent pas tout seuls.

— Vous avez des jambes, et de bonnes, poursuivait Montmorency, mais vous avez aussi des bras.

— Oui, mon général, et nous e-perons bien prouver aux Espagnols que nos bras sont bons aussi.

— Eh bien! reprit le commandant en chef, il s'agit de sauver une armée française assiégée dans Turin, qui nous attend comme des libérateurs, et de conserver à la France la capitale du Piémont. Afin de réussir, ne pourrions-nous pas aujourd'hui, tout en se servant de ses jambes, prêter ses bras aux canons?

— Vivat! vivat! criaient tous les soldats, qui comprirent la pensée du chef, nous allons hisser les pièces.

— Tu vois, dit gaiement Montmorency à celui qui voulait envoyer des prunes à Veillano, que nous n'aurons pas besoin de faire un pacte avec le diable pour monter ici nos canons.

— Oh! monseigneur, répliqua le soldat avec le plus grand sang-froid, c'est bien en vain que nous l'appellerions, il ne viendrait pas: le diable ne traite jamais avec des soldats français.

— Vraiment! fit le général en riant; et pourquoi cette exclusion?

— Parce que nous sommes plus malins que lui, répondit le soldat d'un air tant soit peu vaniteux; il sait bien que nous lui volerions le contrat et lui ririons au nez, après l'avoir fait trimer. Voilà pourquoi nous allons faire ici sa besogne tout à l'heure, et sans lui.

Les soldats accomplirent, en effet, un travail diabolique: ils hissèrent avec des cordes les pièces, les affûts, les projectiles et la poudre sur ces rochers jusque-là inaccessibles à l'artillerie et vierges de tout canon, donnant ainsi un exemple qui devait être suivi deux siècles et demi plus tard par d'autres Français.

Après d'incroyables fatigues, les pièces purent être mises en batterie, l'artillerie tonna pour la première fois sur ces pics élevés. Veillano donna complètement, foudroyée d'une manière si inattendue, ne put tenir longtemps et ouvrit ses portes.

Du Guast n'avait pas soupçonné la possibilité d'établir des batteries sur ces rochers où il n'y avait pas de route et ne les avait pas défendus. Vaincu par ce coup hardi, il battit en retraite et laissa le chemin ouvert aux troupes françaises, qui s'y élancèrent au pas de course.

Celui-ci célébrèrent par le plateau de Rivoli, devenu célèbre dans les fastes militaires de la République, mais où il ne reste pas aujourd'hui le moindre vestige des guerres napoléoniennes et récentes. La nature a promptement repris ses droits, la végétation a tout recouvert, enraisons des chevaux, faibles des soldats du nouveau régime, ensements des uns et des autres.

Les Français attaquèrent la place de Rivoli, l'emportèrent et prirent successivement les autres forts de la rive gauche du Pô. Du Guast, harcelé vivement, alla chercher unabri

derrière ce fleuve, qu'il traversa à Montcazier, dont il fit ensuite sauter le pont. Mais les Français se dirigèrent avec rapidité sur Carignan, s'en emparèrent et y traversèrent le Pô.

Une portion de l'armée balayait la rive gauche, sur laquelle il ne resta bientôt plus aux Impériaux que Volpiano et quelques positions dans les montagnes qui dominent le val de Susse, dans lequel ils purent encore faire des excursions. L'autre partie, poursuivant Du Guast sur la rive droite, prit successivement Rivas, Villa-Nova et plusieurs places situées entre le Tanaro et le Pô. Du Guast s'enferma dans Asti, cet ancien quartier général de Charles-Quint et d'Antonio de Leyva.

Turin était enfin dégagée, après tant de souffrances et d'angoisses.

C'est à ce moment si glorieux pour les armes françaises, où la victoire ouvrait les portes à la joie, suivait une armée inévitavelmente perdue, que François I^{er} traversa les Alpes. Il venait en triomphateur de la part de Susse et Veillano ne pouvant plus retarder sa marche. Cependant, à la nouvelle de son approche, un corps d'Impériaux arrêtés dans leurs positions des montagnes, et dont nous avons parlé tout à l'heure, tenta un hardi coup de main et essaya d'enlever le roi.

Il n'en fallut de peu que les succès ne couronnassent leur audace. Ils s'élancèrent de leurs montagnes dans le val de Susse, attaquèrent l'escorte de François I^{er}, qui dut mettre l'épée à la main, inquiétèrent sa marche en le harcelant sans relâche, et parvinrent, presque sous les yeux du roi, à enlever les mulets chargés de l'argent destiné à la solde des troupes et dont celles-ci avaient grand besoin. Après la grande lutte, les guerriers faisaient leur œuvre et pillaient les vainqueurs.

L'armée eût pu attendre longtemps sa solde. Heureusement Langeai était encore là; il était allé de Turin au-devant du roi et revenait avec lui. Soldat, diplomate, négociateur, courir au secours et porter lui-même ses dépêches lorsque personne n'osait s'en charger, Langeai avait exploré toutes les montagnes qui séparaient la France de l'Italie; il en connaissait tous les grands cols, tous les petits passages; il avait traversé tous les ruisseaux, et de ces ruisseaux il savait tous les gués.

L'infatigable Langeai se fit suivre d'un détachement de cavaliers et, avec son courage et son adresse accoutumée, se mit à la poursuite des Impériaux, fouilla le pays, devina la route que l'ennemi avait prise, l'atteignit, le chargea et réussit à lui reprendre les mulets, que l'on n'avait pas encore déchargés de l'argent qu'ils portaient. Les Impériaux n'eurent qu'une joie à un moment; l'armée française toucha la solde si impatiemment attendue et Langeai eut toute la gloire de cette journée.

Cette campagne, ainsi que les précédentes, commençait sous de brillants auspices; le succès avait été rapide au point de déconcertier l'ennemi réfugié dans ses anciens cantonnements; tout le Piémont était reconquis, les garnisons étaient ravitaillées et complètes; les soldats qui arrivaient en libérateurs, ceux qui avaient enduré les plus dures privations, étaient animés d'un égal enthousiasme. Le succès, ce grand médecin du moral des armées, avait relevé les courages abattus; tous demandaient à marcher en avant, espérant que de nouvelles victoires amèneraient enfin la conclusion d'une paix honorable et solidaire.

Liolard avait cherché la mort et n'avait trouvé que la gloire dans cette rapide excursion qui des Alpes portait l'armée française aux bords du Tanaro. A l'attaque des villes, aux combats en rase campagne, à la prise des ponts, partout, il avait montré, selon les circonstances, la froide impassibilité du chef qui garde sous le feu de l'ennemi une position périlleuse pour lui, importante pour l'armée, ou l'ardente impétuosité du capitaine qui s'élance pour enlever une position bien défendue.

Dans cette campagne de deux mois, si féconde en résultats, l'armée tout entière avait fait brillamment son devoir, et la compagnie de Renaud s'était cependant distinguée, s'était fait remarquer par tant de braves. Montmorency complimenta le jeune capitaine des Bugistes et lui fit entendre de brillantes destinées militaires. Liolard remercia le maréchal avec effusion, mais sourit tristement; l'avenir ne l'occupait plus. Dans ce corps plein de vigueur et de jeunesse, l'âme était fatiguée et ne voulait pas aller plus loin.

Le Grand-Bressan rencontra Liolard à Turin et fut effrayé à la vue de son ancien chef, dont la figure, d'une pâleur mate, raide, sombre, révélait une souffrance profonde. En apprenant ce qui s'était passé, Bastien éprouva un vif chan-

grin, un remords d'avoir coopéré à la prise du château, dont les suites étaient si terribles. Devant l'immense douleur de Renaud, il n'eût pas osé parler de lui, de Pa-la, de son amour, s'il n'y eût été provoqué par son ami. Il raconta les événements de la soirée dans laquelle il avait été blessé et recueilli chez Tonella; mais, avec le tact du poète, il glissa légèrement sur ses amours, ne parla pas du bonheur que lui donnait l'espoir d'épouser bientôt Paola, dans la crainte d'avoir, par la comparaison des deux situations, les regrets de son ami.

Cependant la rive droite du Pô était libre; Bastien n'avait plus besoin de faire jouer le canon pour isoler la demeure de madame Casan; les Français occupaient l'ancien camp des Impériaux; Renaud ne pouvait, sans manquer aux devoirs de la plus simple politesse, s'abstenir de faire une visite à Tonella.

Celle-ci ignorait complètement les événements du château d'Holypherne. Elle savait que la femme dont Renaud lui avait parlé sur les bords de la Clusone était morte peu de temps après le retour de celui-ci en France; elle n'avait jamais entendu le nom d'Huguette, et elle accueillit Renaud avec un plaisir que la glaciale douleur de celui-ci ne l'empêcha pas de manifester.

CHAPITRE XXI.

Huguette, maintenant dame d'Holypherne, Prangin, la Vénère, était livrée à l'isolement le plus complet et au plus amer chagrin dans sa citadelle des bords de l'Ain. Tout lui rappelait le supplice affreux de ses sœurs bien-aimées; leurs chambres vides où elle entraînait par distraction pour les y trouver comme autrefois, leurs places désertes à la salle de travail, à la chapelle, partout, leurs voix absentes, les pierres de leurs tombes, le souvenir de Montrevil accourant à son appel, et pourtant venu trop tard pour empêcher le meurtre, remontaient à chaque instant sa douleur et la jetaient parfois dans un sombre désespoir.

Elle n'avait pas encore visité sa seigneurie du Bogey; elle était seule, sans distraction, seule avec sa pensée, n'ayant pas une amie de son âge, ne pouvant entendre une parole qui eût un écho dans son âme, réduite à prendre Gertrude pour confidente de ses douleurs. Elle ne pouvait supporter la vue du majordome, qui gouvernait encore son château; elle avait de la haine et du mépris pour les soldats qui avaient assisté à l'assassinat de Philiberte et de Loyse, sans qu'un seul d'entre eux eût tenté de l'empêcher.

Libre, maîtresse de ses actions, toute son âme, toute l'énergie de sa nature fortement trempée l'entraînait vers l'homme qu'elle avait aimé, qu'elle avait sauvé avec désintéressement et sans espérance. Mais Renaud était en Italie, ignorant la mort de Georges et pleurant Huguette qui avait cru à ses dernières paroles, et maintenant s'étonnait qu'il ne lui donnât pas un souvenir; elle le savait parti avec le maréchal de Montmorency, avant son père, et elle tremblait pour lui sur cette terre italienne qui avait déjà moissonné tant de soldats dans les compagnies bressannes.

Où Renaud était tombé sous le feu de l'ennemi, on l'avait oublié; l'alternative était désespérante.

Lorsque Tonella, après les premiers compliments, put considérer attentivement Liolard, elle sentit un frisson courir dans ses veines; ce n'était plus là l'aimable capitaine de la première campagne; il ne souriait plus, il parlait peu; la douleur avait fait sur sa figure de cruels ravages; son air, autrefois ardent, était morne. Elle comprit que Renaud n'était revenu que pour mourir.

Les soins des deux sœurs avaient soigné le Grand-Bressan, l'avaient guéri des blessures du corps. La guérison de la blessure morale du jeune seigneur était plus difficile; cependant Tonella l'entreprit.

Renaud avait pensé ne faire qu'une seule visite à madame Casan; mais celle-ci l'engagea à revenir, mit tant d'amabilité dans son instance qu'il ne put s'en défendre. Les visites auraient été assez tristes sans la présence de Bastien, qui les animait par ses causeries, ses vers et ses chansons.

Tonella, embarrassée et timide d'abord, s'enhardit peu à peu, parla du malheur qui avait frappé Renaud, de la douleur qu'il avait dû éprouver de la perte de mademoiselle de Belmont. A ce nom, Liolard rougit et regarda Tonella d'une étrange façon. Celle-ci devina bientôt qu'elle se trom-

paît et faisait fausse route; mais quelle était donc la cause du chagrin du capitaine? Elle l'ignorait. Celui-ci ne faisait pas de confiance, et Bastien ne laissait pas soupçonner qu'il fût instruit des motifs de ce chagrin.

Liohard s'attendait à quitter promptement Turin. Dans les places, dans les camps, parmi les officiers, parmi les soldats, on pensait que François I^{er}, profitant de l'ardeur de ses troupes exaltées par de récentes victoires, se mettrait à leur tête et marcherait bientôt sur Milan, but réel de la guerre, dont la possession, toujours espérée, était toujours éloignée par les revers.

C'était vers le Milanais que Renard tournait ses regards, vers le Milanais que Charles-Quint voudrait défendre en personne, pied à pied, et dont la conquête offrirait de grandes difficultés. Dans cette campagne, tout devait finir pour lui: il y trouverait la mort glorieuse qu'il cherchait.

Les perspectives de ce long duel entre le roi et l'empereur en décidaient autrement, comme si les événements prenaient parti pour Tunella, en contraignant Renard à demeurer à Turin. Pendant que toute l'armée se préparait à poursuivre la campagne, des idées pacifiques prévalaient dans les conseils de François I^{er}, heureusement pour les peuples, qui ne pouvaient pas trouver de grands avantages, l'un à conquérir, l'autre à être conquis.

On considéra qu'en s'avancant vers le Milanais, les Français auraient à lutter encore une fois contre deux armées, celle de Charles-Quint et celle de la ligue italienne, formée spécialement pour la défense de cette province, et que, pour faire face à tant d'ennemis, il serait peut-être indispensable d'augmenter encore le nombre des troupes.

Ces deux armées, en cas de revers, pourraient facilement réparer leurs pertes en matériel, combler leurs vides en soldats sur les terres de l'empereur et sur celles des princes et des États ligés; cili seraient, en outre, soutenues par les populations dont elles défendaient le territoire; elles avaient derrière elles des ruines libres et sûres pour faire arriver munitions et argent.

Les Français se trouveraient dans une position tout à fait différente. Leurs renforts devaient venir de l'intérieur, traverser les Alpes, qu'un revers pouvait fermer. Ils allaient s'engager dans une nouvelle lutte et il n'était pas possible de prévoir l'issue; les finances étaient dans un état peu prospère, les impôts pesaient lourdement sur les populations, depuis longtemps obligées aux frais de la guerre; il faudrait frapper des taxes nouvelles pour subvenir aux besoins nouveaux d'une campagne.

Des considérations d'un autre ordre et des plus puissantes militaient en faveur de la paix. Au territoire français avaient été réunis la Bresse et le Bugey; l'armée tenait la Savoie et occupait une partie du Piémont. Ces conquêtes ne se coupaient pas de territoires riches, enveloppés par l'ennemi et toujours menacés d'envahissement; elles s'appuyaient, au contraire, sur les anciennes frontières françaises, qu'elles agrandissaient et portaient en avant, situation avantageuse qui en rendait la conservation plus facile. C'était là un très-grand résultat d'une guerre de deux ans. Si l'on couvait les chances d'une nouvelle lutte, la possession des pays conquis était remise en question; une seule défaite sur le Tessin, qu'il fallait franchir, une nouvelle bataille de Pavie pouvait tout perdre, enlever le fruit de tant de sacrifices, et rejeter encore une fois les Français au-delà des Alpes. Ces considérations méritaient qu'on s'y arrêtât.

Chose singulière! les négociations relatives à la paix n'avaient pas été interrompues, et, pendant que l'empereur et le roi se livraient des batailles, se prenaient des villes, leurs délégués continuaient à poser et à discuter les bases d'une pacification générale. Le jour où les deux monarques sentirent le besoin de suspendre la lutte, leurs délégués furent d'accord. Le 27 novembre 1537, ils conclurent une trêve de trois mois, qui fut proclamée le même jour à Carmagnola, où était François I^{er}, et à Asti, où était Du Guescl.

Tout le monde croyait à la continuation de la guerre, et chacun acceptait la trêve avec d'autant plus de joie que les négociateurs, en la signant, manifestaient l'espérance de la prolonger. La première condition du traité fut le licenciement des armées française et impériale, comme conséquence de la trêve et comme un premier gage des intentions pacifiques des deux monarques.

Mais ce licenciement ne pouvait pas s'opérer en un jour. Bastien restait donc à Turin jusqu'à nouvel ordre, et Renard jusqu'au moment où l'ordonnance de licenciement lui permettrait de prendre un parti.

Pour ne pas interrompre le récit des événements qu'il nous

reste à raconter, nous ferons connaître ici les résultats de cette trêve. Le terme en avait été fixé au 27 février 1538; mais un congrès réuni à Leosate, sur les frontières du Langueudo et du Roussillon, le porta au 1^{er} juin suivant. C'était un achèvement à une paix sérieuse, durable, que toute l'Europe désirait, qui lui permit de respirer.

Dans l'intervalle de ces deux époques, les négociations furent reprises en Italie. Le pape Paul III fut alors l'agent le plus actif de la paix, malgré ses soixante-dix ans. Il proposa une entrevue de Charles-Quint et de François I^{er} à Nice, la seule place qui restât en l'émont au duc de Savoie. Celui-ci refusait, dans la crainte d'être dépossédé de sa ville; touchant marque de la confiance que lui inspiraient le roi et l'empereur. Enfin, sur les conseils de Charles-Quint, qui lui en avait référé, il consentit à prêter son château de Nice. Le fournisseur du pape y alla marquer ses logements; mais le peuple s'émua, la garnison refusa de quitter le château.

Le pape alla se loger dans un couvent, près de Nice; François I^{er} se rendit à Villa-Nova, non pas celle qui est près de Turin, mais celle qui est entre Coni et Mondovì; Charles-Quint vint par mer à Villa-Franca, mais ne quitta pas sa galère, devenue son palais flottant.

Il lui arriva là une aventure assez plaisante: un jour apparurent sur la mer, près de la côte, des points blancs fort nombreux qui changeaient de place, couraient sur les vagues, disparaissaient pour se laisser voir de nouveau. L'alarme se répandit dans la galère de l'empereur: François I^{er} employait la perfidie contre Charles-Quint; ces points blancs étaient des voiles, ces voiles étaient celles de la flotte de Barberousse; c'était une trahison de l'ami, de l'allié des Turcs; le roi d'Alger venait faire prisonnier l'empereur. Tout le monde perdit la tête; on coupa les câbles des amarres qui retenaient la galère, on voulait combattre et mourir... Les plus raisonnables proposaient à Charles-Quint de gagner le rivage dans une chaloupe et de se sauver à travers les montagnes, comme il pourrait.

— Ne me conseillez pas de me désoluer, répondit l'empereur.

Il refusa et attendit. Les points blancs couraient toujours, mais les vagues n'apparaissaient pas. La journée se passa dans l'attente; enfin on aperçut que ces formations de voiles de Barberousse, appelées par François I^{er}, étaient des tourbillons de poussière blanche que produisaient des paysans en vannant des fèves sur le rivage et que le vent poussait sur la mer.

Charles-Quint et François I^{er} ne se virent pas. Le pape alla de l'un à l'autre, essayant de les reconcilier, et secondé par Eléonore d'Autriche qui voulait rapprocher son mari de son frère et qui eut des entrevues avec l'empereur.

Enfin, le pape réussit, non pas à faire la paix, — ceux dont les intérêts étaient trop profondément lésés ne la voulaient pas accepter, — mais à faire conclure une trêve de dix ans. C'était beaucoup; peu de paix, à cette époque, durent ces lèps de temps, et l'on pouvait se contenter du fait, à défaut du nom.

Quelques historiens ont reproché au pape Paul III d'avoir beaucoup songé à sa famille en négociant la paix. Il avait eu trois enfants naturels avant d'être cardinal: Constante Farnèse, Rance Farnèse et Pierre-Louis Farnèse, qu'il avait fait duc de Cambrino, et qui avait lui-même un fils et une fille, Octave et Victoire. Le pape voulait marier son petit-fils à Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint et veuve d'Alexandre de Médicis, duc de Florence, et ce mariage fut convenu dans les conférences. Il voulait marier Victoire à Antoine de Bourbon, fils du duc de Vendôme. Le roi promit de faire réussir ce mariage, qui pourtant n'eut pas lieu et aurait supprimé la naissance d'Henri IV.

La paix est un très-grand bienfait pour les peuples qui souffrent pour regarder de si près aux petits intérêts de famille de ceux qui la négocient.

Les conditions de la trêve de dix ans, signée le 18 juin, furent celles-ci:

Charles-Quint gardait le Milanais, que le roi n'avait pas pu lui enlever.

François I^{er} gardait le Piémont, dont il était maître après tant d'alternatives de succès et de revers.

Il fallait sacrifier quelque un sur l'autel de la conciliation; on sacrifia naturellement le plus faible de ceux qui avaient pris part à la lutte. L'histoire de l'humanité offre à chaque page de ces exemples-là.

La victime fut le duc de Savoie, qui perdait la plus grande partie de ses États, y compris ses deux capitales, Turin et Chambéry. Deux puissances s'étaient jetées l'une sur l'autre, il

s'était trouvé entre eux et avait été bruyé dans le choc. Le malheureux Charles III dut signer ce traité, qui le dépourrait en consacrant les conquêtes de la France. Mais ce n'était qu'une trêve; pour toute consolation, il lui restait à faire des efforts afin d'en amener la rupture avant le terme.

L'habitude des blasons et des devises était générale à cette époque; le plus petit seigneur avait l'un et l'autre. Dès qu'il eut adhéré à la trêve, le duc prit pour blason : un chène ébranché, chargé d'armes, et auprès, un bras nu tenant une épée. La devise était :

Spoliatis arma supersunt
(Aux spoliés restent les armes.)

Le dessin n'était pas beau, mais l'idée du chène ébranché était ingénieuse et peignait très bien la situation du prince auquel on avait pris ses provinces. Quant à la devise, elle était, franchement, un peu vaniteuse, car les armes n'offraient au duc, en ce moment, qu'une assez faible ressource. Elles ne l'avaient pas sauvé quand il était l'allié de Charles-Quint, et quelle que fût la bravoure de la maison de Savoie, elle ne pouvait pas espérer de recouvrer par la force ses États démembrés, si elle devait lutter contre l'empereur et le roi, signataires du traité. C'était des complications de la politique, et non des armes, qu'elle pouvait espérer la restitution de ses domaines. Le duc Charles protestait, du moins, de la seule manière dont il fût possible de le faire.

François I^{er} établit des garnisons dans les principales villes du Piémont qu'il regardait comme définitivement acquis à la France, et cela, quelques semaines après la signature de la première trêve. Puis, à la seconde, au moment de licencier réellement son armée, il voulut récompenser les services et le dévouement de ses généraux, et proclama les dignités et les grades qu'il leur accordait. Bastien les expliqua tout à l'heure en quelques mois.

Le Grand-Bressan se trouvait faire partie des soldats qui rentraient en France, auxquels les soins de la famille et l'air natal étaient nécessaires après les souffrances et les fatigues du siège de Turin. Guéri de ses blessures, mais affaibli, il avait besoin de repos pour reprendre ses forces. Il allait retourner avec plaisir dans son beau pays de Bresse, mais il n'y voulait pas retourner seul. Il adorait Paola, elle lui avait sauté la vie; l'amour et la reconnaissance l'attachaient également.

On venait de proclamer l'ordonnance de licenciement et l'ordonnance relative aux grades et dignités accordés par la munificence du roi aux officiers supérieurs de l'armée. Bastien les lut avec beaucoup d'attention, la seconde surtout, qui était la plus longue; puis il consulta son grand uniforme de capitaine des chevaux légers, alla chercher un autre capitaine de ses amis et se rendit chez son colonel; puis tous trois se dirigèrent vers la demeure des deux belles Romaines.

C'était une visite officielle que la jeune veuve reçut cérémonieusement, mais le sourire aux lèvres et avec la plus grande courtoisie. Paola, que Bastien n'avait pas avertie de cette démarche, par la raison toute simple qu'il s'y était déterminé un moment auparavant, en lisant l'ordonnance de licenciement, Paola était visiblement émue, car elle en pressentait le but.

Le Grand-Bressan présenta aux deux dames son colonel et son ami.

— Madame, dit le colonel à Toniella, la paix est faite, ou du moins est certaine, entre l'Espagne et la France.

— Nous l'espérons tous, monsieur, répondit la veuve, et j'en reçois la confirmation avec un grand plaisir.

— Vous tenez pour le parti espagnol, reprit le colonel, nous tenons pour le parti français, et nous venons vous demander un gage de paix.

— C'est une alliance politique, fit Toniella en souriant, que vous venez me proposer, monsieur ?

— C'est une alliance d'amour, répondit le colonel, sur le même ton; j'espère que les pourparlers en seront pas aussi longs que les négociations de la paix, car vous êtes en ceci le juge suprême, et nous acceptons d'avance vos conditions.

Paola rougit, jeta un regard d'amour à son beau capitaine, puis baissa les yeux.

— Madame, dit gaiement Bastien à Toniella, la guerre est finie :

Charles-Quint garde le Milanais qu'on n'a pas pu lui prendre ;

François I^{er} garde Turin où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, et la Bresse, mon pays ;

Antonio de Leyva garde sa tombe à Saint-Devis ; M. de

Saluces garde le coup de mousquet qui l'a tué à Carmagnola ;

M. de Montmorency devient comestable de France ;

M. de Montjeu devient lieutenant général du roi en Italie ;

Le général d'Annebaut est fait maréchal de France et a le bâton de M. de Fleuranges ;

Quant à moi, madame, je viens vous demander, non pas le prix de mes services, mais le prix de mon amour ; je vous dois la vie, couronnez votre œuvre en m'accordant la main de mademoiselle Paola, votre sœur.

— Si elle y consent... dit Toniella en regardant Paola.

Celle-ci se jeta dans les bras de sa sœur. Madame Cassio se leva et mit la main de Paola dans la main de Bastien.

— Merci, madame, s'écria le capitaine ; me voilà aussi riche et plus heureux que d'Annebaut, Montjeu, Montmorency, et le roi François I^{er}...

Il s'arrêta.

— Vous oubliez l'empereur, fit Toniella en riant.

— De tous, c'est le seul que j'envie, dit Bastien.

— Et pourquoi ? demanda Toniella étonnée.

— Parce que vous l'honorez de votre amitié, répliqua Bastien.

La jeune veuve sourit à ce flatteur compliment et tendit sa main au capitaine ; mais celui-ci embrassa sur les deux joues en laissant éclater toute sa joie.

Le jour du mariage fut fixé et les officiers se retirèrent, laissant Paola heureuse et Toniella la païsée au front, le sourire aux lèvres, mais en réalité livrée à de profondes réflexions, et attendant Liobard avec anxiété.

CHAPITRE XXII.

Quelques jours après la visite des trois officiers, le mariage du capitaine Bastien et de la charmante Paola fut célébré à Turin, et bientôt le Grand-Bressan quitta l'Italie avec sa jeune femme, plus fier de sa conquête que le roi des sienes.

Paola était montée sur une mule coquettement harnachée, et, en traversant Veilano et le pas de Suse, Bastien lui montrait les penes abruptes que l'artillerie avait escadées, les positions formidables enlevées par les Français, et lui disait gaiement :

— Sais-tu pourquoi, Paola, trois armées ont passé par là, s'y sont battues, y ont souffert et ont laissé des morts dans tous ces ravins ?

— Mais, répondit Paola étonnée de la question, c'était pour prendre le Piémont et le Milanais à Charles-Quint.

— Point du tout, ma belle, répliqua Bastien, c'était pour conquérir Paola et la donner au grand-Bressan.

— Tu es un grand fou, mon espérance, dit la jeune femme heureuse, souriante, jetant à son mari des regards où il pouvait lire qu'elle était fort satisfaite d'avoir été conquise par l'armée française, tu es un grand fou ; tu emmènes Paola, mais ton roi François I^{er} garde un morceau de l'Italie, en attendant qu'il prenne le reste.

— Enfant, dit Bastien en riant, mais d'un rire triste et amer, les pieds des chevaux ont ravagé les champs, la charrue effacera leurs traces ; le boulet a ruiné les édifices, l'architecte et le maçon les releveront. Nous n'avons rien donné à l'Italie que la misère et les maux de l'occupation ; nous y avons trouvé la féodalité et nous l'y conservons ; il n'y a que le nom du suzerain de changé. Que veux-tu que les populations fassent de ces conquérants qui n'apportent rien de nouveau ? Un jour, on nous balayera de ces montagnes et de ces plaines comme nous en avons balayé les Impériaux ; il n'y restera rien de nous et les Alpes seront toujours entre les deux races.

Puis, secouant la tristesse qui le gagnait, prenant un ton plus joyeux, il ajouta :

— Je suis le plus heureux soldat de notre armée, puisque j'emène ma conquête ; et toi, ma Paola, qui viens sur la terre bressanne, tu y seras bien, parce que tu y apportes l'amour et le bonheur.

Paola sourit et tendit la main à Bastien. Ils continuèrent leur route et, quinze jours après, arrivèrent à Jasseron, où le Grand-Bressan attendit qu'un ambassadeur de François I^{er} lui fournit de nouvelles occasions de combats et de gloire ; mais il attendit sans impatience, avec sa belle Paola, qui commença la première génération d'une race charmante, mi-

gauloise, mi-romaine, qui depuis trois siècles a prospéré dans la Bresse.

Les troupes levées par le sire d'Holypherne étaient rentrées dans leurs foyers et les jeunes seigneurs qui avaient assisté à la mort de Georges venaient fréquemment au château, essayaient de plaire et composaient à Huguette une petite cour dans laquelle on voyait déjà poindre les rivalités.

Sous prétexte d'apporter des consolations à la pauvre enfant, qui en avait, en réalité, grand besoin, de peupler sa solitude, les sœurs et les mères de ces jeunes gens accouraient à Holypherne, dont elles n'avaient jamais franchi la porte, ni avant, ni depuis le retour de Piémont, depuis que leurs frères et leurs fils couraient le brillant héritage de Loyriens. Ce petit troupeau féminin déployait ses grâces, faisait des cajoleries à la charmante dame d'Holypherne, qui n'était pas habituée à ces avances. Cette vie nouvelle tranchait vivement sur celle qu'elle avait menée jusqu'alors et, sans guérir le cœur blessé, rendait la souffrance moins vive.

Une des familles les plus assidues auprès d'Huguette essaya de la circonvenir, de l'isoler, en la menant passer quelques semaines dans son château; toutes les familles jeterent les hauts cris et demandèrent la préférence. La jeune fille vit le péril, ne voulut donner d'espérance à aucun des prétendants, refusa toutes les invitations et enfin annonça l'intention d'aller visiter ses domaines au Bugey, où elle avait, en effet, à régler des intérêts sérieux, mais qui l'occupaient beaucoup moins que l'oubli de Renaud et sa situation d'héritière de plusieurs fiefs relevant du roi de France, qui ne laisserait pas périr son droit de suzerain. On avait pu former les yeux sur les irrégularités de Georges et de ses prédécesseurs; on n'aurait pas la même tolérance pour une femme.

Si Huguette ne se mariait pas dans l'année, le roi pouvait conquies une partie de ses biens. Elle eût volontiers transigé en lui abandonnant sa forteresse d'Holypherne et tout ce qui en dépendait, à la condition de rester libre; mais le roi avait un autre droit plus aigrement, c'était celui de lui donner un mari qui conduirait à l'armée le nombre de combattants auquel était tenue chaque fief relevant de lui.

Avant l'annexion de la Bresse et du Bugey, Holypherne seul relevait du roi; mais depuis, tous les domaines qui constituaient l'immense fortune d'Huguette étaient tenus du roi, auquel elle devait foi et hommage, et le serment ne pouvait être prêté que par un homme.

Or, il y avait autour de François I^{er}, comme auprès de tous les rois, une foule de jeunes seigneurs, ou cadets de famille sans fortune, ou ruinés par la guerre, par le jeu, par une mauvaise administration, qui guettaient l'occasion d'épouser une riche héritière; et le roi pouvait lui donner à l'und'eux.

Parmi les seigneurs bressans, il y en avait plusieurs qui, ne voyant pas Huguette se décider, songeaient à faire valoir leurs services auprès de François I^{er}, et à s'assurer sa protection ou sa faveur.

C'était là un grand motif de crainte pour Huguette. Fatiguée des rivalités qui s'agitaient autour d'elle, froissée de l'oubli de Renaud, ne pouvant plus supporter la vue de ce château d'Holypherne qui lui rappelait toutes ses douleurs, elle fixa le jour de son départ. Elle allait visiter ses domaines de Montevran, de Calé, de Prangon, de la Vesière, faire acte d'administration.

Plusieurs jeunes seigneurs demandèrent la faveur de l'accompagner, voulant fuir de son voyage une marche triomphale fort dans les habitudes de ce temps-là; mais Huguette refusa cet éclat, qui contrastait si vivement avec l'état de son cœur, nomma les hommes d'armes, les artilleurs et les pages, en petit nombre, qui devaient l'accompagner avec Gertrude. Elle n'aurait pas qu'elle ne remettrait jamais le pied dans la citadelle, et qu'elle allait se confier dans son château des bords du Rhône et y attendre ce que Dieu déciderait de son sort.

Ainsi, Huguette pleurait Renaud en France, et Renaud n'avait pas la force de vivre depuis qu'il avait perdu Huguette.

Le mariage de Paola avait laissé Toniella seule. Charles-Quint ne lui avait pas donné l'apanage promis, parce qu'il n'avait coquis ni la Provence ni la Bourgogne; mais il avait par compensation augmenté la fortune de la jeune veuve en terre et en argent.

Riches, forte de l'appui de l'empereur, fêtée partout, elle pouvait choisir un mari parmi les officiers de Charles-Quint; mais Liobard seul l'occupait. Son amour n'était ni violent ni de nature à la briser, mais elle eût éprouvé un réel bonheur à réaliser les offres qu'elle avait faites à Renaud, si l'empereur eût lui-même tenu ses promesses. Dans sa situation actuelle, elle était néanmoins un très-beau parti pour le seigneur de Juvencour.

Liobard n'avait pas encore quitté Turin. Les deux dernières campagnes l'avaient mis en relief et le comble lui avait fait offrir par M. de Montjean, lieutenant général du roi en Italie, le gouvernement d'une des places qui devaient recevoir une garnison française. La position était belle et M. de Montmorency était disposé à ne pas s'en tenir là, tellement il avait été frappé de l'indomptable courage déployé par Liobard.

Toniella le pressait d'accepter; mais il voulait la guerre, la bataille qui semblait le fuir. Il regardait de tous côtés : la pacification était générale; Charles-Quint faisait une trêve et l'Europe respirait. Cependant, au nord de la France, un point des possessions espagnoles s'agitait. Il ne s'agissait plus d'une querelle entre deux grandes puissances, mais de la lutte d'une commune flamande contre l'oppression espagnole. Les Gantois se levaient et allaient commencer la guerre de l'indépendance, que Charles-Quint et Philippe II devaient souiller de trahisons et d'écchafauds.

Sans intérêt dans la lutte, Liobard songeait à offrir son épée aux Gantois, mais uniquement pour chercher en Flandre la guerre qu'il ne pouvait plus trouver en Italie.

Renaud alla faire ses adieux à Toniella.

— Chevalier, lui dit madame Cassio, je regrette de vous voir partir, et j'éprouve un chagrin profond de n'avoir pas retrouvé en vous l'amitié que vous m'avez témoignée à votre premier voyage.

— Madame, répondit Liobard, au lieu d'accuser ceux qui souffrent, il faut leur savoir gré de ne pas attirer leurs amis.

— Votre douleur est grande, reprit Toniella, vous n'avez pas besoin de le dire, on le voit; mais quand le comble vous offre une belle position en Italie, pourquoi la refuser et retourner dans un pays où tout vous rappellera ce que vous avez perdu?

— Je ne ferai qu'y passer, dit Liobard.

— Ah! fit Toniella, où allez-vous?

— Soldat, je vais chercher la guerre, répondit Renaud.

— Ce n'est pas la guerre... répliqua Toniella tristement en regardant le capitaine, ce n'est pas le combat que vous allez chercher... c'est la mort qui vous fait. Vous êtes fatigué de vivre.

Liobard détourna les yeux et ne répondit pas. Il y eut un moment de silence; Renaud paraissait peu disposé à l'expansion, la veuve méditait.

— Chevalier, reprit Toniella, vous avez conquis une grande réputation de courage; la France est en paix, les petites puissances du Nord ne peuvent vous offrir un champ de bataille digne de vous, et peut-être vous accablent mal. Charles-Quint peut seul vous apprécier; son empire est si vaste qu'il a toujours quelque tentative d'envahissement à réprimer, quelque contestation à régler; il sera heureux, soyez-en certain, de vous offrir une haute position. Remarquez que vous êtes complètement libre d'offrir votre épée à qui il vous plaît; ces exemples sont fort fréquents, pour que le roi s'en offense.

Toniella avait frappé juste : Liobard ne cherchait que la guerre. Charles-Quint pouvait employer son bras aisé que les Flamands, et il ne voyait pas d'inconvénient à prendre du service en Espagne.

— C'est un avis que je vous ouvre, reprit Toniella; permettez-moi d'ajouter que, si vous vous décidiez à le suivre, j'emploierai le peu de crédit que m'accorde l'empereur pour obtenir une position digne de vous.

— Merci, madame, j'accepte, à la condition que je ferai, avant toute démarche, un rapide voyage dans mes domaines, dit Liobard.

— Vous avez manqué de confiance en moi, reprit timidement Toniella, vous souffrez et vous ne m'avez pas dit vos chagrins; j'ai été à vos yeux une étrangère, une ennemie peut-être.

— Je porte malheur à tous ceux qui s'intéressent à moi, je donne la mort à tous ceux qui m'aiment, s'écria Liobard d'une voix pleine de douleur; il vaudrait mieux pour vous me fuir et m'oublier; je ne vous apporterais que désespoir et déchirement.

— Qu'allez-vous faire en France? demanda Toniella émue.

— Elever un tombeau, répondit Liobard.

— Un tombeau! s'écria la veuve, Clémence de Belmont n'en a-t-elle pas?

— Clémence de Belmont dort sur le rocher d'Holypherne, dit Renaud; une autre a été précipitée de ce même rocher pour m'avoir sauvé de la mort, elle a donné sa vie pour ma vie. Je me suis enfui dans la folie du désespoir, et maintenant j'ai honte d'avoir laissé le corps de la pauvre enfant à des mains étrangères. L'idée de lui élever une tombe, de l'y

déposer de mes mains, me poursuit sans relâche. Je crois la voir, dans mes nuits, se relever mutilée, me reprocher mon oubli. Quand j'aurai rempli ce pieux devoir, ma mission sera finie sur la terre.

Toniella pleurait, impressionnée par les paroles de Renaud, dont la douleur calme était plus effrayante qu'un désespoir bruyant. Après cette révélation, elle n'osait plus interroger. Renaud, cependant, promit de lui écrire, et ils se séparèrent.

Liobard redescendit les Alpes, retourna à Saint-Sorlin, puis de là à Jazerieux. Mais ces deux points sont loin d'Holypherne et on ne savait rien de ce qui s'était passé depuis le départ de Renaud; seulement, des marinières qui descendaient des radeaux du sapin de l'Ain dans le Rhône avaient dit à Saint-Sorlin que le sire d'Holypherne avait tué ses trois filles. Guidé par la pieuse pensée que lui inspirait le souvenir, la reconnaissance et l'amour, Liobard retourna au pied des rochers d'Holypherne, et alla frapper à la porte du pêcheur. Il était nuit, Jacques se disposait à partir pour la pêche.

— Jacques, lui dit Liobard, je suis venu dire au dernier adieu aux filles d'Holypherne, conduisez-moi à la sépulture de ces pauvres enfants.

— Venez, monsieur, dit le pêcheur. C'est une horrible action du sire de Luryeux, mais il ne l'a pas portée en paradis.

Renaud ignorait la fin tragique de Georges; il ne comprit pas le sens des paroles de son guide. Celui-ci le conduisit vers les trois dolmens élevés par les paysans.

— Voilà, dit-il, en montrant les trois pierres.

— Ah! des tombes! fit Renaud; quelles mains pieuses les ont placés là?

— Les voisins et moi, répondit Jacques; nous n'avons pas voulu laisser sans sépulture ces pauvres créatures du bon Dieu.

— Merci dit Liobard, vous êtes bons, vous m'avez devancé. Indiquez-moi la tombe de chacune d'elles.

— Le corps de mademoiselle Philiberte est ici, sous la première pierre, en descendant le cours de l'eau, répondit Jacques; celle de mademoiselle Loysse est là, sous la seconde.

— C'est donc ici que repose Huguette? dit Liobard ému, tremblant, et s'appuyant contre le dolmen élevé à son amante.

— Non, répliqua le pêcheur; voilà bien l'endroit où s'est brisée l'horrible machine qui a servi au supplice, voilà bien la tombe que nous avons élevée à mademoiselle Huguette; mais son corps n'y est pas.

— Et où l'avez-vous mis? demanda Renaud.

— Nous ne l'avons pas trouvée, répondit Jacques; nous avons sondé la rivière, jeté les filets, promené les crocs, tout cela inutilement. Il sera resté en chemin et peut-être aura été mangé par les bêtes.

Le cœur de Liobard se soulevait d'horreur à cette affreuse pensée.

— Le vieux tigre d'Holypherne habite-t-il toujours son repaire? demanda-t-il au pêcheur.

— Il y est toujours, mais il n'a plus ni dents ni ongles, fit celui-ci. Un jour, la cloche de la chapelle a trémit le glas. J'ai regardé le château: le drapeau noir était hissé sur la bannette; le sire de Luryeux venait de mourir...

Fun, après une pause, Jacques ajouta tout bas:

— Il est mort, frappé d'un coup de poignard par une main inconnue, comme il partait pour l'Italie; il s'est fait rapporter dans sa caverne. Le drapeau noir a flotté deux jours là-haut, puis il a disparu.

— Un vengeur plus habile que moi! murmura Renaud; mais il est venu trop tard.

Il eut un moment de silence. Liobard s'était assis près des tombes; Jacques regardait la rivière; le vent du midi soufflait et semblait lui promettre une pêche fructueuse.

— Allez à vos travaux, lui dit Liobard, vous me trouverez ici au retour.

— Vous voulez rester là, cette nuit? fit Jacques.

— Oui, répondit Liobard; demain nous explorerons ensemble le rocher, nous chercherons les restes de la malheureuse Huguette.

Le pêcheur s'éloigna, laissant Renaud, abîmé dans cette douleur profonde que s'empare d'un homme, la nuit, dans une solitude que peuplent seuls les souvenirs, au tonbeau de deux jeunes filles sacrifiées, en face des rochers où blanchissaient sans sépulture les ossements d'Huguette, morte pour lui.

L'énergie du désespoir s'abat, les cris de rage que l'on pousse au moment où le malheur vous frappe s'éteignent dans l'impuissance, il ne reste à la souffrance que des larmes, et Liobard pleurait. Il ne prononçait pas une parole, il ne sanglotait pas; il regardait la forteresse, les rochers et les tonbeaux, trois choses qui jouaient un si grand rôle dans sa vie, et les larmes coulaient sur le visage pâle du brillant soldat d'Italie.

Au milieu de la nuit, il crut entendre un bruit de pas sur l'autre rive; des cavaliers lui semblaient descendre le chemin qui longeait l'un des ravins d'Holypherne; puis le bruit cessa. Il ne se trompait pas, Huguette partait pour Montveran; elle allait traverser la rivière au pont de Vaugrueuse, à la gauche et non loin de Liobard.

Le ciel était pur, les étoiles brillaient, il n'y avait pas de vapeurs sur l'eau. Un bateau glissait sur les flots. Il était monté par quatre personnes dont l'une manœuvrait avec une seule rame; une femme était assise à l'avant de la barque, la tête dans la nuit.

Le bateau aborda. Nul ne parlait; on n'entendait que le léger clapotement de l'eau. La femme descendit, fit quelques pas sur le rivage et s'agenouilla entre deux tombes.

Liobard regardait cette scène, caché par les pierres, et moi.

— Adieu, ma Philiberte; adieu, ma Loysse, dit la femme d'une voix déchirée par les sanglots, je t'ai pas voulu parler sans vous revoir.

Liobard regardait toujours, ne sachant s'il n'était pas le jouet d'une nouvelle illusion.

— Adieu, mes sœurs; adieu, mes amies, reprit la femme d'un accent navrant: je vous rejoindrai bientôt; mon tombeau m'attend et j'y viendrai mourir, car Liobard est infidèle, Liobard est parjure...

— Le cœur de Liobard est à toi, comme son bras et son épée! s'écria celui-ci.

— Qui a parlé? qui a parlé? cria Huguette en se levant dans une sorte d'exaltation. Est-ce une voix humaine? est-ce un tonbeau?

— C'est celui qui t'aime, qui est revenu pour te rendre les derniers devoirs et qui, tout à l'heure, embrassait la pierre d'un tonbeau vide.

Huguette se jeta dans les bras de Renaud. Gertrude, restée sur la barque, pleurait de bonheur.

On ne remonta pas au château, mais Liobard accompagna Huguette à Montveran et dans ses autres domaines.

Quelque jours après, la jeune dame de Luryeux envoyait une missive au roi, lui faisant savoir qu'elle choisissait pour mari Renaud de Liobard, seigneur de Chastelard et de Jazerieux, châtelain de Saint-Sorlin, et lui demandait son assentement. François I^{er} le donna dans les termes les plus flatteurs pour le capitaine, dont il rappela courtoisement les principaux faits d'armes dans les dernières campagnes, et auquel il promit d'offrir de nouvelles occasions de se distinguer.

Les deux époux ne retourneront jamais à Holypherne, mais ils firent de temps en temps de pieuses visites aux tonbeaux du château, inhabité depuis le départ d'Huguette, subsista dans son imposante grandeur, jusqu'au jour où Biron, par l'ordre d'Henri IV, en fit enlever la toiture et les portes.

La grande tour s'est écroulée, les remparts sont tombés dans les ravins, la chapelle est enfouie sous les ruines et la mousse; les ruines et les orties poussent au milieu des pierres qui couvrent l'esplanade, où quelques genêts rabougrs secouent leurs fleurs d'or, dernier luxe de cette riche habitation.

des cote
rit, dans
l'indicate
ou l'ind
er, l'ind

que l'un
craign
à l'ind
de, d'u
est et le
e dans a
dient sé

le pas se
l'indica
rent l'ind
rent de
à l'indica

et pas le
de, il est
et est en
la l'indica

l'indica
si l'indica
n, l'indica
l'indica, d

à la l'indica
cote pour

l'indica pas le

à la l'indica
ou l'indica
et l'indica,

est et est

se l'indica
et l'indica

rendre les
à la l'indica

de, l'indica

l'indica

à l'indica
s, l'indica
rendre par

et de l'indica
sont l'indica
la l'indica

les l'indica
et l'indica

l'indica
et l'indica
à la l'indica

et l'indica
sont et l'indica
des l'indica

l'indica
sont et l'indica
des l'indica

l'indica
sont et l'indica
des l'indica

